This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

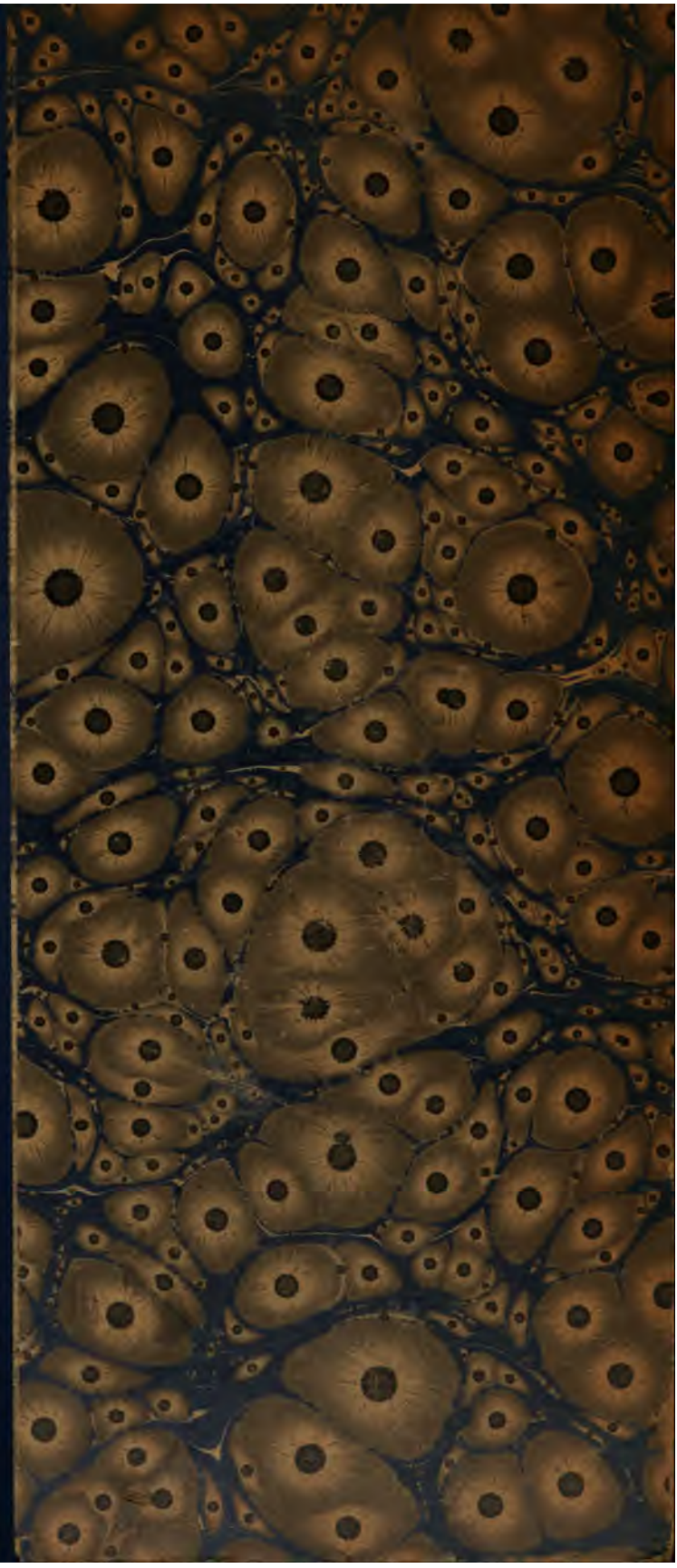
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

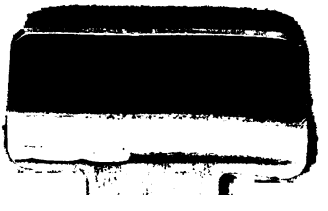
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

B 443940



SE TAIRE
FAIRE



DS
131
G764

LES

NESTORIENS

OU

LES TRIBUS PERDUES

CONTENANT

LES PREUVES DE LEUR IDENTITÉ,
UNE EXPOSITION DE LEURS MOEURS, COUTUMES ET CÉRÉMONIES,
ET L'ESQUISSE D'UN VOYAGE DANS L'ANCIENNE ASSYRIE, L'ARMÉNIE, LA MÉDIE
ET LA MÉSOPOTAMIE.

PAR ASAHEL GRANT,

Docteur Médecin.

TRADUIT DE L'ANGLAIS

PAR LE TRADUCTEUR DE LA VIE DE MADAME HENRIETTE WINSLOW.

PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ POUR L'IMPRESSION DE LIVRES RELIGIEUX A TOULOUSE.

PARIS

LIBRAIRIE DE L.-R. DELAY,

RUE TRONCHET, 2.

TOULOUSE

CHEZ TARTANAC, RUE DU COLLÉGE-ROYAL, 14.

1843

LES

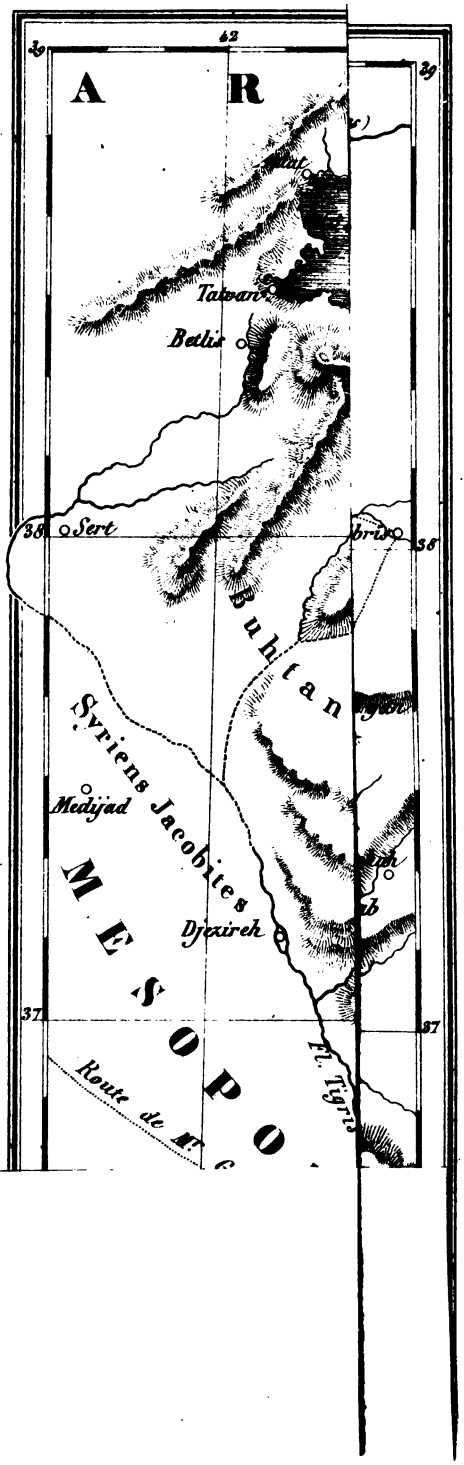
NESTORIENS

OU

LES TRIBUS PERDUES.

IMPRIMERIE DE C.-H LAMBERT, RUE BASSE-DU REMPART, 24.

UNIV. OF MICH.


42
39
A R
Tatvan
Betlis
38
Sert
Buhtan
Syriens Jacobites
Medjad
MESOPO
Djezireh
37
Route de M.
Fl. Tigris

LES

NESTORIENS

OU

LES TRIBUS PERDUES

CONTENANT

LES PREUVES DE LEUR IDENTITÉ,
UNE EXPOSITION DE LEURS MOEURS, COUTUMES ET CÉRÉMONIES,
ET L'ESQUISSE D'UN VOYAGE DANS L'ANCIENNE ASSYRIE, L'ARMÉNIE, LA MÉDIE
ET LA MÉSOPOTAMIE.

PAR ASAHEL GRANT,

Docteur Médecin.

TRADUIT DE L'ANGLAIS

PAR LE TRADUCTEUR DE LA VIE DE MADAME HENRIETTE WINSLOW.

PARIS

LIBRAIRIE DE L.-R. DELAY,

RUE TRONCHET, 2.

1843

Vignaud
3-4-27

4-22-29 K.K.

AVANT-PROPOS.

Le voyage du docteur Grant chez les Nestoriens du Kurdistan, suivi de curieuses recherches sur l'identité de ce peuple avec les dix tribus d'Israël, ayant été annoncé déjà dans plusieurs feuilles religieuses, a reçu par anticipation des marques d'intérêt et de bienveillance qui, nous l'espérons humblement, fraieront un accueil favorable à la traduction française que nous essayons d'en offrir. Cet ouvrage, écrit au milieu des hasards de la vie missionnaire et, en conséquence, rédigé souvent à la hâte, pourra sembler parfois peut-être un peu sec et superficiel; mais si l'intérêt que le docteur Grant sait inspirer nous a fait déplorer en certaines occasions la brièveté de ses récits, nous ne pouvons que louer, en même temps, la netteté, l'énergie, la concision de son style, qualités rares, on le sait, chez les écrivains de la langue anglaise. Nous avons reconnu aussi à ce livre une valeur réelle dans le ton de vérité qu'il respire, dans la confiance que commande le caractère généralement estimé de son auteur. Comme médecin missionnaire, il s'est trouvé en contact avec les diverses classes du peuple au milieu duquel il a voyagé ou séjourné. Depuis le harem du pacha jusqu'à

la tente du Kurde nomade, sa profession lui a ouvert partout un facile accès. Chaque particularité importante qui se rattache à son sujet a été soigneusement notée, par lui, sur les lieux, en s'efforçant de se tenir en garde contre toute source d'erreur et toute espèce de préjugé. Les conclusions auxquelles il arrive ont pris d'elles-mêmes naissance dans son esprit comme résultat forcé de ses observations personnelles; rien ne nous autorise donc à y voir l'expression d'une théorie conçue à l'avance; les découvertes réservées à l'avenir en confirmeront d'ailleurs la légitimité.

Quoique la petite carte qui accompagne cet ouvrage ne puisse prétendre à une exactitude scrupuleuse, elle l'emporte pourtant en correction sur toutes ses devancières. Elle a été imitée de celle que publia en 1840, le Journal de la Société royale de Géographie de Londres, à l'exception cependant de cette partie de la contrée qui n'avait point été explorée avant la visite du docteur Grant, et qui par conséquent était encore très-peu connue.

Si les faits et les arguments rassemblés dans ce volume pouvaient convaincre un lecteur sincère que les chrétiens nestoriens sont en effet les représentants et les descendants directs des dix tribus, son attention serait naturellement ramenée à l'examen des prophéties qui se rapportent en tout ou en partie à la maison d'Israël, et il retournerait à leur lecture avec un redoublement d'intérêt, peut-être aussi avec de nouvelles lumières.

Dans le but de faciliter ce travail, la bienveillante amitié d'un homme éminent dans l'interprétation des Saintes Ecritures, et auquel nous devons la connaissance

de l'ouvrage de Grant, nous a fourni sur l'avenir du peuple de Dieu quelques considérations intéressantes, par lesquelles nous allons faire précéder la narration de notre auteur américain. La même plume qui a su rabaisser avec tant de bonheur les sublimes révélations du prophète Daniel jusqu'à la portée de l'enfance, et qui a récemment tracé à grands traits, dans une rapide et brillante esquisse, les destinées de la nation juive, a bien voulu relater pour nous quelques faits propres à rappeler l'importance de la mission dont nous allons entretenir nos lecteurs, et à jeter du jour sur les découvertes auxquelles ils vont être initiés.

« Les douze tribus d'Israël doivent être un jour rétablies de Dieu dans le pays qui fut promis à leur père Abraham. Cette doctrine a été professée de tout temps dans l'Église chrétienne; elle fut celle de tous les Pères, soit grecs, soit latins. Elle est de la plus haute importance pour l'Eglise des Gentils comme pour celle des Juifs, car elle se lie d'une manière intime et nécessaire à toutes les espérances des enfants de Dieu, sur le règne de Jésus-Christ, sur la résurrection des Saints, sur l'avènement du Sauveur; en un mot, elle se rattache à toutes les gloires futures du peuple de Dieu. S'il fallait en venir à des témoignages pour la justifier, nous aurions bientôt cité, dans l'Ancien-Testament, le 30e chapitre du Deutéronome; le 11e, le 43e et le 49e d'Esaïe; le 23e, le 31e, le 33e de Jérémie; le 1er et le 3e d'Osée; le 12e de Daniel; les déclarations d'Esaïe dans son 28e chapitre et dans les onze suivants; et dans le Nouveau-

Testament, le 23e de Matthieu, le 1er des Actes, le 11e des Romains.

Cependant toute la force de l'argument qu'on tire de ces nombreux passages en faveur d'un retour encore à venir des Israélites au pays de leurs pères, est dans le double fait que voici : « Les dix tribus d'Israël ne furent jamais rétablies; et elles existent encore quelque part. »

Il faut donc établir : 1° que le retour des Juifs à Jérusalem, après les 70 ans de la captivité de Babylone, ne les a point concernées; et 2° qu'elles vivent encore en quelque contrée du globe, sous des conditions telles qu'on puisse y reconnaître un jour leur identité nationale.

Le fait de la restauration future de *toute la maison d'Israël* (y compris Ephraïm aussi bien que Juda) est attesté par les prophéties les plus claires. (Voyez plus particulièrement Jérémie III, 18, 23. Ezéchiel XXXIX, 25, 40. Osée I, 11.) Et ce qui prouve incontestablement que cette prédiction n'eut point son accomplissement alors que les Juifs des deux tribus revinrent de Babylone, c'est 1° que le prophète Zacharie, qui n'écrivit qu'après ce retour des Juifs à Jérusalem, prédit lui-même une restauration de la maison de *Joseph* avec celle de *Juda*, (Chap. X).

2° C'est qu'Ezéchiel a soin de mentionner ce petit nombre d'Israélites des dix tribus qui se joignirent aux Juifs revenant de Babylone, et de nous dire qu'il s'agira de bien autre chose dans la restauration dernière. Il prend un bâton et il écrit dessus : « Pour *Juda*, et pour les enfants d'Israël *ses compagnons*. » Voilà pour le premier.

Mais il reçoit l'ordre aussi d'en prendre un autre, et d'écrire dessus; « Pour *Joseph* le bâton d'Ephraïm, et *pour toute la maison d'Israël* ses compagnons. » Voilà donc les deux nations qui dans l'avenir doivent ne former qu'un seul et même peuple : c'est, d'un côté, Juda, avec le petit nombre des Ephraïmites qui se joignirent à lui; c'est de l'autre, Ephraïm, avec tout le reste des dix tribus. — « Ils ne seront plus deux nations; ils ne se souilleront plus par leurs infamies; je les retirerai de toutes les demeures dans lesquelles ils ont péché » (23), dit l'Eternel.

3° Enfin, c'est que les Israélites rétablis n'auront alors qu'*un seul et même roi*, de la *maison de David* (Ezéch. XXXVII, 23, 24. Jérém. XXX, 1, 9. Ezéch. XXXIV. Osée III, 4, 5. Zach. XII, 10). Ce fait n'a jamais eu lieu depuis le temps de Cyrus jusqu'à celui de Titus : il est donc encore à venir.

Mais, si les dix tribus doivent être rétablies dans les derniers temps, et si leur identité nationale doit être alors reconnue, *où sont-elles aujourd'hui?* Voilà la grande question.

Nous croyons que le livre de Grant vient y donner une réponse satisfaisante; et c'est une des principales considérations qui nous ont inspiré le désir de le faire connaître aux Eglises de notre langue.

Jérôme (qui mourut vers l'an 420) disait les dix tribus encore établies de son temps aux régions où le roi d'Assyrie les avait transportées.

Nous apprenons aussi, par divers témoignages, qu'elles y étaient nombreuses encore au moyen âge, au 11e siècle, au 12e et même au 14e.

Où sont-elles aujourd'hui ?

On avait répondu jusqu'ici par des conjectures de deux espèces. Les premières désignaient, comme originairement descendues des dix tribus, des nations ou des races d'hommes qui ne s'en doutaient plus, les Américains, le Welches ou Bretons et les Irlandais; (1) les autres alléguaient des peuples dont certaines traditions, et peut-être des tables généalogiques, paraissent attester une origine éphraïmite, les Juifs blancs de Cochin, les Afghans surtout. (Voyez sir H. Jones, *asiatic researches*. Vol. 1, p. 336.)

D'autres contrées, telles que le Cashemire et l'intérieur de l'Afrique, avaient été désignées comme le séjour actuel des dix tribus; mais nous avons l'espérance que les découvertes de Grant vont enfin jeter un grand jour sur cette intéressante question.

Cependant, il importe encore de faire observer à nos lecteurs que l'obscurité répandue depuis plusieurs siècles sur l'existence de ce peuple prophétique ne devait nullement ébranler notre foi sur l'accomplissement littéral des prédictions qui le concernent. Il fallait plutôt y voir au contraire une confirmation de leur vérité. Les Ecritures elles-mêmes nous parlent de la nuit où seront cachées ces populations miraculeuses jusqu'au jour de leur restauration. C'est une observation de M. Brooks, dans ses « Eléments d'interprétation prophétique » (p. 267-277). (Voyez, dans Esaïe XI, qu'il a soin de distinguer les *rejetés* d'Israël d'avec les *dispersés* de Juda. Voyez Esaïe XLIX, 21,22. Voyez Esaïe XVI,

(1) Thomas Thorowgood. Sir William Penn, mistriss Simon.

3, 4. Voyez enfin les observations de M. Keith sur Daniel XI, 41.) »

Le livre de M. Grant, dans sa dernière partie, contient de savantes dissertations sur les prophéties relatives à l'Eglise d'Orient et aux destinées d'Israël. A l'exemple du professeur Preiswerk, dans sa traduction allemande, nous nous sommes abstenu, dans notre traduction française, de donner cette partie du travail de M. Grant, soit pour mettre ce livre à la portée d'un plus grand nombre, en en diminuant le volume; soit pour ne pas présenter aux chrétiens de notre langue des considérations d'un ordre nouveau, dont les éléments leur manquent, et dont l'objet leur serait beaucoup moins familier qu'à des lecteurs anglais.

Au moment de livrer notre traduction à la presse, nous recevons, par l'obligeante intervention de M. King, missionnaire américain en Grèce, les nouvelles suivantes, qui compléteront ce que nous avions à dire sur l'état actuel des missions parmi les Nestoriens :

« Le 22 avril 1843, sont arrivés à Constantinople, se rendant en Perse, pour y travailler au milieu des Nestoriens, M. et M^me^ Perkins, M. et M^me^ Bliss, M. et N^me^ Stoddard, Miss Fisk et Miss Myers avec l'évêque nestorien Mar-Yohannan, qui avait passé plus d'une année aux Etats-Unis, et accompagnait les missionnaires jusqu'à sa contrée natale. Bientôt, après leur arrivée, le docteur Smith vint de Broussa, se joindre à eux pour aller en Perse; il avait quitté l'Amérique peu de temps auparavant.

« M. et Mme Perkins, M. et Mme Stoddard, Miss Fisk et Miss Myers, se rendirent à Ormiah, avec l'évêque Mar-Yohannan, tandis que M. et Mme Bliss et le docteur Smith, allaient se réunir au docteur Grant, pour travailler avec lui parmi les Nestoriens indépendants des montagnes. Avant de quitter Constantinople, les missionnaires ci-dessus mentionnés, ainsi que tous ceux qui résident dans cette ville, prirent ensemble la Cène du Seigneur, et l'évêque Mar-Yohannan s'unit à nous (ajoute M. King), dans la célébration de ce repas sacré, voulant témoigner, par là, qu'il nous reconnaissait comme frères.....

» Il m'a été dit que le docteur Smith est un homme riche qui est entré dans l'œuvre à ses propres frais, mais qui, néanmoins, a voulu se placer sous la direction du conseil américain pour les missions étrangères, comme ceux de ses frères qui sont soutenus par ce pieux établissement. c'est un jeune homme fort distingué. Je sentais un intérêt tout particulier pour cette petite bande missionnaire qui se dirigeait vers les contrées d'Orient. Ceux qui la composent auraient pu occuper des postes importants aux Etats-Unis, en restant au milieu de leur famille et de leurs amis; mais ils avaient tout quitté avec joie, dans le but de se dévouer à cette sainte cause pour l'amour de laquelle le Fils de Dieu descendit du ciel sur la terre, et quoique riche, se fit pauvre, afin que de pauvres misérables pécheurs pussent, par lui, devenir riches et heureux!

« Puissions-nous tous être rendus capables de faire quelque chose pour l'avancement du glorieux règne de notre Maître! C'est mon vœu et ma prière de chaque jour. »

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE Ier.

Mission nestorienne. — Importance de l'envoi d'un médecin. — Embarquement. — Smyrne. — Constantinople. — Mer Noire. — Trébizonde. — Tauris. — Ormiah. — Caractère des Nestoriens. — Notice sur la mission. — Description du pays. — Nestoriens indépendants. — Kurdes.

Les chrétiens nestoriens, qui jouèrent un rôle si mémorable pendant les premiers âges de l'Eglise, commencent aujourd'hui à sortir de l'état d'obscurité dans lequel ils furent plongés durant plusieurs siècles, loin des regards du monde civilisé.

En conséquence du rapport favorable présenté par Messieurs Smith et Dwight, qui visitèrent les Nestoriens de Perse, au printemps de 1831, sous le patronage du Conseil américain pour les missions étrangères, ce corps résolut aussitôt de fonder une station dans la branche intéressante de l'Eglise primitive qu'on signalait à son attention. Ce champ se présentait comme encore inculte et difficile, mais entouré, à ce que l'on pensait, des perspectives les plus encourageantes. Lors de la réunion annuelle tenue à Utica (état de New-Yorck) en octobre 1834, le Conseil

adressa un pressant appel à un médecin doué des connaissances nécessaires, et l'engagea à jeter les premiers fondements d'une si importante mission.

L'art de guérir a toujours été considéré comme propre à attirer la faveur et la protection des gens auprès desquels on l'exerce, en leur apportant une preuve convaincante de la bienveillance dont on est animé à leur égard; on sait d'ailleurs que travailler à soulager les souffrances du corps a souvent été la méthode la plus sûre pour trouver accès jusqu'au cœur, et parvenir dans des lieux où par nulle autre voie on n'aurait pu être admis. Mais en vain l'appel des missions américaines fut-il répandu dans toute l'étendue du pays pendant plus d'une année ; aucun médecin ne se présenta pour y répondre. Alors, poussé par les considérations que je viens d'émettre, je me décidai à abandonner la clientelle honorable et nombreuse que je possédais à Utica, et accompagné de madame Grant je me mis en route au printemps suivant pour la Perse.

Une heureuse traversée de quarante-huit jours nous conduisit à Smyrne, jadis le siége d'une des sept églises d'Asie. De là, un des premiers de ces bateaux à vapeur, qui, dès-lors, par leur multiplicité, ont entièrement changé l'aspect de l'Orient, nous transporta dans Constantinople, l'orgueilleuse métropole des Turcs. Puis, comme nul bâtiment de cette sorte ne naviguait à cette époque dans l'orageux Euxin, nous prîmes passage jusqu'à Trébizonde dans un petit navire américain, naguère employé à la traite des nègres. Nous fûmes obligés de parcourir à cheval les sept cent milles qui des rives de la mer Noire s'étendent jusqu'aux vallées sablonneuses de la Perse, à travers les montagnes et les plaines de l'Arménie. Sur les plus hautes sommités, le toit d'une étable nous abritait contre le froid des nuits et les efforts de la tempête; près des bords verdoyants de l'Euphrate et au pied des âpres rochers du mont Ararat, nous repo-

sions sous le pavillon de notre tente, tandis que d'innombrables balles de marchandises, formant le chargement des sept cents chevaux ou mulets dont se composait notre caravane, déposées et amoncelées tout autour de nous, servaient de forteresse temporaire pour nous protéger contre les déprédations des Kurdes dont nous étions de toute part environnés. Une escorte de cavaliers armés avait été fournie par le pacha d'Erzeroum pour la défense de la caravane, et plus d'une fois le silence des nuits fut interrompu par le cri de la fidèle sentinelle qui veillait pour nous avertir du danger. De longs entretiens roulant sur les étranges et immuables coutumes de l'Orient, ainsi que sur ces mille nouveautés qui abondent dans l'ancien monde, aidèrent à la fuite des heures, pendant les vingt-huit jours que dura notre marche, réglée sur le pas lent et monotone de la caravane.

Nous atteignîmes enfin Tauris, l'une des principales villes de commerce de la Perse, le 15 octobre 1835, et y rencontrâmes l'accueil le plus cordial, tant de la part du petit nombre d'Anglais qui y résident, que de nos chers compagnons d'œuvre le Révérend Justin Perkins et sa femme qui nous y avaient précédés. Les meilleures offres d'aide et protection nous furent aussi prodiguées par son Excellence l'honorable Henri Ellis, ambassadeur anglais et envoyé extraordinaire à la Cour de Perse, avec lequel nous étions déjà entrés en relation à Trébizonde. Je saisis cette occasion pour lui témoigner ma reconnaissance ainsi qu'à tous les autres résidents anglais avec lesquels j'ai eu des rapports en Orient.

Après m'être reposé quelques jours à Tauris, je me rendis seul à Ormiah afin d'y faire des arrangements préalables à la station que nous avions dessein d'y établir parmi les Nestoriens de cette province. Ma profession de médecin ne manqua pas de m'assurer la faveur du gouverneur et du peuple en général. Je fus bientôt pourvu

de bons logements; et le 20 novembre suivant, mon associé, M. Perkins, vint me rejoindre avec nos dames. Nous entrâmes dans notre travail sous les auspices les plus encourageants, et ces favorables espérances n'ont fait que s'accroître jusqu'à ce jour. Les malades, les boiteux et les aveugles accouraient par centaines autour de nous, et ma réputation fut bientôt répandue dans toute la contrée environnante. On nous regarda comme des bienfaiteurs publics, et notre arrivée fut saluée avec des acclamations de joie. Les Nestoriens, en particulier, nous accueillirent avec une extrême bonté et affection. Leurs évêques et leurs prêtres prirent place à notre table, fléchirent les genoux devant Dieu dans notre culte de famille, se pénétrèrent de nos instructions avec la docilité d'un enfant, et nous appuyèrent de leur influence et de leur coopération dans la poursuite de nos travaux parmi leur peuple. Ils nous regardaient comme associés à eux dans une œuvre d'amélioration générale, et non comme leurs rivaux ou leurs successeurs. Nous étions venus, pensaient-ils, non pour démolir, mais pour édifier; pour avancer les connaissances utiles à la piété, et non pour combattre leurs rites et leurs formes extérieures. Nous trouvâmes dans leur caractère bien des motifs d'encouragement. Ils ont le plus grand respect pour les Saintes-Ecritures, et sont fort désireux de les voir répandues parmi le peuple dans un langage accessible à tous. Ils sont charitables et libéraux dans leurs sentiments à l'égard des autres sectes, et plus simples, plus scripturaires dans leurs formes que l'église Romaine et celles de l'Orient. Ils repoussent l'adoration des images, la confession auriculaire, et la doctrine du purgatoire; de là vient qu'ils ont beaucoup d'affinité avec les chrétiens réformés, et que ce n'est pas sans raison qu'ils ont été appelés les protestants de l'Asie.

Mais ils sont, comme nation, tombés dans les ténèbres de l'ignorance et de la superstition. Sauf les membres du

clergé, personne au milieu d'eux, lors de notre arrivée, ne savait lire ou écrire, l'éducation des femmes était entièrement négligée, et ils attachaient une grande importance à leurs nombreuses fêtes et à leurs jeûnes, tout en paraissant peu apprécier la pureté du cœur et de la vie. Quelques-uns cependant, qui semblent mener aujourd'hui une conduite exemplaire, soupiraient sur la dégradation de leur peuple. Nous pouvons donc espérer que quelque étincelle de foi vivante aura continué à brûler sur leurs autels depuis les premiers âges de l'Église, et qu'en lui fournissant un aliment nouveau, elle répandra bientôt la clarté d'une flamme resplendissante.

Dans un tel état de choses, on ne trouvera pas étonnant qu'il nous ait été permis de poursuivre nos travaux, sans une ombre d'opposition de la part des ecclésiastiques ou du peuple.

Douze ou quatorze écoles gratuites ont été ouvertes dans les villages de la plaine; un séminaire et un pensionnat de jeunes filles ont été établis sur le terrain de la mission, dans la ville; et l'on a traduit des portions considérables de la Bible dans la langue vulgaire des Nestoriens. Ils ont ouvert leurs églises à nos écoles du Dimanche et à la libre prédication de l'Evangile. Outre les aides natifs, qui, par leur instruction et leur capacité, se sont rendus fort utiles, notre mission a reçu divers renforts d'Amérique et le don précieux d'une presse avec tous les instruments accessoires. Le Révérend A. L. Holliday et M. William Stocking arrivèrent avec leurs femmes en juin 1837; le Révérend Willard Jones et sa femme, en novembre 1839; le Révérend A. H. Wright M. D. en juillet 1840; M. Edouard Breath, imprimeur, accompagna lui-même l'envoi de la presse, qui avait été construite de telle sorte qu'elle put être transportée sur des chevaux, des bords de la mer Noire jusqu'à Ormiah.

La province d'Ormiah, dans laquelle se sont, jusqu'à présent, concentrés les travaux de la mission, comprend une portion considérable de l'ancienne Médie, et se trouve située dans la partie nord-ouest du royaume actuel de Perse. Elle est séparée par une chaîne de hautes montages neigeuses de l'ancienne Assyrie, ou Kurdistan central, à l'ouest, tandis qu'à l'est se déploie son beau lac dans une étendue de quatre-vingts milles en longueur sur trente en largeur. Les eaux de ce lac sont tellement salées que le poisson n'y peut subsister, mais ses bords sont animés par de nombreux essaims d'oiseaux aquatiques, parmi lesquels se fait remarquer le flamant au riche plumage.

Une plaine, d'une étonnante fertilité, circonscrite entre le lac et les montagnes dans un espace d'environ cinq cents milles carrés, voit s'élever de son sein non moins de trois cents hameaux ou villages. Des jardins, des vergers, des vignobles la couvrent de leur abondante verdure, arrosée par les nombreux courants d'eau vive qui descendent des hauteurs environnantes. L'effet de ce paysage, un des plus enchanteurs que présente la terre d'Orient, n'est pas peu rehaussé par le contraste de l'admirable fécondité de la plaine avec l'aspect sévère des montagnes dont les flancs ne portent pas un seul arbre, tandis qu'à leurs pieds le saule, le peuplier, le sycomore, marquent le cours des ruisseaux, et que d'épais massifs sur lesquels se recueillent la pêche, l'abricot, la poire, la prune, la cerise et le raisin, répandent çà et là dans les campagnes l'ombre et la fraîcheur des forêts.

Au centre de cette plaine est située l'antique ville d'Ormiah, entourée d'un fossé et d'un mur d'enceinte, qui ont à peu près quatre milles de circuit; elle est peuplée d'environ vingt mille habitants, presque tous mahométans. A peu de distance, du côté de l'orient, s'élève un monticule artificiel, de soixante-dix à quatre-vingts pieds, qui mar-

que, dit-on, le site du temple où, dans des jours d'une antiquité reculée, le fameux Zoroastre allumait le feu sacré et rendait son culte à l'armée céleste.

Le climat de ces contrées est naturellement délicieux; mais des causes locales de diverses espèces y engendrent des miasmes empoisonnés, qui causent des fièvres, et les autres maux dus à l'influence de la *malaria*, auxquels les étrangers sont spécialement exposés, et dont les familles de la mission eurent beaucoup à souffrir. Ma chère et précieuse compagne fut la première victime de ce climat meurtrier sur laquelle nous fûmes appelés à répandre des larmes; elle mit le sceau, par sa mort paisible et triomphante, aux grandes vérités dont elle avait à la fois donné l'enseignement et l'exemple pendant sa carrière si courte et si bien remplie. Le 12 janvier 1839 fut le jour assigné pour terme à ses travaux, et ses deux petites filles jumelles reposent maintenant à ses côtés, dans l'enceinte de l'ancienne église nestorienne d'Ormiah.

Au mois de février dernier, je fus invité, par le Conseil des missions américaines, à me rendre en Mésopotamie, et à y fonder une station parmi les Nestoriens habitant, comme on le supposait, la partie occidentale des montagnes du Kurdistan. Par ce moyen on espérait qu'un libre accès pourrait être ouvert jusqu'au cœur des tribus indépendantes des chrétiens nestoriens, qui ont établi leur domicile dans les retraites les plus cachées des montagnes Kurdes, au centre de l'ancienne Assyrie. Depuis longtemps j'avais envisagé ces tribus montagnardes comme devant former le champ principal de nos futurs travaux. Elles comprennent le corps central de l'église nestorienne, et il était d'une haute importance de les amener sous l'influence d'une religion éclairée, avant qu'elles eussent pu être alarmées par la nouvelle des changements qui s'opéraient alors parmi leurs frères de la plaine. Mais la voie accessible jusqu'à eux semblait être défendue de tous

côtés par leurs sanguinaires voisins, les Kurdes, qui avaient déjà traîtreusement assassiné M. Shultz, le seul Européen qui eût tenté de pénétrer parmi les tribus nestoriennes.

Les Kurdes, auxquels de fréquentes allusions seront faites dans la suite de cet ouvrage, sont une race guerrière, habitant la contrée montagneuse qui s'étend entre la Turquie et la Perse, c'est-à-dire les anciennes montagnes Gordiennes ou Carduchiennes; elle appartient extérieurement à ces deux empires. Mais leurs tribus les plus puissantes ont rarement rendu autre chose qu'une soumission nominale à l'un ou à l'autre de ces gouvernements, et même celle de Hakary a maintenu son indépendance tout entière. Une portion d'entre les Kurdes sont nomades et vivent sous des tentes; mais d'autres habitent des villages; tous sont plus ou moins adonnés à la déprédation. Ils font profession de suivre la foi de l'islamisme. L'entretien suivant, que je soutins avec un Kurde nomade et un évêque nestorien, fera connaître le caractère de ce peuple barbare. De pareils sentiments ont été souvent exprimés par des Kurdes et confirmés par des Nestoriens et des Persans.

Moi. — Où vivez-vous?

Le Kurde. — Sous des tentes noires. Nous sommes des Kouchis-Kurdes.

M. — Quelles sont vos occupations?

L'Évêque. — Vous n'avez pas besoin de le demander. Je vous le dirai. Ils sont voleurs.

M. — Cela est-il vrai, Kurde?

Le K. — Oui, cela est vrai. Nous dérobons tout ce que nous pouvons.

M. — Tuez-vous aussi les gens?

Le K. — Quand nous rencontrons un homme que nous voulons piller, si nous sommes les plus forts, nous le tuons; mais s'il est le plus fort, c'est lui qui nous tue.

M. — Supposez qu'il n'offre pas de résistance quand vous essayez de le dépouiller ?

Le K. — S'il a beaucoup de bien, nous le tuerons pour l'empêcher de nous nuire ; s'il en a peu, nous le laisserons aller.

L'É. — Oui, après que vous l'aurez bien fouetté.

M. — Si vous rencontrez un pauvre homme qui ne possède que ses vêtements, comment ferez-vous? Voudrez-vous aussi le maltraiter ?

Le K. — Si ses habits sont bons, nous les lui prendrons et lui en donnerons de mauvais en échange. Sinon, nous le laisserons passer.

M. — Mais c'est une mauvaise affaire dans laquelle vous êtes engagés, que celle de voler le monde ! Pourquoi ne cherchez-vous pas quelque autre occupation.

Le K. — Que pourrions-nous faire? Nous n'avons ni champs, ni charrues; le vol est notre métier.

M. — Les Persans vous donneraient des terres si vous vouliez les cultiver.

Le K. — Nous ne savons pas travailler.

M.—C'est bien aisé d'apprendre. Voulez-vous essayer?

L'É. — Ils ne se soucient pas de travailler; ils aiment mieux voler.

Le K. — Ce qu'il dit est la vérité; il nous faudrait beaucoup de temps et de peine avant que nous pussions gagner par le travail ce dont nous avons besoin pour vivre; mais en pillant un village, nous nous procurons une grande abondance de biens dans une seule nuit.

M. — Cependant vous vous exposez à être tués dans de pareilles rencontres?

Le K. — Supposez que nous soyons tués, il faut bien mourir une fois, et quelle est la différence de mourir aujourd'hui ou dans peu de jours? Quand nous pillons un village, nous allons à cheval par grandes troupes, nous surprenons les villageois tandis qu'ils sont endormis, et nous

nous échappons avec leurs biens avant qu'ils soient prêts à se défendre. Si nous sommes poursuivis par une armée, nous enlevons nos tentes et nous nous enfuyons dans nos repaires des montagnes.

M. — Pourquoi ne venez-vous pas attaquer ces villages (sur les frontières de la Perse)?

L'É. — Ils ne pourraient plus vivre, s'ils étaient chassés de la Perse; ils craignent les Persans.

Le K. — Nous n'avons pas d'autre lieu pour hiverner nos troupeaux; aussi nous donnons quelques présents aux Persans et vivons en paix avec eux.

M. — Je désire visiter votre tribu. Comment votre peuple me traitera-t-il?

Le K. — Je vous jure, sur mes yeux, qu'ils feront tout pour vous.

M. — Mais vous dites qu'ils sont voleurs et meurtriers. Peut-être voudront-ils me voler et me tuer?

Le K. — Non, non, ils désirent que vous veniez parmi nous, et c'est vous qui ne le voulez pas. Nous n'avons jamais maltraité nos amis. Vous venez pour faire du bien, et personne ne voudrait vous nuire en rien.

M. — Mais le plus grand nombre d'entr'eux ne me connaissent pas?

Le K. — Ils ont tous entendu parler de vous, et vous traiteront avec la plus grande bienveillance si vous voulez venir les visiter.

CHAPITRE II.

Moyens praticables de visiter les montagnes Nestoriennes. — Voyage à Constantinople. — Orages dans les montagnes. — Voyage en Mésopotamie, Diarbékir et Mardin. — Délivrance providentielle.

Un frère du patriarche nestorien, qui nous visita à Ormiah, et un chef kurde que j'avais vu dans son château à Burdasor, avaient exprimé l'opinion que ma profession de médecin me procurerait un passeport assuré dans toute l'étendue des montagnes kurdes. D'après ce que j'avais retiré de mes fréquents entretiens avec les Kurdes, je possédais aussi de fortes raisons de croire que je pourrais voyager en sûreté sur leur propre territoire, et pénétrer jusqu'à la contrée des Nestoriens indépendants. Mais tandis que je m'étais figuré pouvoir y entrer par la frontière perse, les instructions du Conseil américain, qui me traçaient ma route par la Mésopotamie, m'obligèrent à changer de plan. Je quittai donc Ormiah le 1er avril 1839, pour me rendre à Erzeroum, où je m'attendais à rencontrer le Rév. docteur Homes, de Constantinople, qui devait m'être momentanément associé dans cette entreprise. A mon arrivée à Salmas, je reçus une lettre de lui, m'annonçant que les frères de Constantinople l'avaient détourné de se joindre à moi, dans la crainte que mes récentes afflictions ne m'eussent mis hors d'état d'accomplir l'objet que le Conseil s'était proposé relativement à la formation d'une mission permanente. Je regardai cela comme une nouvelle indication providentielle en faveur de mon projet d'entrer dans les montagnes par la frontière

perse. Et j'en écrivis à notre mission, appuyant sur l'importance de la mesure que j'avais déjà mise en avant, et faisant considérer l'état politique de la Mésopotamie comme un motif puissant pour s'abstenir d'y pénétrer actuellement. J'exprimai, dans ma lettre, l'assurance qui m'avait été donnée par le gouverneur de Salmas, de faire toute chose pour favoriser le succès de l'entreprise, et sa conviction, qu'avec les facilités qu'il me fournirait, je pourrais aller et revenir en toute sûreté. Mais la majorité du Conseil de mission n'ayant pas adopté mes vues, je fus invité à poursuivre ma route, pour me rencontrer avec M. Homes, et commencer simultanément le voyage projeté par la Mésopotamie.

Je me rendis donc à Constantinople avec toute la célérité possible, mais la quantité inaccoutumée de neige, qui était tombée tard dans la saison, rendit ma route extrêmement difficile et même périlleuse. Je parcourus plus de deux cents milles au travers de trois ou quatre pieds de neige, quoique l'on fût déjà au milieu d'avril quand je traversai cette portion élevée de l'Arménie. Sur la grande plaine, au pied du mont Ararat, nous fûmes assaillis par une des plus violentes tempêtes de neige que j'aie jamais éprouvée, nous fûmes même près de périr dans les montagnes qui sont au-delà, et où l'ouragan se renforça avec une nouvelle furie. On ne découvre pas une seule habitation humaine pendant plus de vingt milles sur cette horrible route. A moitié chemin, notre guide fut tellement aveuglé par les glaçons qu'il ne put continuer à nous diriger, et que je fus obligé de prendre sa place, me confiant pour notre sûreté aux souvenirs de mon précédent voyage, fait il y a quatre ans, et aux traces du sentier que la neige balayée par l'impétuosité du vent laissait à découvert çà et là. Quand nous descendîmes le côté opposé de la montagne, le vent ne nous rendait plus cet important service, et je fus obligé de cheminer pendant plusieurs milles en

traçant avec le pied un étroit sentier dans la neige ; je ne pouvais déterminer si j'étais hors du chemin battu, dont les frimats me dérobaient la vue, que par la profondeur à laquelle j'y enfonçais; mes chevaux même y étaient presque ensevelis dès l'instant où ils s'écartaient de la route frayée.

En traversant la plaine qui avoisine le cours supérieur de l'Euphrate, cette plaine illustrée par la mémorable retraite de Xénophon et de ses dix mille, le Nestorien qui m'accompagnait et un pélerin qui s'était joint à nous furent presque aveuglés par l'éblouissante clarté de la neige sur le terrain. Cette indisposition et le mauvais temps nous retinrent pendant deux jours à Moolhah-Soleimann, où nous fûmes reçus avec hospitalité dans une étable, en compagnie de quarante à cinquante chevaux et bêtes à cornes. En voyant de près les demeures et les habitudes de ce peuple, j'y trouvai une coïncidence frappante avec la description qu'en a donnée Xénophon il y a plus de deux mille ans. Les maisons sont en grande partie construites sous terre, en sorte que les villages à quelque distance présentent l'aspect d'un assemblage de huttes de charbonniers, mais plus larges et un peu moins hautes.

Nous eûmes ensuite à franchir la montagne de Dahar, passage le plus difficile de tous ceux qui séparent Constantinople de la Perse. Le souvenir de ce que Messieurs Smith et Dwight y avaient eu à souffrir, et le fait récent de la mort de trois habitants du pays ensevelis dans les neiges, me tenaient dans l'attente d'une traversée rude et pénible. Mais comme un délai de quelques jours n'eût point amené d'amélioration sensible dans l'état des choses, et qu'un déluge de pluie qui avait éclaté sur la plaine menaçait d'obstruer les chemins, nous recommençâmes à gravir la montagne malgré les torrents d'eau, qui bientôt se changèrent en neige chassée par un vent glacial et

piquant. Aux deux tiers de la montée, le guide, qui faisait profession de bien connaître la route, nous conduisit dans de tels abîmes de neige, que nos plus vigoureux coursiers ne pouvaient plus avancer, et qu'il devint évident que nous avions perdu le chemin; après bien des difficultés nous réussîmes à le retrouver. Mais bientôt nous nous égarâmes de nouveau, et le guide, lassé de ses recherches infructueuses, déclara ne pas pouvoir aller plus loin. Retourner en arrière était impossible, car la neige avait recouvert les traces de nos pas, et le vent nous aurait soufflé en face. Je sentis dans cette position difficile que notre espérance était en Dieu seul; mais avec l'assurance qu'il dirige le sentier de ceux qui s'attendent à lui dans toutes leurs voies, j'eus la confiance qu'il ordonnerait tout pour le mieux, quoiqu'il me fût impossible de prévoir de quelle manière ni dans quel but il le ferait. Alors, par une grâce aussi inopinée que si un ange était descendu du ciel pour nous délivrer, quatre hardis montagnards parurent devant nous, venant du côté opposé de la montagne. Ce ne fut pas sans peine que nous pûmes déterminer l'un d'eux à nous servir de guide; puis, en brisant les glaçons sous nos pieds et conduisant nos chevaux par la bride, nous réussîmes enfin à passer la montagne; notre guide reconnaissait qu'il suivait la bonne route, lorsqu'en frappant la neige de son long bâton il rencontrait dessous un fondement solide qui l'empêchait de s'y enfoncer entièrement.

Le jour suivant, nous nous trouvâmes dans la vallée de l'Araxe, où la chaleur du soleil, succédant à des pluies continuelles, avait transformé tous les ruisseaux en torrents; nous fûmes donc exposés de nouveau à d'aussi imminents dangers que ceux auxquels nous venions d'échapper dans le passage des montagnes; en traversant une de ces rivières, mon cheval fut entraîné par le courant, il parvint ensuite à gagner le bord, mais je fus obligé de

cheminer pendant plusieurs milles avec mes bottes pleines de cette eau de neige presque glacée. Plus loin, en atteignant la branche occidentale de l'Euphrate, nous trouvâmes le pont écroulé et craignîmes d'être complètement arrêtés; alors les villageois des environs descendirent dans la rivière, et la sondèrent pendant une heure jusqu'à ce qu'ils pussent trouver un endroit guéable pour nous faire passer, encore avions-nous de l'eau plus haut que la selle de nos chevaux. Plusieurs fois nous dûmes nous écarter de la route pour aller franchir les ruisseaux près de leur source.

En arrivant à Constantinople, j'appris que M. Homes ne pouvait pour le moment être détaché de cette station ; ainsi donc je dus me rendre seul en Mésopotamie, et y attendre, près de Diarbékir, qu'il pût venir me rejoindre. Je voyageai avec la plus grande hâte, et parcourus en trois jours les deux cent vingt milles que l'on compte par la route d'hiver de Trébizonde à Erzeroum. Sur la route de Diarbékir où j'arrivai le 30 mai, je rencontrai de grandes difficultés à cause des amas de neige accumulés sur les hautes sommités; ils s'étaient précipités en immenses avalanches et avaient formé des ponts de glace au travers des torrents, dont les ondes resserrées par là dans leur lit se précipitaient avec une effrayante impétuosité par l'étroite issue qu'ils leur avaient laissée. Le pont sur l'Euphrate à Paloo ayant été emporté, je passai la rivière sur un radeau formé d'outres de peau, semblable à ceux qu'a mentionnés Xénophon dans sa Retraite des dix mille.

A mon arrivée à Diarbékir, (1) je trouvai l'esprit public dans cet état d'attente et de suspens qui ne peut être mieux comparé qu'au calme qui précède un effrayant orage. Il éclata bientôt en effet, entraînant après lui la

(1) Diarbékir est une ville sur le Tigre à environ 37° de latitude nord et 40° de longitude est. Mardin est à soixante milles sud-est de Diarbékir.

terreur et la dévastation. La défaite signalée et la presque entière dispersion de l'armée turque furent annoncées dans la ville par des centaines de soldats échappés du champ de bataille, et dépouillés de tout ce qu'ils possédaient par les Kurdes qui s'étaient emparés des routes. Dès lors commença le règne de l'anarchie et de la violence; le pillage et le meurtre furent à l'ordre du jour. A peine un homme osait-il se hasarder hors des portes de la ville, sans une escorte pour le protéger; chacun se croyait en droit d'attaquer celui qu'il rencontrait, et le bras du plus fort faisait seul la loi. Le gouverneur tenta, il est vrai, quelques efforts pour maintenir la paix; il fit abattre les têtes de cinq chefs kurdes, lesquelles accompagnées d'une quarantaine d'oreilles, furent exposées dans les bazars pour effrayer les gens de cette nation et les détourner de commettre aucune violence sur la personne et les propriétés des citoyens. Mais ces mêmes bazars furent deux jours après le théâtre de tentatives encore plus audacieuses. La défaite de l'armée ayant été attribuée par la masse du peuple à l'adoption de la tactique et de l'uniforme européen, une grande opposition fut soulevée contre tous les individus de cette nation qu'on supposait en être cause. Cet esprit, influencé par la bigoterie musulmane et la crainte de voir, dans le faible état du pays, le christianisme s'élever sur les ruines de l'islamisme, fut porté à un tel excès, que non-seulement nous nous entendîmes maudire dans les rues comme des chiens d'infidèles, mais qu'encore il y eut une détermination arrêtée de faire périr tous les Européens qui se trouvaient dans la place. Il est impossible de dire quel résultat auraient eu ces menaces, si nous étions demeurés dans la ville : nous apprîmes seulement que quelques Musulmans étaient venus à notre maison, après que nous l'eûmes quittée, en manifestant de mauvais desseins contre nous.

Ayant été rejoint par M. Homes, nous partîmes pour Mardin le 10 de juillet, avec une escorte de trente cavaliers, dont une moitié avait été fournie par le gouverneur, et dont l'autre était en retour pour Mardin. Nous avions deux motifs pour nous éloigner, pendant l'état de trouble de cette contrée : l'un, d'éviter le climat chaud et malsain de Diarbékir, où la température s'élevait à 98° à l'ombre et augmentait journellement; l'autre, d'étendre nos recherches parmi les chrétiens de Syrie. Nous n'avions encore passé que peu de jours à Mardin, lorsque notre vie y fut ouvertement menacée ; alors le gouverneur, qui se déclara lui-même sans autorité, nous invita à demeurer renfermés dans nos maisons, et nous offrit une garde pour notre défense. Mais nous jugeâmes plus convenable de ne témoigner aucune appréhension particulière et refusâmes la garde, nous bornant à conserver beaucoup de retenue dans nos rapports avec le peuple. Au bout d'un certain temps, cette haine contre nous, comme chrétiens, sembla se dissiper; nous parûmes avoir regagné la confiance et l'amitié des principaux de la ville, parmi lesquels étaient le gouverneur, le muphti et le cadi, que nous visitâmes en très-bons termes. Mais bientôt survint une catastrophe dans laquelle nous serions probablement tombés victimes d'une populace fanatique, si la main paternelle qui nous avait préservés au milieu de tant de dangers ne s'était encore avancée pour nous sauver.

Le 6 septembre, les Kurdes de Mardin s'insurgèrent, et en plein jour, dans la cour du palais public, ils tuèrent leur ex-gouverneur, ainsi que plusieurs hauts fonctionnaires; puis, chargés de leurs armes sanglantes ils vinrent à la maison où M. Homes et moi résidions, avec l'intention avouée de nous ajouter au nombre des morts, appelant à grands cris pour savoir où nous étions. Par une direction providentielle nous avions quitté la ville ce jour-là; quand nous

y revînmes, on en avait fermé les portes pour ôter aux victimes désignées tout moyen de s'échapper. Il semblait que quelque ange gardien, après nous avoir conduits hors du danger, se plaçait encore devant nous afin de nous empêcher d'y retomber. Nous étant aperçus d'une grande rumeur dans la ville, nous nous retirâmes dans un couvent de chrétiens syriens à quelques milles de là, où nous reçûmes une bienveillante hospitalité et passâmes quelques jours jusqu'à ce que le trouble fût apaisé.

Peu auparavant, ces hommes sanguinaires avaient massacré dans son lit un chrétien natif très-considéré, déclarant ouvertement que mettre à mort un infidèle était un acte de charité religieuse pour lequel Dieu les récompenserait.

Telle est la faible esquisse des difficultés et des obstacles menaçants que je rencontrai sur mes pas aussitôt que j'eus embrassé cette entreprise. Après de longues et patientes recherches, nous nous assurâmes qu'il ne restait aucune trace des Nestoriens dans la partie occidentale des montagnes du Kurdistan, tous ceux qui y avaient résidé auparavant étant devenus trappistes ou ayant abandonné le pays. Considérant donc combien il y avait peu d'espérance de faire du bien au milieu de tant de périls, mon associé résolut d'abandonner ce champ et de retourner à sa station primitive, opinion dans laquelle il fut encouragé par l'avis des frères de Constantinople et de Smyrne. Je ne pus, dans ces circonstances particulières, lui refuser mon approbation; et, portant un regard assuré sur les épreuves qui m'attendaient en avançant dans mon solitaire voyage, j'acquiesçai cordialement à son désir.

J'étais demeuré quarante jours à Diarbékir, et avais passé deux mois à Mardin avec M. Homes. Ce furent des temps mélangés de sollicitude et de plaisir dont l'impression ne s'effacera point de ma mémoire. Je venais de me relever d'un lit de maladie, sur lequel le flambeau de la vie

avait semblé près de s'éteindre, quand eut lieu la catastrophe que je viens de mentionner. Les événements de ce jour, et l'intervention divine par laquelle nous fûmes épargnés, ne contribuèrent pas peu à fortifier ma foi et à me faire affronter avec courage les nouveaux dangers au-devant desquels j'allais marcher.

CHAPITRE III.

Départ de Mardin. — Plaine de Mésopotamie. — Mossoul. — Ruines de Ninive. — Yezidis ou adorateurs du Diable.

Ce fut sous les voûtes dégradées d'une ancienne église chrétienne, qui s'élève solitaire sur le versant d'un ravin, au bord de la plaine de Mésopotamie, et non loin des remparts inexpugnables de Mardin, que j'échangeai le baiser d'adieu avec mon frère et compagnon de tribulation, le Rév. M. Homes, lequel avait, pendant deux mois, partagé les périls de ma vie aventureuse. A cause de l'anarchie générale qui régnait autour de nous, à peine avions-nous pu faire deux journées de route ensemble; mais pendant mon temps de souffrance, environné d'hommes violents et sanguinaires, j'avais pu apprécier la douce société d'un ami chrétien; ce fut donc de part et d'autre avec un douloureux effort que, cédant à la conviction du devoir, nous nous jetâmes dans deux directions opposées, pour entreprendre le long et difficile voyage qui s'ouvrait devant chacun de nous: car, tandis qu'une voix providentielle le rappelait à sa station dans la métropole de la Turquie, cette même voix semblait me crier : En avant!

L'espérance d'obtenir un accès jusqu'aux tribus montagnardes des Nestoriens de ce quartier devait être comptée parmi les principaux motifs de l'expédition dans laquelle je m'étais engagé. Je résolus donc de n'épargner aucun effort pour en assurer l'exécution, sachant bien que, quoiqu'on n'osât m'encourager à l'entreprendre, de peur que je ne tombasse victime de la cruauté des Kurdes, tous les amis des missions désiraient voir cette entreprise accomplie.

Comme il était important aussi d'apprendre à mieux connaître la ville de Mossoul et la contrée adjacente, je me décidai à m'y rendre, persuadé que je pourrais, là, être éclairé sur la question qui m'occupait ; et que finalement, si j'échouais dans mes tentatives, je serais encore à temps de tourner mes pas, par une route plus méridionale, vers ma précédente résidence dans les plaines de la Perse.

Pour assurer le transport de mes effets et faire quelques arrangements préalables à mon voyage, je retournai aux portes de Mardin, d'où M. Homes et moi avions été écartés, comme par un ange de miséricorde, pour échapper aux scènes tragiques qui, une semaine auparavant, s'étaient passées dans la cour du palais public. J'entrai dans la ville à l'heure où le calme de la nuit succédait à l'agitation de la journée ; vêtu du costume oriental, mon extérieur était si changé, que je passai dans les rues sans être reconnu, et que je pus demeurer deux jours dans un complet repos, au milieu de cette ville si récemment livrée à l'anarchie et au carnage. Mais l'orage s'était épuisé par sa propre violence, et pendant que j'y demeurai caché, le canon annonça du haut des murs du château que la ville venait d'être placée sous la vigoureuse administration de Mohammed, pacha de Mossoul. Cette extension donnée à son gouvernement n'ajouta pas peu à la sécurité de ma route au travers des vastes plaines de la Mésopotamie ; après un voyage de presque deux cents

milles, je me trouvai rendu sans accident aux portes de Mossoul, dans la matinée du 20 septembre 1839.

Le journal que j'écrivis jusqu'à mon départ de cette ville y ayant été laissé, par mesure de sûreté, avec la plus grande partie de mes effets, je ne puis maintenant ramener le lecteur aux scènes ravissantes et aux incidents romantiques que je rencontrai à chaque pas, tandis que je foulais le sol natal des anciens patriarches. Les gracieuses images de Sara, de Rebecca et de Rachel, esquissées par l'historien sacré avec une si attrayante simplicité, se présentaient vivantes à mes yeux dans la personne des jeunes bergères que je voyais abreuvant les troupeaux de leur père auprès des puits de la Mésopotamie, ou rapportant le soir leurs cruches pleines dans les noires tentes de l'Arabe du désert, si proverbiablement immuable dans ses habitudes. Il me semblait être transporté sur les ailes du temps à quatre mille ans en arrière, pour surprendre le père des fidèles au milieu des scènes de sa vie pastorale.

Pendant cette partie de ma route, je fus favorisé par la bonne société et les aimables soins du capitaine Conolly, intelligent officier anglais, qui, après mille dangers, atteignit Mardin, en se rendant aux Indes, pour y porter des dépêches. De jour en jour, je sentais s'accroître en moi la jouissance de retrouver des forces après une grave maladie. Notre voyage fut donc heureux et souvent animé par la vue de légers troupeaux d'antilopes qui parcouraient le désert sans bornes; nous eûmes, en fait d'incidents, une petite altercation avec une bande de voleurs kurdes, placés en embuscade pour nous couper la route et nous dépouiller. Nous pûmes prendre possession d'une éminence qui commandait leur position; de là, renforcés par quelques cavaliers arabes armés de longues lances, qui nous avaient été donnés pour escorte par le chef dont nous quittions le campement, nous présentâmes un aspect si formidable, que les bandits mirent bas les ar-

mes et nous laissèrent poursuivre tranquillement notre chemin.

A Mossoul, je trouvai le pays dans un état plus calme, dû à l'administration ferme et sévère de son pacha. J'eus bientôt complété mes observations sur cette localité et fait mes préparatifs de voyage. Les Nestoriens qui habitèrent une fois ce district ont tous embrassé la foi romaine et sont devenus *Chaldéens*, ainsi qu'on les appelle communément. Ils habitent principalement les villages à l'est du Tigre ; et Elkosh, avec le couvent de Rabban Hormuz, est le centre de leur influence. Leur patriarche réside à Bagdad, où ils n'ont cependant qu'un petit nombre des leurs. Il a été élevé à la Propagande à Rome, et il est un zelé soutien de *Sa Sainteté le Pape*. Il reçoit ses appointements directement de Rome, et n'est lié en rien à l'église nestorienne. Cette église n'a qu'un seul patriarche, Mar Simon, qui réside dans les montagnes près de Julamerk, et dont il sera parlé plus tard. Les descendants en droite ligne du patriarche Elias d'Elkosh sont tous unis à l'église de Rome, et le dernier prétendant à ce siége est maintenant évêque de l'église papiste chaldéenne. En 1834, il vint à Ormiah, et dit aux Nestoriens de ce district qu'il était retourné à l'antique foi de ses pères et qu'il se faisait fort d'y ramener bientôt tous les Chaldéens, si les Nestoriens voulaient le reconnaître pour leur chef spirituel; mais il ne tarda pas à montrer combien peu l'on pouvait se fier à sa parole, et il fut dès lors activement engagé dans les entreprises du prosélytisme romain auprès des membres de l'église nestorienne.

Il y a environ cinq cents familles de jacobites et autant de papistes syriens à Mossoul et dans les environs ; cependant les jacobites syriens ont leur siége principal en Mésopotamie ; dans leurs doctrines et leurs pratiques ils se rapprochent plus des Arméniens que des Nestoriens.

Le 7 octobre au matin, je dis adieu à Mossoul et à ses

trente mille habitants, pour m'avancer vers les montagnes inexplorées du Kurdistan central; j'étais accompagné par deux Nestoriens perses, un muletier kurde et un *cavass* turc, ou officier de police du pacha. Mon passeport fut demandé et dûment examiné aux portes de la ville, formalité de date récente en Turquie, et encore inconnue en Perse. Nous fûmes bientôt aux bords du Tigre, d'où l'eau nécessaire aux besoins de la population est apportée dans des sacs de peau, à dos de mulets et de chevaux, et dans des cruches sur les épaules des pauvres. Le pont de bateaux était encombré par une épaisse tourbe de Kurdes, Arabes, Turcs, Chrétiens et Juifs, bigarrés de costumes de tout genre, et dont le jargon confus et les voix discordantes rendaient un témoignage sans réplique à la malédiction prononcée sur Babel. Leurs chameaux, mulets, ânes et chevaux étaient chargés de ces nombreux produits des campagnes qui affluent chaque matin dans les marchés, surtout en cette saison de l'année où les grains, les fruits, les melons, les végétaux de toute sorte sont à bas prix et des plus abondants. Quelques-unes de ces charges, renversées sur le pont, accroissaient le désordre de cette foule serrée, qui menaçait par ses mouvements tumultueux de précipiter gens et bêtes dans le profond et rapide courant du Tigre, large en cet endroit de 150 mètres environ. Les Orientaux s'accordent à croire que ce fleuve et l'Euphrate sont deux de ceux qui arrosaient le paradis d'Eden; son nom original de Hiddekel, ou Degleh, a été conservé chez les chrétiens et les juifs; mais ils n'ont pu constater l'identité des deux autres rivières, et leurs notions sur la situation du berceau primitif de notre race sont confuses ou imaginaires. Mais, tandis que la trace des ombrages bénis d'Eden s'est perdue dans la nuit des âges, les fruits amers de la chute abondent en tout lieu, et abreuvent de larmes et de sang cette belle partie du monde.

Le passage du Tigre me transporta de Mésopotamie en Assyrie, et bientôt je m'arrêtai sur les ruines de Ninive «cette grande ville,» où le prophète Jonas proclama le redoutable message de Jéhova à ces multitudes dont la profonde humiliation détourna pour un temps la ruine imminente. Puis, après que d'orgueilleux monarques eurent châtié l'idolâtrie d'Israël, emmené les dix tribus en captivité et porté les armes contre Juda et la sainte Cité, les chants inspirés de l'éloquent Nahum, revêtus d'une terrible sublimité, rencontrèrent leur plein accomplissement dans la désolation finale dont fut frappée une des plus grandes villes sur lesquelles le soleil eût jamais brillé. «Ninive est détruite : qui aura compassion d'elle ? Elle est vidée et revidée, même tout épuisée ; tes hommes illustres se sont tenus dans leurs tentes; ton peuple est dispersé par les montagnes, et il n'y a personne qui le rassemble. »

Là où de riches palais retentissaient jadis des accords de la musique et de la joie des festins, quelques noires tentes d'Arabes nomades et de Turkomans sont dressées çà et là sur des monceaux informes de terre et de décombres, tristes vestiges de la cité en ruines, comme pour insulter à sa gloire passée. Leurs habitants, qui s'occupent à tisser des sacs de poil, semblent travailler à l'appareil funèbre de celle qui fut un jour le principal entrepôt de commerce du monde et dont «les négociants étaient en plus grand nombre que les étoiles des cieux.» Le plus considérable de ces monticules, d'où plusieurs débris et inscriptions fort anciennes ont été tirés, est maintenant couronné par le village musulman de Neby Yunas, ce qui signifie le prophète Jonas. On prétend que les restes de cet homme de Dieu y sont enterrés ; et l'on y a élevé, comme mausolée, un temple de l'islamisme.

Après avoir quitté les ruines de Ninive, nous fûmes

bientôt en vue de deux villages appartenant à des Yezidis ou adorateurs du Diable. D'épaisses forêts d'oliviers, couverts d'un riche feuillage et de fruits mûrissant sous les rayons d'un soleil d'automne, donnaient à la campagne un aspect de gaîté, et d'abondance qui dissipa les pensées mélancoliques dont je venais d'être assiégé en foulant aux pieds la poudre des grandeurs déchues. Plusieurs tombeaux de scheiks yezidis attirèrent mon attention, comme j'approchais des villages; ils étaient de forme conique ou pyramidale, reposant sur une base quadrangulaire et s'élevaient à la hauteur d'environ vingt pieds. Nous reçûmes l'hospitalité chez un des chefs yezidis de Baasheka, dont l'habitation, ainsi que toutes celles de ce lieu, était d'une structure grossière, avec un toit plat en terrasse. Des tapis de feutre nous furent offerts pour siéges dans une cour ouverte où l'on nous souhaita la bienvenue avec politesse, mais évidemment sans cordialité. Mon *cavass* turc en comprit bientôt la raison et se hâta d'y remédier. Notre hôte, trompé par mon costume, m'avait pris pour un Mahométan, peuple envers lequel les Yezidis nourrissent une aversion décidée. Aussitôt que je fus introduit près de lui comme chrétien et qu'il eut pu s'assurer que tel était mon vrai caractère, sa manière d'être changea totalement. Il m'accueillit avec une bienveillance toute nouvelle et s'empressa joyeusement de pourvoir à nos besoins. On aurait dit qu'il sentait avoir échangé un ennemi musulman contre un ami chrétien, et je fus par là confirmé dans ce qui m'avait été assuré, que les Yezidis sont très-amicalement disposés envers les disciples de l'Evangile. Ils passent en effet pour porter un grand respect à la religion chrétienne. Ils pratiquent le rite du baptême, font le signe de la croix, considéré en Orient comme l'emblême du christianisme, ôtent leurs souliers et baisent le seuil de la porte quand ils entrent dans une église chrétienne. On dit qu'ils

parlent souvent du vin comme étant le sang de Christ, tiennent la coupe des deux mains, selon l'usage sacramentel des Orientaux quand ils boivent, et si une goutte de la liqueur tombe à terre, ils s'empressent de la recueillir avec un soin religieux.

Ils croient en un Dieu suprême et, dans un certain sens du moins, en Jésus-Christ comme Sauveur. Ils ont aussi quelques traces du sabéisme, la religion des adorateurs du feu, car ils se prosternent devant le soleil levant et en baisent les premiers rayons quand ils viennent frapper la paroi ou quelque autre objet qui les avoisine ; ils ne souffleraient pas sur une chandelle pour l'éteindre, ou ne cracheraient pas dans le feu, de crainte de souiller cet élément sacré.

La circoncision et la Pâque, ou plutôt une fête de sacrifice qui se rapporte à la Pâque pour le temps et les circonstances, semblent les rapprocher aussi des Juifs. Au total, ils forment certainement un singulier chapitre dans l'histoire de l'humanité. Leur système de foi présente de grands points de ressemblance avec l'ancienne hérésie des manichéens; il est même probable qu'ils sont un reste de cette secte hérétique. Cette idée découle du fait qu'ils tirent leur origine de la contrée où Manès conçut et propagea d'abord ses dogmes particuliers avec le plus grand succès; il y a, en outre, coïncidence de nom entre leur vénéré fondateur, Adde, et un zélé disciple de Manès, du même nom et de la même résidence. Si Adde des Yezidis et celui de Manès sont un seul et même homme, cette circonstance concilie ces vestiges de formes et de sentiments chrétiens que l'on trouve en eux, avec le témoignage rendu par les Syriens et les Nestoriens à leur origine chrétienne, et répand une importante lumière sur l'histoire primitive de ce peuple remarquable. L'attachement qu'ils témoignent aux chrétiens devrait suffire, d'ailleurs, pour réveiller en leur faveur la

sympathie des disciples de l'Évangile, et les encourager à leur faire du bien.

Quant au culte qu'on les accuse de rendre au Diable, cela ne peut être vrai que dans un sens tout-à-fait restreint, quoiqu'on ne puisse nier qu'ils parlent de lui avec un grand respect (peut-être pour ne pas s'exposer à sa vengeance); au lieu de prononcer son nom, ils usent d'une périphrase et l'appellent le «Seigneur du soir,» ou le «Prince des ténèbres,» quelquefois aussi Sheik Maazen, ou Très-Haut Chef. (1) Ils disent que Satan est un ange déchu, contre lequel a éclaté la colère de Dieu, mais que, comme il sera un jour rétabli dans la faveur divine, il n'y a pas de raison pour manquer d'égards envers lui. Les notions sur le mal qui ont cours parmi les Yezidis semblent dériver de l'Arimane des anciens mages et de la divinité secondaire des manichéens, lesquels étaient évidemment empruntés à la philosophie orientale.

Les chrétiens de Mésopotamie prétendent que les Yezidis vouent des offrandes au Diable, en jetant de l'argent et des joyaux dans un profond abîme des montagnes de Sinar, où un grand nombre d'entr'eux résident. On dit que, quand ce district, qui avait été longtemps indépendant, fut subjugué par les Turcs, le pacha contraignit le prêtre yezidis à lui révéler la situation de ce lieu secret, et s'empara d'un immense trésor, fruit des offrandes de plusieurs siècles. Les Yezidis se nomment ici eux-mêmes Daseni, probablement à cause de l'ancien nom du district Dasen, qui était un évêché chrétien aux premiers temps de l'Église. Leur principal lieu de réunion, le grand temple des Yezidis, a été une fois une église chrétienne ou un couvent. Feu M. Rich parle des Yezidis, en disant qu'ils sont «aimables, gais, braves et hospitaliers,» et ajoute que, « sous le gouvernement anglais, on pourrait atten-

(1) Exalted Chief.

dre beaucoup d'eux. » Mais n'en pourrait-on rien espérer aussi sous l'Evangile, et aucun effort ne sera-t-il fait pour cela? Mossoul est une position centrale d'où l'on pourrait les approcher, et une mission placée dans cette ville trouverait en eux une sphère d'action d'un très-grand intérêt. Les Nestoriens les réclament comme une branche de leur église; rien n'empêcherait donc de les comprendre dans nos travaux pour l'amélioration de ce peuple. Un assez grand nombre de Nestoriens parlent la langue kurde, qui est celle des Yezidis; ils pourraient donc être employés avec avantage dans l'œuvre de la conversion de ce peuple; ce qui, en même temps, donnerait à l'église nestorienne une occasion nouvelle pour le développement du zèle missionnaire qui l'anima une fois, et qu'avec la bénédiction de Dieu nous espérons voir bientôt revivre en elle.

Il est difficile d'estimer au juste à combien s'élève la population des Yezidis, tant elle est peu connue d'eux-mêmes; il est probable qu'elle ne peut s'évaluer que par dizaines de milliers, et que les voyageurs qui ont voulu partir d'une plus large base ont été mal informés. Mais ils sont encore suffisamment nombreux pour mériter d'attirer l'attention de la chrétienté; et plus on apprendra à les connaître, plus nous aurons lieu d'attendre avec confiance que des efforts soient tentés pour les conduire à la source de la vérité. Ce serait une scène d'un intérêt peu commun que d'entendre la voix de la prière et de la louange s'élever vers le Dieu vivant et vrai, du fond de ces cœurs maintenant dévoués au service du « Prince des ténèbres. » Puisse la venue de ce jour n'être pas éloignée!

Continuant notre route au nord-est, au bout de deux heures nous fûmes en vue de l'ancien couvent de Mar-Matta (Saint-Matthieu), qui remonte, dit-on, à quinze cents ans d'origine. Il occupe une hardie position sur la

pente escarpée et rocailleuse d'une montagne que je gravis à dos d'un mulet, après avoir reçu l'injonction de me cramponner à sa crinière pour ne pas être exposé à glisser en arrière dans les rapides contours du sentier qui y conduit. Le couvent a été abandonné en conséquence des ravages qu'y exercèrent, il y a six ou sept cents ans, les Kurdes de Ravandoos, qui se livrèrent à d'affreux excès dans toute cette contrée, et principalement parmi les pauvres Yezidis. Une fontaine d'eau très-fraîche, jaillissant dans une grotte ombragée par quelques jolis buissons et par les parois du rocher, invitait au repos; mais je n'eus pas longtemps le loisir d'admirer ces beautés naturelles; et après avoir jeté un coup-d'œil sur le charmant paysage qui se déployait au loin devant moi, je hâtai le pas vers le petit village de Meirik, où mes compagnons m'attendaient pour prendre part à une modeste collation de melons et de quelques fruits, préparée par de pauvres habitants du lieu.

Nous poursuivîmes notre marche au travers d'un passage qui s'ouvre là dans la montagne, et au déclin du jour nous atteignîmes un autre village des Yezidis, nommé Mohammed Ravshan, où nous passâmes la nuit. Les seules rencontres que nous fîmes, furent celle de quelques gracieuses antilopes, qui s'enfuirent rapidement à notre approche, et celle aussi d'un petit nombre de Kurdes, lesquels me donnèrent cette amicale salutation, qu'un Turc n'accorde en général qu'aux vrais croyants : « La paix soit avec vous. »

Deux monuments du genre de ceux que j'ai déjà mentionnés, mais de plus grande dimension, se faisaient remarquer à l'entrée du village; la fatigue et l'heure avancée ne me permirent pas de les examiner de près. L'hospitalité que l'on pouvait nous offrir dans ce village était de l'espèce la plus chétive; en sorte que, pour éviter la vermine des maisons, nous étendîmes nos nattes dans

la rue même; et là, après avoir mangé en commun un potage composé de petit lait aigre et d'herbes bouillies, tout en jasant amicalement avec mes compagnons, je me couchai sous le brillant pavillon des cieux, me confiant aux soins vigilants du suprême architecte qui l'avait étendu au-dessus de ma tête.

Il y a si peu de rosée dans ces contrées, que les natifs dorment presque toujours au grand air pendant l'été. Ce n'est pas rare de voir la population entière d'un village faisant sa toilette au point du jour, sur les toits en terrasse des maisons.

CHAPITRE IV.

Champ de bataille d'Alexandre. — Akra et ses environs. — Réception chez un chef kurde. — Voyage à Amadieh.

8 *octobre* 1839. — Mon sommeil fut troublé par de légères ondées de pluie qui tombèrent pendant la nuit; mais cette circonstance se trouva être heureuse pour moi, car je m'éveillai juste à temps pour entendre le hennissement de mon cheval et m'apercevoir qu'il allait m'échapper d'une manière suspecte, son licol ayant été détaché par des voleurs, qui s'enfuirent au premier bruit, dès que nous tentâmes de les poursuivre.

Au jour naissant, nous montâmes à cheval et fûmes bientôt à l'entrée d'une plaine immense et fort unie, arrosée par le Gomel et le Hazir, que nous traversâmes non loin de là, à peu de milles au-dessus de leur jonction. Les géographes s'accordent à dire que ce dernier fleuve

est le Bumadus, sur les bords duquel un combat fameux et décisif fut livré par les légions d'Alexandre contre celles de Darius. L'étendue et la situation de cette plaine, ainsi que sa distance relative d'Arbelles, (1) où l'armée macédonienne poursuivit le monarque vaincu, et qui donna son nom à la bataille, semblent la signaler comme ayant été le théâtre probable de cette mémorable scène de sang et de carnage. Telle était l'opinion de mon ami, le colonel Sheil, qui en longea et reconnut les limites septentrionales, pendant son dernier voyage en Kurdistan ; (2) cette opinion est accréditée par l'emploi qui a été fait chez les anciens écrivains syriens, du terme significatif de Beth Garmae, ou Beit Germe, « la Place des Os, » pour désigner un district qui doit avoir été situé à peu près dans cette position. Sans doute, les squelettes entassés des trois cent mille Persans qui furent laissés morts sur le champ de bataille lui avaient mérité ce nom. Quel monument mieux approprié à la mémoire des illustres conquérants de ce monde, qu'une « Place des Os» ! (3)

Beth Garmae semble avoir contenu une fois une nombreuse population de chrétiens nestoriens, car elle est mentionnée par Amrus et Elie de Damas, avec Adiabene et d'autres villes contiguës, comme un des sept évêchés métropolitains dont les prélats élisaient et ordonnaient le patriarche. (4) Les Nestoriens sont maintenant réduits dans quelques petits villages disposés sur la frontière septentrionale du district, et cette fertile plaine est désolée par les ravages de la guerre. Pendant les six dernières années, les Kurdes de Ravendoos et d'Amadieh l'ont successivement livrée au pillage et à la destruction ; et dans

(1) Six cents stades, selon Arien.

(2) Publié dans le journal de la Société royale de géographie, en 1838.

(3) Assemani's Bibliotheca Orientalis, vol. II, p. 177.

(4) Bibl. Orient., vol. II, p. 458-9.

le cours de la présente année, le dernier coup de grâce lui a été donné par l'armée turque réunie sous les ordres des pachas de Mossoul et de Bagdad. Ses malheureux habitants cherchèrent un abri dans les montagnes environnantes, à chaque reprise de ces invasions; lors de mon passage, les misérables restes de cette triste population cherchaient à réparer leurs demeures démantelées et à se préparer aux approches de l'hiver. En réponse à nos demandes de nourriture, quelques-uns nous dirent qu'ils n'avaient pas de pain pour eux-mêmes, et nous supplièrent de les assister dans leurs nécessités. Dans d'autres villages, les maigres produits de la moisson avaient été recueillis; et la paille, qui est coupée très-fine par des instruments de battage armés de longues dents de fer, était empilée en tas et couverte de terre, comme les petites mines coniques de charbon en Amérique, pour les préserver de la pluie. Quelques-uns des plus grands cotonniers que j'aie vus en Orient s'élevaient à l'extrémité de la plaine, attestant l'extrême fertilité du terrain; mais ils sont semés si épais, qu'ils ne peuvent atteindre la taille ordinaire du cotonnier dans nos Etats du Sud.

Vers trois heures après midi, nous approchâmes de la romantique petite ville d'Akra, presque cachée au milieu des jardins et des vergers à fruits, qui, pour la beauté, la variété et l'abondance des produits, n'ont pas leurs pareils dans tout l'Orient. Un mille avant d'arriver à la ville, notre sentier fut constamment ombragé par des berceaux de grenadiers, mêlant leurs pommes d'or et de pourpre à la riche verdure de l'olivier et aux rameaux du modeste figuier, chargé de fruits sucrés. Autour d'eux venaient s'entrelacer la pêche, l'abricot, la prune et la cerise, tandis que les buissons de ronces qui bordaient la route me tendaient, à l'extrémité de leurs longues tiges, des baies noires que je pouvais cueillir sans quitter la selle. C'étaient les premiers fruits de cette espèce que je re-

voyais depuis l'époque où j'avais quitté les rivages de ma patrie; leur vue fit tressaillir mon cœur, comme la rencontre d'un ami de mes jeunes années qui m'apportait les plus douces réminiscences de la terre natale et du toit paternel.

Ces délicieuses scènes champêtres forment un contraste frappant avec l'aspect sévère et dépouillé des montagnes du Kurdistan, qui s'élèvent brusquement derrière la ville, laquelle est dominée par un château maintenant en ruines, placé sur une des roches escarpées qui en est la plus voisine. Ce château venait justement d'être démoli par les Turcs; ils avaient emmené le chef rebelle prisonnier à Bagdad, et avaient nommé un autre chef de la même ancienne famille, comme gouverneur du district d'Amadieh. Le désir de visiter ce chef et de m'assurer sa protection pendant que j'étais sur son territoire, fut l'occasion de ma visite à Akra, laquelle me coûta deux jours de plus que la route directe de Mossoul à Amadieh, par Elkosh ou Dehook; mais je n'eus pas lieu de regretter cette extension donnée à mon voyage.

Le pacha me reçut avec la plus exquise politesse orientale, ou, pour mieux dire, persane, car elle ne participait en rien de la hauteur empesée de celle des Turcs. Il se leva de dessus son tapis comme j'entrai dans sa tente, et me donna un siége à ses côtés; mais à peine les premiers compliments avaient-ils été échangés, qu'il me tendit la main pour me faire tâter son pouls, disant qu'il avait été longtemps malade, et regardait ma visite comme une faveur spéciale de Dieu; au même instant, il m'adressa une invitation pressante pour demeurer avec lui quelques jours. Comme il parlait le turc et le persan avec autant de facilité que sa langue maternelle, je pus m'entretenir aisément avec lui, sans avoir besoin d'interprète, et nous conversâmes sur divers points, avec une grande liberté. Mais, quand à la fin il parla de la déchéance de sa famille,

qui prétend descendre des califes Abassides de Bagdad, et paraît avoir exercé, jusqu'à une époque récente, une souveraineté indépendante sur non moins de douze cents villages de ces montagnes, je craignis que ce que nous pourrions dire sur un sujet aussi délicat ne fût transporté par les oiseaux de l'air jusqu'aux oreilles des autorités maintenant dominantes dans le pays, et qu'il n'en résultât quelque mal. Je m'efforçai donc d'éluder une réponse directe, et de donner un nouveau tour à la conversation, en me répandant en éloges sur les charmes du paysage étalé devant nos yeux, car ce chef passait la première partie de l'automne sous des tentes, au milieu des jardins enchantés dont j'ai fait mention plus haut, et parmi lesquels deux ruisseaux au doux murmure répandaient une délicieuse fraîcheur. Comme nous terminions notre entretien, le fils du chef, bel enfant d'environ huit ans, accourut avec une figure rayonnante, portant dans sa main une grosse pomme de grenade, qui lui avait servi de but, et qu'il avait traversée avec la balle de son fusil: Un présent, proportionné à l'adresse dont il avait donné la preuve, fut immédiatement ordonné pour le jeune tireur par le chef, qui parut charmé des progrès que son fils avait faits dans l'élément le plus essentiel de l'éducation kurde.

Manier avec habileté les instruments de mort et galoper sans crainte sur leurs sauvages coursiers, au travers des terrains les plus rocailleux, sont les qualités par excellence que recherchent ces hardis montagnards. Les hommes d'un certain rang possèdent cependant aussi quelques connaissances littéraires; il y a même des exemples de femmes qui apprennent à lire le Coran. En général, les Kurdes manifestent une sorte de curiosité à s'informer des choses qui leur sont étrangères, laquelle indique chez ce peuple une disposition au progrès fort encourageante, et faite pour donner bonne espérance d'une

entreprise missionnaire au milieu d'eux. Leurs voisins de la Turquie les désignent souvent par une épithète qui signifie « demi-mahométans, » comme si l'on avait raison de croire qu'ils sont moins attachés que les Turcs à leur religion.

Avant que je prisse congé du chef, il donna au *cavass* de Mossoul un reçu de mon heureuse remise entre ses mains, avec les mêmes formalités que s'il se fût agi d'une balle de marchandises : il voulut également se porter responsable de ma sûreté, tant que j'étais dans les bornes de sa juridiction, tout comme il avait cru devoir le faire à l'égard du pacha du Mossoul; en conséquence, il ordonna à un jeune Kurde attaché à sa suite, d'être prêt à m'accompagner au moment de mon départ.

Je demeurai deux jours à Akra, et par invitation je passai la seconde soirée chez le gouverneur turc de la ville, qui s'était si abondamment livré à l'usage de l'eau-de-vie, pour corriger, disait-il, les effets délétères de la mauvaise eau, qu'il penchait rapidement vers le *delirium tremens*. Pour faire diversion à son triste état, il avait rassemblé autour de lui une vingtaine des principaux citoyens d'Akra, tandis qu'un habile musicien, remplissant l'office de David auprès de Saül, travaillait à éloigner le malin esprit, par les doux et pénétrants accords de sa harpe. C'était un instrument à soixante-douze cordes métalliques, dont les sons étaient tout à la fois agréables et harmonieux.

Akra était jadis le siége d'une des nombreuses écoles des Nestoriens, mais les faibles débris de cette secte sont maintenant épars dans une vingtaine de villages, dont je visitai ensuite quelques-uns. Ceux qui étaient demeurés dans la ville sont devenus Chaldéens, c'est-à-dire papistes; ils ont, ainsi que les jacobites syriens, une église excavée dans les rochers de la montagne. Ils forment à peine trente familles dans la ville; un de leurs prêtres me dit

qu'il était entièrement réduit à ses propres efforts pour trouver sa subsistance. La population totale d'Akra peut s'élever à deux mille âmes. Dans le district, les Chaldéens sont plus nombreux que les Nestoriens. Sur les montagnes du côté de Zébarri, sont quelques villages nestoriens soumis aux Kurdes; il y en a d'autres sur la rive opposée de la rivière Zâb, qui dépendent du bey de Ravendoos. Il est presque impossible de recueillir des informations statistiques un peu exactes sur le pays, à moins de séjourner au milieu de ce peuple.

10 *octobre*. Avant de m'enfoncer dans les âpres montagnes que j'avais à traverser, je vendis mon dernier cheval, et monté sur un hardi mulet que j'avais loué, je partis au lever du soleil, longeant pendant dix à douze milles le pied des montagnes, dans la direction de l'orient; puis j'entrai dans un passage au nord, lequel m'amena sur les bords de la rivière Hazir, que je remontai jusque près de sa source, non loin de la forteresse d'Amadieh, où j'arrivai le troisième jour après mon départ. La route par Zébarri est plus directe, mais elle est difficile, en outre, la contenance des Kurdes de cette contrée n'était pas très-rassurante.

En quittant Akra, je traversai trois ou quatre villages nestoriens, dont le plus grand avait une population d'environ mille âmes; nous passâmes la nuit dans un hameau kurde où nous apprîmes que ses habitants avaient eu une querelle sanglante avec ceux d'un village voisin. Trois hommes avaient été tués d'un côté, et seulement deux de l'autre, et les premiers tentaient de rétablir l'équilibre en tuant de propos délibéré quelqu'un de leurs voisins; c'est ainsi que la querelle devait être pacifiée. La route avait été pénible, les vivres rares et grossiers; mais nous eûmes lieu de rendre grâce à Dieu pour avoir cheminé en sûreté au milieu de telles gens.

Amadieh est agréablement situé dans une plaine vaste

et onduleuse qui s'ouvre entre les montagnes. Son district est fertile en grains et en fruits. Les blés sont de bonne qualité, et les vignes au nombre des plus belles que j'aie jamais vues. Les raisins sont un article d'exportation fort considérable; on les répute comme les meilleurs qui soient introduits en Perse. Le climat en est jugé insalubre; des guerres successives ont cruellement épuisé cette malheureuse population, qui aurait grandement besoin d'un gouvernement sage et stable.

La ville, ou, pour mieux dire, la forteresse d'Amadieh, est située sur le sommet aplani d'une masse de rochers à pic, qui s'élève à mille pieds environ au-dessus de la plaine, et qui, étant complètement isolée et distante des montagnes environnantes, est considérée comme inexpugnable. J'y montai par un sentier tortueux et rapide, et fis mon entrée dans la ville le 12 octobre, à deux heures, après avoir été examiné par les soldats turcs pesamment armés qui gardaient la porte. La ville a une garnison turque, dont l'officier commandant relève en droiture du pacha de Mossoul. Le chef kurde de la province d'Amadieh n'a pas même accès dans la forteresse. C'est une habile mesure de précaution de la part des Turcs qui, en démolissant le château d'Akra, et en plaçant une garnison étrangère dans la plus importante forteresse du district, l'ont entièrement soustrait au pouvoir des Kurdes pour le jeter sous le joug ottoman. Cela promet d'être fort avantageux pour nos travaux futurs parmi les Nestoriens des montagnes; car aussi longtemps qu'un contrôle de responsabilité sera exercé sur les Kurdes de la part du gouvernement turc, la voie sera entièrement ouverte jusqu'aux Nestoriens indépendants. En conséquence, je puis regarder les changements qui viennent de s'opérer comme éminemment favorables aux entreprises missionnaires dans cette intéressante sphère d'activité.

Je trouvai la ville presque dépeuplée par les guerres

qui ont suivi l'invasion des Kurdes de Ravendoos; sur mille maisons, deux cent cinquante à peine étaient habitées. Les trois-quarts des autres et une partie des marchés publics avaient été démolis ou pillés, et sont maintenant un dégoûtant réceptacle d'ordures et de misère. Cette scène de désolation était encore accrue par la triste apparence du petit nombre de citoyens qui erraient au milieu des ruines, et les pâles figures des soldats qui, ainsi qu'eux, souffraient beaucoup de fièvres intermittentes et de diverses affections bilieuses, non pas uniquement, comme ils le pensaient, par l'effet de la mauvaise eau, mais plutôt, j'ai lieu de le croire, à cause de la saleté et du délabrement de la ville. Je trouvai le gouverneur civil et le commandant militaire sérieusement malades; ma visite comme médecin fut très-bien venue auprès de tous les deux.

Je passai un Dimanche fort paisible à Amadieh, ayant auparavant fait savoir que je reverrais les malades le lundi matin. Il y a environ cent familles de juifs dans la ville, qui ne peuvent être distingués des Nestoriens par l'extérieur, ni par le langage, tellement que mes compagnons nestoriens réprimandèrent quelques-uns d'entre eux sur ce qu'ils travaillaient le Dimanche, les prenant pour des gens de leur propre nation; ce ne fut qu'après un long entretien que nous découvrîmes qu'ils étaient juifs et non pas chrétiens. A peine compte-t-on une centaine de Nestoriens dans Amadieh; le plus grand nombre sont répandus dans les villages environnants, et ne s'élèvent pourtant pas aujourd'hui à plus de deux ou trois mille dans tout le district, la moitié presque étant devenus papistes (chaldéens); ils sont plus nombreux dans le district contigu de Berwer, sur les bords de la rivière Khabour, vers le nord.

Celle-ci prend sa source près de Julamerk et coule sous terre jusqu'à dix heures de distance de cette ville, tandis que

les eaux du Zâb sont visibles des remparts de la forteresse, à dix milles à peu près dans la direction de l'est. C'est fort différent de ce qui est représenté dans nos meilleures cartes; je trouvai encore d'autres erreurs géographiques de ce genre. Ainsi, j'ai découvert que le grand Zâb et le Hakary ne sont qu'un seul fleuve, au lieu de deux, comme le prétendent les géographes (1). De telles erreurs, quoique assez saillantes, ne surprennent pas autant qu'on le pourrait croire, quand on considère que, jusqu'à cette époque, nul étranger n'avait encore exploré la contrée dans laquelle je venais d'entrer.

Le lundi fut employé à donner audience aux malades, à m'entretenir avec le peuple, et à faire mes préparatifs de voyage. J'administrai des médicaments à quarante ou cinquante soldats de la garnison, et reçus les plus vifs remercîments du gouverneur, qui m'offrit l'hospitalité chez lui. Il disait que Dieu m'avait envoyé pour leur soulagement, dans un moment où ils étaient dépourvus de médecins à consulter et de remèdes efficaces.

Le prêtre nestorien se plaignit fort à moi du déplorable état dans lequel leur église avait été réduite, et parut craindre que le peuple, dans sa grossière ignorance, ne tombât victime des artifices des papistes, qui, lui avait-

(1) La note suivante, relative à cette découverte, est due à la plume du colonel Sheil, chargé d'affaires de Sa Majesté britannique près la cour de Perse, auquel j'ai été redevable de la plus bienveillante assistance dans la suite de mon voyage :

« J'ai pris la liberté d'envoyer votre lettre au secrétaire de la Société de Géographie, en Angleterre, ce qui, j'espère, ne vous sera pas désagréable. Il m'a paru désirable de porter à la connaissance de ce corps que vous avez établi deux faits sur lesquels il était impatient de se voir fixé : je veux dire, l'identité du grand Zâb et du Hakary, et la question de savoir si le Bitlis-Soo et le Khabour sont deux rivières différentes. M'Donald Kinneir affirme que le Bitlis-Soo est le même que le Khabour, tandis que Rich établit que le premier tombe dans le Tigre, non loin de Sert, et que le dernier prend sa source au nord d'Amadieh. Vous avez prouvé que Rich avait raison. »

Cette découverte a été depuis publiée dans le *Magasin littéraire* de Londres et dans d'autres journaux anglais périodiques.

on assuré, allaient tenter de plus vigoureux efforts que jamais pour convertir la masse des Nestoriens au romanisme. Il me fit un triste récit de leurs tentatives passées et de leurs succès, m'affirmant que son propre père avait reçu la bastonnade pour le contraindre à devenir catholique-romain.

Les papistes de Mésopotamie m'avaient également assuré que rien ne serait épargné pour convertir l'église nestorienne à leur foi, et ce rapport est confirmé par des lettres récemment reçues de Bagdad, lesquelles annoncent que trois évêques et prêtres, élevés à la Propagande, allaient se rendre à Mossoul, afin de se concerter sur les moyens les plus convenables pour amener les Nestoriens à la foi romaine! Il doit y avoir une dernière lutte avec « l'homme de péché ; » mais il faut promptement et hardiment s'y préparer. Avec Dieu et la vérité de notre côté, nous n'avons rien à craindre, si l'Église sait se mettre à la hauteur de son devoir. Les Nestoriens ont noblement défendu leur terrain, et ils sont encore sur leurs gardes. Comme j'approchais de leurs retraites montagnardes, leur première question était de savoir si j'étais un « *catholique,* » déclarant qu'ils ne permettraient pas à « ces loups, vêtus de peaux de brebis, » de pénétrer dans leur pays. Jusqu'à présent, ils ont toujours réussi à repousser les émissaires de Rome. Mais ceux-ci jettent des regards de convoitise sur cette intéressante contrée ; et maintenant qu'ils travaillent à propager leur domination en Orient, ils ne reculent devant aucun moyen pour soumettre les tribus des montagnes à leur influence. Chrétiens protestants, vers qui vos frères nestoriens étendent les mains, implorant votre secours, souffrirez-vous que cette moisson dorée vienne à tomber dans les greniers du pape ?

CHAPITRE V.

Arrivée à Douri. — Entrevue avec l'évêque nestorien. Vue des montagnes. — Arrivée parmi les tribus indépendantes. — Incident remarquable. — Bonne réception.

15 *octobre*. — Je m'acheminai de bonne heure vers la contrée limitrophe des Nestoriens indépendants. Leurs villages les plus rapprochés sont encore à douze heures de marche d'Amadieh ; mais quelques-uns de leurs hommes cultivent une portion du district de Douri, où l'un de leurs évêques réside, et jusque là on ne compte que six à sept heures. J'arrêtai plusieurs mules pour mon voyage, mais on ne put me les amener dans la ville, de peur que les officiers du gouvernement ne les confisquassent à leur usage, sans consentir ensuite à aucune rémunération envers leurs propriétaires. Je descendis donc de la forteresse à pied. Le prêtre eut la bonté d'envoyer son frère pour m'introduire près de l'évêque de Douri, et sa présence me fut certainement précieuse.

Le *cavass* kurde que m'avait fourni le chef d'Akra était encore avec moi ; mais il hésitait beaucoup à poursuivre sa route, de peur de tomber dans les mains de quelques Nestoriens indépendants, qui sont représentés dans le pays comme une race de gens formidables. Les histoires les plus extravagantes sont répandues sur leur compte ; on prétend que, quand ils viennent à Amadieh pour affaires de commerce, il ne leur est pas permis de rester dans la ville jusqu'à la nuit, tant on craint qu'ils ne réussissent à s'emparer de la forteresse. Ils sont considérés comme presque

invincibles et comme ayant le pouvoir de vaincre leurs ennemis par la fascination magique de leurs regards. — Dans une occasion récente, ils vinrent jusque sous les murs d'Amadieh et mirent en déroute les troupeaux des Kurdes, en retour de quelque agression dont ils avaient été victimes; et quand les Kurdes de Ravendoos, après avoir subjugué toute la région environnante, menacèrent leur propre contrée, les Nestoriens s'emparèrent, dit-on, de six ou sept Kurdes, leur coupèrent la tête et les pendirent sur un pont très-étroit qui conduit à leur district, pour servir d'avertissement à ceux qui voudraient essayer de l'envahir. On conçoit que de semblables récits, répandus et accrédités chez les Musulmans, expliquent jusqu'à un certain point la terreur attachée au nom de Nestorien.

« Je puis répondre de votre sûreté, » me disait l'énergique pacha de Mossoul, jusqu'aux limites de leur contrée; quand même vous couvririez votre tête d'or, vous n'auriez rien à craindre, mais je ne puis vous protéger plus loin. Ces infidèles des montagnes (chrétiens) ne reconnaissent ni rois, ni pachas; car, de temps immémorial, chaque homme, parmi eux, est son propre souverain.» Je requis donc l'escorte du *cavass* comme protection contre les Kurdes, jusqu'à la frontière nestorienne, et nous nous engageâmes dans un étroit défilé, au travers de roches nues et élevées, nous dirigeant vers le nord-nord-est.

Comme nous approchions du village de Douri, après sept heures d'une marche fatigante, nous fûmes accostés par plusieurs Nestoriens montagnards, du district indépendant de Tiyâri, qui s'informèrent qui nous étions, ce que nous cherchions, où nous allions, etc.; la même demande fut répétée par chaque groupe successif qui venait à nous croiser, jusqu'à ce qu'enfin ce cri sembla sortir de chaque fente de rocher: «qui êtes-vous? d'où venez-vous? que demandez-vous?» Une interrogation si souvent réité-

rée d'un ton brusque et impératif, avec l'accent guttural du dialecte syriaque, n'était pas très-rassurante ; puis leur contenance assurée, une certaine rudesse dans le geste et dans l'expression, cette persistance à vouloir sonder si nous étions des catholiques-romains ou des bandits qu'ils pussent dépouiller (comme l'un d'eux le demanda à mon guide nestorien), tout cela priva mon pauvre *cavass* du peu de courage qui l'avait soutenu jusqu'à ce moment, et il manifesta de si vives alarmes, que je ne pus me refuser à le renvoyer chez lui dès que nous eûmes atteint la demeure de l'évêque, lequel m'assura que sa présence ne m'était plus nécessaire.

Le peuple ne tarda pas à se montrer satisfait de mon caractère et de mes intentions pacifiques ; voyant que je parlais leur langage, ils semblèrent me regarder comme un des leurs, et s'assemblèrent autour de moi de la manière la plus amicale, mais sans employer ces flagorneries si communes chez les chrétiens soumis à la domination de la Turquie et de la Perse. Le jour suivant, il en vint de toutes les directions pour chercher des secours médicaux. Un homme fut très-inquiet de l'état de souffrance où le réduisit momentanément un émétique ; mais lorsque l'effet en fut passé, il se trouva tellement soulagé, qu'il aurait voulu en prendre une seconde dose. D'autres, au lieu de me demander des prescriptions appropriées à leur état, me priaient tout simplement de leur donner « *derman d'mortha* » des médecines pour la bile.

L'évêque, vénérable personnage à barbe blanche et à physionomie patriarchale, fut très-cordial, et me conduisit dans son église, d'une fort ancienne architecture, formée par une grotte naturelle, au-devant de laquelle, pour l'agrandir, ont été construites d'épaisses murailles de pierre, qui s'appuient contre le rocher. Elle est située un peu haut dans la montagne ; intérieurement il y fait sombre comme à minuit. Le bon vieux évêque me prit la main et

me guida dans l'obscurité jusqu'à une croix de pierre placée sur l'autel, supposant que je manifesterais mes sentiments de dévotion en la pressant sur mes lèvres, conformément à leur coutume. Je dois convenir qu'il y a quelque chose de touchant dans ce simple hommage extérieur, tel qu'il est pratiqué par les Nestoriens, qui n'y mêlent point le culte des images, ni aucune des observances corrompues de l'église romaine. L'abus qu'on a fait de tels symboles chez les serviteurs de la papauté ne nous a-t-il point peut-être entraînés, nous, protestants, à un autre extrême, quand nous condamnons toute représentation de la croix ?

Le vieux évêque couche dans son église solitaire, afin d'être prêt dès le point du jour à accomplir ses actes de dévotion; il fut très-réjoui par le présent que je lui fis d'une boîte d'allumettes phosphoriques, pour allumer sa lampe le matin. Un assez grand nombre de ruches, la propriété de l'église, sont gardées dans ce lieu-là; le miel en est estimé d'une qualité supérieure; je le trouvai effectivement très-bon. Des écureuils rouges jouaient sur les branches de sombres noyers; ce sont les premiers animaux de cette espèce que j'aie vus en Orient. Près de là sont des mines de fer exploitées par les Nestoriens, sous la surveillance du chef kurde; on trouve plusieurs mines de plomb en avançant dans le pays. Douri est nominalement soumis au gouvernement turc, mais, par le fait, il relève immédiatement du chef kurde de Berwer.

Une haute chaîne de montagnes me séparait encore de la contrée proprement dite des Nestoriens indépendants. J'avais été, à Mossoul, fortement averti de ne pas m'y engager sans avoir demandé et obtenu une escorte de la part du patriarche. Mais, après avoir mûrement réfléchi et délibéré sur ce sujet avec l'évêque, je résolus de poursuivre seul ma route, car j'espérais gagner la bienveillance des Nestoriens par la confiance que je leur témoi-

gnais, et m'épargner aussi huit à dix jours de délai ; considération d'un grand poids pour qui se trouvait, à l'entrée de l'hiver, au milieu de ces hautes montagnes. L'évêque s'offrit à envoyer un jeune et intelligent Nestorien avec moi ; deux autres vinrent aussi pour ramener nos mules de Lêzan, premier village de la tribu indépendante de Tiyâri, la plus rapprochée et la plus puissante des tribus montagnardes.

Pour être en état de cheminer sûrement, là où je ne pouvais plus voyager sur ma mule, ni marcher avec des souliers, à cause de la rapidité de la pente, j'échangeai mes larges bottes turques contre les sandales de l'évêque. Elles étaient tressées avec des cordes de crin, de manière à protéger la plante du pied, et à adhérer fortement au sol dans les sentiers les plus glissants et les plus escarpés. Ainsi équipé, je partis de grand matin le 18 octobre, et, après une pénible montée d'une heure et demie, j'atteignis le sommet de la chaîne, d'où un tableau d'une grandeur inexprimable se déploya tout à coup devant moi. La contrée des Nestoriens indépendants s'ouvrait à mes regards charmés comme un vaste amphithéâtre de hautes montagnes à pic, coupées par de profonds et obscurs défilés, par d'étroites vallées, dont à peine quelques-unes permettent à l'œil de pénétrer jusqu'aux riants villages qui en tapissent le fond. Là était le secret asile de cent mille chrétiens, autour desquels le bras du Tout-Puissant avait amoncelé, comme d'inébranlables remparts, ces immenses parois de rochers aux cimes neigeuses, qui semblent se confondre avec l'azur des cieux dans le lointain horizon. Au centre de cette rocailleuse enceinte, Dieu avait mis en réserve, comme pour quelque grande fin dans l'économie de la grâce, un résidu de son ancienne église, à l'abri des attaques de la bête et du faux prophète, des flammes de la persécution et du tumulte de la guerre. Plein d'étonnement et d'admiration, je me sentais comme

transporté sur le sommet du Pisga, et m'écriai, dans la plénitude de mon cœur :

« On the mountain's top appearing
Lo! the sacred herald stands;
Welcome news to Zion bearing.
Zion long in hostile bands!
Mourning captive!
God himself shall loose thy bands (1). »

Je m'étais retiré à l'écart sur une pointe de rocher, d'où je pouvais repaître mes yeux de ce sublime spectacle, et répandre, sans témoin, les accents de ma reconnaissance, moi qui avais été amené de si loin, au travers de mille dangers, pour contempler une contrée de laquelle émanait maintenant, comme un brillant rayon, l'espérance d'éclairer enfin la longue nuit de l'erreur mahométane. Mes pensées retournaient vers les âges reculés où les missionnaires nestoriens, répandus dans tout l'Orient, travaillèrent pendant plus d'un millier d'années à planter et à soutenir l'étendard de la croix dans les lointaines et barbares contrées de l'Asie centrale, de la Tartarie, de la Mongolie et de la Chine; je remontais jusqu'au temps où, comme l'histoire et la tradition l'attestent, l'Évangile fut apporté dans ces montagnes par la main des apôtres; car ce n'est pas de Nestorius, mais de Thomas, Barthélemy, Thaddée et d'autres, que ce peuple reçut d'abord la connaissance du Sauveur, ainsi que nous le verrons par la suite.

Je les voyais dans leur état présent, ensevelis qu'ils sont dans les ténèbres de l'ignorance et d'une semi-barbarie, ayant laissé la lampe de la piété vivante s'éteindre presque sur leurs autels, et mon cœur saignait à cette triste pensée. Mais mon regard abattu se ranimait ensuite

(1) « Sur le sommet de la montagne apparaît un héraut sacré apportant à » Sion de joyeuses nouvelles. Sion, si longtemps captive désolée, dans une » terre ennemie, Dieu lui-même va venir dénouer tes liens. »

en contemplant dans l'avenir, par la foi, des scènes plus brillantes, lorsque ces vallons, ces rochers, ces campagnes retentiraient des joyeuses louanges de notre Dieu, et que, semblables à l'étoile du matin, ces Nestoriens se relèveraient pour annoncer l'aurore d'un jour éclatant et glorieux. — D'ici là, cependant, une œuvre immense reste à faire, et il faut livrer un rude combat aux puissances des ténèbres avant que le chant de victoire puisse être entonné ; il faut armer la bande des braves pour le jour de la bataille....

A l'œuvre donc, en avant! m'écriai-je ; et m'arrachant soudain à ma rêverie, je me précipitai sur la pente rapide de la montagne, tantôt évitant avec soin les pointes de rocher qui obstruaient ma course, tantôt reposant mes membres fatigués sous l'ombre amie de quelque poirier sauvage ; bientôt, remonté sur mon hardi mulet, je tournai, dans un étroit sentier en zig-zag, les diverses sinuosités de la montagne; puis enfin, plus bas et plus loin, j'atteignis les rives écumeuses du bruyant et impétueux Zâb. Là, s'étend un des plus beaux et populeux villages des Nestoriens indépendants, au milieu de fertiles jardins, dans une longueur de plus d'un mille.

Quelle réception allais-je trouver chez ces sauvages enfants des montagnes, qui n'avaient jamais, auparavant, rencontré la face d'un étranger? De quel œil regarderaient-ils le voyageur sans ressource qui se livrait entièrement à leur merci? La moindre défiance de leur part sur la pureté de mes intentions n'allait-elle pas renverser mes plus chères espérances? Telles étaient les pensées qui m'occupaient en approchant de ces habitations nestoriennes. Mais Dieu souriait à l'œuvre dans laquelle j'étais engagé ; ma prière avait été entendue, et le chemin était préparé devant moi d'une manière si étonnante, que je ne puis me refuser à la répéter, quoique le récit en ait été déjà rendu public.

La seule personne de ces tribus lointaines que j'eusse jamais vue, était un jeune Nestorien complètement aveugle, qui vint à moi pendant que j'habitais Ormiah, il y a environ une année. Il me dit ne s'être jamais attendu à revoir la lumière du jour, jusqu'au moment où la renommée de mon nom avait été portée dans son pays, comme celui d'une personne qui pouvait lui rendre la vue. Aussitôt il s'était mis en route, et, avec une persévérance admirable, avait cherché de village en village quelqu'un qui pût le conduire par la main, jusqu'à ce qu'enfin, au bout de cinq à six semaines, il atteignit Ormiah, où j'eus le bonheur d'enlever la cataracte de ses yeux, de sorte qu'il retourna dans ses montagnes ayant recouvré la vue. Et maintenant, à peine étais-je entré dans Lézan, le premier village de son pays, que ce jeune homme, ayant entendu parler de mon approche, vint à moi avec une physionomie souriante, m'apportant un présent de miel, en témoignage de gratitude pour le service que je lui avais rendu, et me fournissant ainsi une facile introduction à l'amour et à la confiance de son peuple.

Je fus invité chez le chef du village, dont la maison, bâtie selon le style ordinaire du pays, en pierres mêlées avec de la boue, avait un toit plat en terrasse et deux étages, chacun desquels contenait deux ou trois appartements. Nous étions assis sur le plancher dans une «grande chambre haute,» qui sert à la fois de salle de réception et de lieu de réunion pour la famille en été, mais elle est trop ouverte en tous sens pour être habitable en hiver. Le repas fut servi devant nous dans un grand plat de bois creux, et placé sur la peau d'une chèvre sauvage, ou ibex, qu'on étendit sur le tapis, avec le poil tourné en dessous, et qui fit les fonctions de table et de nappe. Du pain de millet, pétri à la manière du « hoecake » des Virginiens, mais moins agréable au goût, nous fut distribué, et chacun des huit ou dix convives, ayant été muni d'une grande

cuiller de bois, puisa sans façon dans le plat commun. Le peuple mange moins habituellement avec les doigts ici qu'en Perse.

Chaque fois que la peau de chèvre fut apportée devant moi, je remarquai qu'elle contenait les débris de pain laissés dans les repas précédents; sur ma demande, on me répondit que cette singulière coutume était observée pour obéir à l'injonction de notre Sauveur : « Amassez les pièces qui sont de reste, afin que rien ne soit perdu » (Jean VI, 12). C'est aussi afin de conserver la bénédiction qui a été prononcée sur les aliments par un prêtre, dans quelque occasion récente, parce que toutes les formalités du culte, s'accomplissant dans l'ancien langage qui n'est intelligible qu'au clergé, ne peuvent être accessibles aux laïques.

Les femmes ne mangent point avec les hommes, mais au lieu de se nourrir sur les restes du repas, comme cela est fort commun en Orient, une portion expresse est réservée pour elles; en général, elles sont traitées avec plus de considération et mieux regardées comme les compagnes des hommes, que dans la plupart des contrées de l'Asie. Toute la journée jusqu'au soir, elles sont activement employées à divers travaux au-dedans et au-dehors de leurs maisons; elles me rappelaient, à plusieurs égards, et même dans leur manière de filer, la description que donne Salomon de la femme vertueuse (Prov. XXXI, 19), car elles tiennent leur quenouille d'une main, et de l'autre font tourner leur long fuseau de bois, puis le saisissent pour pelotonner leur fil, ne faisant pas usage du rouet. Elles habillent leur famille d'écarlate ou d'une étoffe bigarrée, faite en laine, d'un tissu beau et solide, et ressemblant au tartan écossais.

Les femmes nestoriennes se distinguent par leur propreté, leur industrie, leur frugalité; elles sont remarquablement chastes, sans afficher ces faux semblants de mo-

destie que l'on rencontre trop fréquemment dans ces contrées. Deux des jeunes femmes mariées de la maison du chef nous visitèrent dans la soirée, et, autorisées par la présence de leurs maris, elles se joignirent à notre société. Chacune d'elles, à ma requête, détacha un bracelet de cuivre de son poignet et me le donna pour le montrer à nos dames américaines, au sujet desquelles elles me firent de nombreuses questions. Ainsi que beaucoup d'autres de leurs compatriotes, elles furent très-étonnées d'apprendre que nos dames négocient elles-mêmes leurs engagements matrimoniaux, et que leurs pères les donnent en mariage sans recevoir un douaire en paiement pour leurs filles. Les Nestoriennes savent se vêtir avec bienséance et avec soin ; elles tressent leurs cheveux et portent peu d'ornements. Leurs formes sont gracieuses, leur expression agréable, et leur carnation (excepté pour celles qui sont habituellement exposées à l'ardeur du soleil ou à la fumée de leurs habitations), aussi belle que celle des femmes européennes.

Je trouvai en abondance des figues, des raisins et des grenades dans tous les villages qui bordent la rivière ; on y cultive aussi le riz, au grand détriment de la santé. On recueille des pommes et d'autres fruits du nord dans les villages supérieurs des vallées. Les blés sont rares, faute d'espace pour ensemencer, mais il en vient beaucoup d'Amadieh ; et on les échange contre du miel et du beurre.

CHAPITRE VI.

Eglises nestoriennes. — Un Dimanche au milieu d'elles. — Culte. — Conservation des Ecritures. — Combat contre les Kurdes. — Vie pastorale. — Ressources du pays.—Mœurs.—Condition des femmes.

20 *octobre. Dimanche.* — Le son produit par une mince pièce de bois, rapidement frappée avec un maillet, se fit entendre au lever du soleil pour appeler les villageois à l'église. Chaque personne, en y entrant, ôte ses souliers, et témoigne son respect pour le sanctuaire de Dieu en baisant le seuil de la porte, après quoi elle va baiser encore les Évangiles déposés sur l'autel, puis la croix et finalement la main de son instructeur religieux.

L'église de Lezan, comme toutes celles que je vis dans les montagnes, était un édifice en pierre très-solide, avec un toit voûté, et paraissait d'une haute antiquité; quelques-unes remontent, disent les Nestoriens, jusqu'à plus de quatorze siècles en arrière. Ils ont conservé l'usage d'y faire une porte si étroite, qu'à peine un homme y peut-il passer, conformément à ce précepte : « Entrez par la porte étroite, etc. ; » vérité qu'ils désirent se rappeler quand ils entrent dans le sanctuaire. Les prières et le chant des psaumes se font dans l'ancien langage syriaque, lequel est totalement inintelligible au commun du peuple; mais l'un des prêtres lit une portion des Evangiles et en donne la traduction en syriaque vulgaire, parlé par les Nestoriens; c'est ce qui constitue la prédication. Quelquefois la lec-

ture est accompagnée d'explications, ou de récits tirés des légendes dont ils ont un fort grand nombre.

Ce Dimanche se trouva être un de ceux où ils prennent le sacrement; le pain et le vin furent consacrés dans le sanctuaire, ou «Saint lieu» de l'église, puis présentés par un prêtre et un diacre, tandis que les membres du troupeau faisaient le tour de l'église et reçurent chacun un petit morceau de pain de la main du prêtre, qui tenait une serviette étendue devant lui, pour empêcher qu'il n'en tombât quelque miette, au moment où il le plaçait dans la bouche du communiant; la même chose se fit pour le vin, qui était versé avec grand soin par le diacre, de peur qu'il ne s'en répandît quelque goutte. Mais il n'y avait rien là de l'adoration idolâtre de l'hostie, qui caractérise la messe des Romains et des autres églises de l'Orient; au contraire, je remarquai une simplicité presque scripturaire dans la célébration de cette ordonnance solennelle.

Le prêtre qui avait officié dans les prières et l'instruction de la congrégation, après avoir participé à ces éléments sacrés, m'invita aussi à y prendre part. Jusque-là je n'avais jamais pris la Cène avec les Nestoriens, mais m'y refuser dans la circonstance présente, aurait été faire injure à mes propres sentiments aussi bien qu'aux leurs. Depuis plusieurs mois, je ne connaissais plus le privilége de venir à la table du Seigneur; cependant Dieu m'avait préservé par sa grande miséricorde au milieu de nombreux périls, il m'avait amené chez un peuple qui tenait l'Evangile de la bouche des apôtres et des disciples immédiats de notre Sauveur, et avait conservé ses doctrines dans leur pureté; et quoiqu'on y pût observer évidemment un grand manque de vie spirituelle, j'étais encouragé à espérer que chez eux la foi, presque assoupie, était près de reprendre une ferveur nouvelle, et je ne pouvais me défendre de regarder cette nation comme une branche

de la véritable Eglise de Dieu. Elle était plongée, il est vrai, dans les ténèbres de l'ignorance, de la superstition, de la langueur, et pourtant ces ténèbres n'étaient pas celles de la mort. Il y avait quelque chose de profondément intéressant dans le caractère et la position de ces frères, mon cœur se sentait uni aux leurs par le lien d'une brûlante affection, aussi ai-je rarement commémoré l'amour expiatoire de Christ dans des circonstances plus émouvantes que je ne le fis alors parmi ces chrétiens primitifs, dans les sauvages montagnes de l'ancienne Assyrie. Je fus frappé du silence et de l'attitude convenable qui régnèrent parmi les membres de l'assemblée; tous se retirèrent sans tumulte ni confusion. En sortant, chaque personne reçut à la porte une mince tranche de pain roulée, qui contenait un morceau de viande. Cela rappelait les « festins de charité, » des chrétiens au premier et au second siècle. (1)

Quelques personnes se rendirent alors à la maison de l'administrateur de l'église, et y participèrent à un repas plus substantiel, mais très-simple ; après quoi elles se retirèrent dans leurs propres demeures ou dans celles de leurs intimes amis. Ce jour se passa avec une plus grande décence que je ne l'avais vu nulle part chez les chrétiens de l'Orient. Il y avait dans le village une tranquillité que l'on observe rarement dans les contrées, même les plus avancées sous le rapport religieux; nul jeu bruyant ne se faisait entendre, tout ce qui tenait aux affaires était suspendu; la contenance et les entretiens du peuple rappelaient ce qu'on avait vu pratiquer dans l'ancienne église juive. Ils ont même autrefois regardé le sabbat chrétien comme si sacré, qu'ils ont mis à mort des personnes convaincues de s'être livrées au travail pendant ce saint jour.

(1) Mosheim, *Hist. Eccl.*, vol. I, p. 54.

Dans la soirée, une partie du peuple s'assembla de nouveau pour le culte de l'église, où matin et soir des prières sont offertes chaque jour de la semaine. Mais, contrairement à ce qui se passe partout ailleurs en Orient, beaucoup de gens disent leurs prières dans leurs propres maisons, au lieu de se rendre à l'église pendant la semaine. Ils ont presque tous chez eux une petite croix de bois suspendue à un pilier, et la baisent avant de prier ; cette pratique est considérée comme une simple expression de leur amour pour Christ, ainsi que de leur foi en sa mort et son sacrifice. La croix n'est devenue en aucune manière, parmi eux, un objet d'adoration religieuse.

21 *octobre*. — Au point du jour, le peuple vint en grand nombre chercher des secours médicaux. Je fus bientôt tellement pressé par la foule, que je dus arrêter mes prescriptions jusqu'à ce qu'elle se fût retirée à quelque distance et que j'eusse obtenu de n'être consulté que par trois ou quatre personnes à la fois. La plupart des malades venaient des villages voisins ; ils souffraient presque tous d'affections bilieuses, fièvres intermittentes, etc., causées par la culture du riz et l'excessive irrigation des jardins, combinées avec la grande chaleur de l'été, laquelle acquiert une extrême intensité par la concentration des rayons du soleil dans cette étroite vallée. Les montagnes s'élèvent si brusquement que, pour avoir quelque espace de terrain à cultiver, on est obligé de former des terrasses artificielles, superposées l'une au-dessus de l'autre, et soutenues par des murailles en pierres.

A peu de distance de Lezan, on montre un précipice où les habitants du pays prétendent que, avant l'ère chrétienne, leurs ancêtres étaient dans l'usage de jeter leurs parents âgés et infirmes, pour se décharger du fardeau de leur entretien. A la longue, le fait suivant mit fin à cette horrible pratique : Un jeune homme, qui transportait son vieux père au sommet de la fatale montagne,

épuisé par la fatigue et contraint de le déposer à terre un moment, s'aperçut que le vieillard versait d'abondantes larmes; interrogé par son fils : « Ce n'est pas sur moi, mais sur vous, dit-il, que je pleure. Je me rappelle le temps où, moi aussi, je portai mon père sur ce rocher, et je pensais peu alors que mon tour viendrait si tôt. Je pleure donc, mon fils, en songeant que vous de même, dans peu d'années, vous serez lancé au fond de cet affreux précipice où vous êtes prêt à me jeter. » Ces paroles firent impression sur le cœur du fils : il ramena chez lui ce père vénérable, et en prit soin jusqu'à sa mort. L'histoire, répétée de bouche en bouche, provoqua des réflexions salutaires, et dès-lors cette barbare coutume cessa.

Il était presque dix heures avant que j'eusse pu achever ma distribution de médicaments aux nombreux clients dont j'étais entouré. Je me remis alors en marche, remontant le cours d'un ruisseau qui vient, près de Lezan, se verser dans le Zab, et avant la nuit j'arrivai au village d'Ashetha, ainsi nommé parce que les avalanches y sont très-fréquentes. Les traces en étaient encore visibles dans les ravins qui dominent le village ; on dit même qu'elles ne disparaissent jamais. Nous voyageâmes pendant quatre à cinq milles, traversant une suite non interrompue de villages, dont les habitants sortaient tous pour nous saluer ou demander les secours de la médecine. Dans un de ces villages, on me dit que quarante hommes, au moins, savaient lire, ce qui était regardé dans le pays comme une proportion considérable sur une population de mille âmes.

A Ashetha, je devins l'hôte du prêtre Abraham, réputé le plus savant Nestorien de l'époque actuelle. Il a passé vingt ans de sa vie à lire et à écrire des livres, et a ainsi fait beaucoup pour subvenir à la pénurie de la littérature nestorienne. Mais il ne possède pas même une Bible entière ; et quoique ses compatriotes aient conservé les Ecri-

tures en manuscrit avec grand soin et pureté, les copies en sont si rares, que je n'ai rencontré qu'un seul Nestorien, encore était-ce le patriarche, leur chef spirituel, qui eût en sa possession tous les livres de la Bible. Ils n'étaient pas réunis ensemble et formaient une demi-douzaine de volumes ; ainsi divisés, un homme a les Evangiles, un autre les Epîtres, ou les Psaumes, ou le Pentateuque, ou les Prophètes. Des portions de l'Ecriture sont aussi contenues dans les liturgies de l'église, ou le rituel. La révélation de saint Jean et deux ou trois des plus courtes épîtres n'existaient pas parmi eux, jusqu'à ce qu'elles leur aient été fournies par nôtre mission ; ces portions de la Bible paraissent leur avoir été inconnues à l'époque où leur canon fut formé ; mais ils les reçurent avec empressement sur le témoignage des autres nations chrétiennes et l'évidence intime de leur authenticité.

Les Nestoriens attachent une grande valeur aux Ecritures, et sont désireux de les voir se répandre parmi leur peuple dans un langage compris de tous. Quand je parlai au prêtre Abraham de la puissance de la presse pour multiplier les livres, ses yeux ardents et expressifs s'enflammèrent à cette idée, et il manifesta le plus vif désir d'en voir une fonctionner ici. Me voyant dresser le catalogue de sa petite bibliothèque, il me demanda de prendre en note sa demande de Bibles ; d'autres personnes, suivant son exemple, me dirent : « Ecrivez aussi mon nom, écrivez mon nom, que je puisse avoir les Evangiles, » désignant par là les quatre Evangiles, en ancien syriaque, seule portion de la Parole sainte imprimée en caractère nestorien. Ce prêtre pourrait nous apporter une bien utile assistance dans nos futurs efforts pour la régénération de son peuple. Ses vingt ans employés à la copie de quelques livres sont au-dessus de tout éloge, d'autant plus qu'il était presque seul à l'œuvre et y recevait bien peu d'encouragements. Je ne m'étonne donc pas de l'avoir vu si animé, je dirai presque

électrisé, dans l'attente de voir en action sous ses yeux un procédé par lequel l'ouvrage de vingt ans pourrait s'opérer en moins de vingt jours, et à moins de frais que ce que lui avaient coûté son papier et son parchemin.

L'écriture de ce bon prêtre est d'une grande beauté et aussi nette que les caractères d'imprimerie. Il était fort désireux de voir s'établir des écoles dans le pays ; il affirmait que, si l'on en pouvait ouvrir une dans son village, elle serait très-fréquentée.

La moitié de la population passe l'été avec leurs troupeaux sur les montagnes, vivant sous des cabanes de feuillage et de roseaux, ou dans des tentes, tandis que le reste cultive les jardins et s'adonne aux occupations sédentaires. Pendant l'hiver, lorsque tout le monde est réuni dans les villages, il y règne une entière sécurité ; mais en été, lorsque l'on fait paître les troupeaux, il s'élève quelquefois des conflits avec les Kurdes du voisinage. Tel avait été récemment le cas pour les Nestoriens d'Ashetha. Tandis qu'ils gardaient leurs moutons sur les bords du Khabor, une puissante tribu kurde de l'autre rive les surprit pendant la nuit et leur en enleva cinq mille. Les Nestoriens prirent alors possession d'un passage qui conduit aux quartiers d'hiver des Kurdes. Ceux-ci, se voyant cernés dans un lieu où ils ne pouvaient trouver de subsistances, s'adressèrent au chef des Hakary, une de leurs tribus, pour demander son intervention. Et ce chef, à son tour, envoya un riche présent au patriarche, espérant engager par-là les Nestoriens à se dessaisir de leurs avantages.

Le patriarche, désireux d'éviter les hostilités ouvertes et de demeurer en bons termes avec le chef hakary, accéda à la proposition, mais il intima en même temps à son peuple de saisir la première occasion favorable pour obtenir la réparation du tort qui lui avait été fait. Les Nestoriens, en conséquence, laissèrent les Kurdes retourner à leurs quartiers d'hiver, emportant tout leur butin avec eux, et

rentrèrent dans leurs villages. Les choses en étaient là lorsque je les visitai ; mais tandis que j'étais chez le patriarche, j'appris que les montagnards avaient fait une incursion dans les villages de ces Kurdes, qu'ils avaient enlevé quatre mille moutons, des mulets et autre bétail, enfin de quoi compenser largement leur perte ; cela mit fin à leur démêlé, et les Kurdes y reçurent une leçon qui ajouta un trait de plus à la haute réputation de bravoure que les Nestoriens indépendants ont acquise parmi eux.

22 *octobre.* — Marche de huit heures jusqu'à Chumba, sur la rivière du Zab, dans la direction nord-est, au travers des montagnes. Nous passâmes le premier col sans quitter les mulets, mais le second était tellement raide et élevé, qu'il nous fallut le franchir à pied, avec beaucoup de peine et de fatigue. Sur le sommet, nous trouvâmes quelques-uns des pâturages où les Nestoriens gardent leurs troupeaux pendant l'été ; ils y respirent un air pur et vivifiant, et s'y désaltèrent dans des ruisseaux d'une onde fraîche et transparente, entretenus par la fonte des neiges qui revêtent les hauteurs environnantes. Les habitants de chaque village ont leurs pâturages séparés, et vivent en bonne harmonie les uns avec les autres ; ils semblent regarder leur séjour sur les montagnes comme la plus agréable portion de leur vie. Les villages, situés sur les bords du Zâb, sont presque inhabités dans l'été à cause des fièvres, de la chaleur et des insectes ; le petit nombre de gens qui y restent, passe la nuit sur des échafaudages très-élevés pour éviter les mousquites. Mais malgré l'intérêt romantique qui se rattache à ces scènes de la vie pastorale et aux habitudes patriarchales primitives, il faut posséder une mesure peu ordinaire de dévouement à la cause de Christ et d'amour pour ces âmes si longtemps négligées, lorsqu'il s'agit d'échanger les douceurs de la vie civilisée contre les privations sans nombre d'une

existence nomade. L'expérience seule pourra déterminer jusqu'à quel point le missionnaire devra s'assimiler aux mœurs de ces tribus montagnardes. Mais, tandis que les stations permanentes s'établiront dans les grands villages des vallées, bien des convenances de santé et d'activité chrétienne ne les appelleront-elles pas à s'exiler avec les Nestoriens dans leurs *zozan*, ou pâturages des hautes montagnes. Ce genre de vie fut souvent celui du doux chantre d'Israël; et pourquoi ne pourrait-il conduire, aujourd'hui comme alors, à une sainte contemplation du Dieu de la nature? Pourquoi ne verrait-on pas un esprit de piété fervente et pure se communiquer à ces populations rustiques, sous l'influence bénie de leurs conducteurs spirituels?

Je passai près d'une fournaise dans laquelle on extrait le plomb du minerai, qui se trouve en grande abondance dans les mines que recèle cette contrée montueuse. Les Nestoriens fabriquent eux-mêmes leur poudre et toutes leurs munitions en général; les montagnes du côté de Julamerch fournissent du soufre et du nitre en grande quantité.

Leurs besoins sont en petit nombre, comparés à ceux d'une société plus civilisée; ils suppléent, par l'industrie, la persévérance et la frugalité, à des secours étrangers. C'est, à tous égards, le peuple le plus indépendant que j'aie vu de ma vie.

Je me sentais presque rendu de fatigue lorsque nous arrivâmes au bas de la chaîne centrale; il fallut cependant continuer notre voyage à pied, le long d'un étroit sentier taillé dans la paroi perpendiculaire du rocher, laissant mon mulet nous suivre à grand'peine dans des passages où il semblait presque impossible que le pauvre animal pût faire son chemin. Il finit par se plonger dans le torrent de la montagne et y mouilla complétement mon bagage; par grand bonheur, mes médicaments se trouvè-

rent hors des atteintes de l'eau, et nous la traversâmes nous-mêmes à pied sec sur une longue poutre, placée là en guise de pont. Le passage, en cet endroit, était des plus sauvages et romantiques que l'imagination se puisse figurer ; bientôt la sublimité de cette scène fut augmentée par le flamboiement de l'éclair et les éclats répétés du tonnerre, qui retentissait avec un vacarme effrayant au sein de ces rochers et de ces vallées.

Nous hâtâmes le pas et atteignîmes le village où nous devions passer la nuit sur les bords de la rivière du Zâb, au moment où les ombres du soir commençaient à se répandre autour de nous. A peine étais-je établi dans le spacieux et commode logement que m'avait donné mon hôte, que les sombres nuages amoncelés au-dessus de nos têtes s'écoulèrent en torrents de pluie, et ne cessèrent de tomber de la sorte durant toute la nuit et une partie du jour suivant.

Mon hôte, comme le signifie son titre de *malek*, est prince d'une tribu, ou plutôt d'une division de la grande tribu des Tiyari nestoriens. En vertu de l'office dont il est revêtu, il exerce une grande influence au milieu de son peuple, quoique cette charge soit consultative et paternelle, plutôt que judiciaire ou administrative.

Parmi les tribus indépendantes, la suprême autorité civile, aussi bien qu'ecclésiastique, réside chez le patriarche, qui exerce à peu près envers son peuple les mêmes relations que le grand-prêtre des Hébreux ; à tous égards, leur gouvernement présente une analogie frappante avec la théocratie primitive. L'assemblée des anciens se réunit sans beaucoup de formalité, et le vengeur du sang exécute les arrêts de la justice dans le cas d'offenses capitales, mais le coupable peut encore trouver dans les temples les avantages que lui offraient jadis les villes de refuge. L'exclusion, non-seulement des priviléges de l'église, mais encore même du sein de la société, est une

forme de punition assez communément infligée par le patriarche, et très-redoutée de la part du peuple.

Un homme fort influent, qui vit près de la rivière, sur la route directe de Lezan, est maintenant placé sous cette malédiction, en conséquence de laquelle les gens du pays ont fort peu de rapports avec lui; c'est pour cette raison qu'on m'avait engagé à prendre la route plus détournée qui passe par Ashetha.

Je remarquai que les propriétés étaient beaucoup moins surveillées ici que cela ne se pratique ordinairement en Orient, circonstance qui dénote combien les habitants du pays se confient à l'intégrité les uns des autres, et craignent peu les voleurs des autres districts. Comme je m'informais pourquoi les maisons étaient en général isolées, au lieu de former, comme ailleurs, des villages compacts, il fut répondu à ma question : « Nous n'avons pas de voleurs ici; » ce qui, pourtant, peut n'être vrai que d'une manière comparative, quoiqu'il y ait chez ce peuple un haut sentiment d'honneur, lequel forme, dans bien des cas., une meilleure sauvegarde que les châtiments sanguinaires usités chez les Turcs et les Persans. Par exemple, quand quelqu'un trouve un objet perdu, il le fait publier par toute la contrée et retient l'article sans se l'adjuger, jusqu'à ce que le propriétaire se présente, quelque long que soit l'intervalle qui s'écoule jusque-là.

On rapporte des cas dans lesquels le sentiment d'honneur trop exalté qui règne chez ce peuple a entraîné de bien fâcheux résultats : un, entre autres, survenu il y a quelques années dans la famille de mon hôte, occasionna la perte de deux jeunes garçons de grande espérance. L'un de ces jeunes gens se permit de couper un arbre rare et précieux en l'absence de leurs communs parents, qui étaient frères. Son cousin s'efforça vainement de l'en empêcher, alléguant que cet arbre appartenait à son père; mais le premier persistant dans son dessein, l'autre, irrité, cou-

rut chercher son fusil, et de propos délibéré l'étendit mort sur la place. Ce meurtre imprimait une tache indélébile sur la famille de la victime, jusqu'à ce que, suivant un antique usage, elle en eût tiré vengeance; mais, pour effacer son affront, le père infortuné ne pouvait accepter rien moins que le sang du fils de son frère! Il fallut satisfaire à cette fatale exigence,... et le soleil du lendemain éclaira la tombe qui renfermait les restes sanglants des deux cousins!

Je trouvai, en mon hôte de Chumba, un homme fort intelligent, eu égard à sa position, car il est évident qu'en vivant au milieu d'un peuple, à ce point sequestré du monde, on ne peut avoir que des notions imparfaites et confuses sur ce qui se fait en d'autres contrées. Il avait entendu parler de bateaux à vapeur et de ballons, et désirait savoir s'il était vrai, comme on le lui avait rapporté, que les Anglais eussent des navires qui naviguaient sous les eaux ou qui pouvaient à volonté être rendus invisibles à leurs ennemis. Je fus touché du penchant qu'il manifesta pour l'instruction, et j'espère que nous serons bientôt en état de répondre à l'appel qu'il ne cessa de nous faire pour des livres, des écoles et des Bibles. On manque généralement dans le pays de ressources intellectuelles.

Le prêtre du village nous visita souvent et paraissait prendre un vif intérêt aux plans que nous formions pour la restauration de son peuple. Il s'efforçait de mener une vie sainte, et en conséquence avait fait un vœu correspondant à ceux des Nazaréens, chez les Juifs. Il ne mangeait aucune substance animale de quelque espèce que ce fût, ni huile, ni lait, en sorte qu'il affamait son corps pour nourrir son âme. De tels exemples ne sont pas rares dans le pays, mais, comme le célibat fait partie du vœu, cette pratique semble avoir remplacé le petit nombre de couvents qui existaient autrefois chez les Nestoriens. On cite

fort peu d'exemples de vœux de ce genre parmi les femmes, et les corporations religieuses y sont tout-à-fait inconnues.

23 *Octobre.* — Je fus agréablement occupé aux soins que je donnai aux malades et à mes entretiens religieux avec le peuple. Ce village est dans une situation délicieuse; quoique peu étendu, comme il n'est pas éloigné d'autres habitations, nous ne manquâmes point de société. Nous passions la journée et la nuit assis ou couchés sur le plancher, ou plutôt sur de grossiers tapis qui recouvraient le terrain; c'est là aussi que nous prenions nos repas, mangeant avec nos doigts, ou avec des cuillers de bois, la nourriture qui nous était servie dans un seul et même plat.

Les femmes sont très-sociables, et nous traitèrent avec beaucoup de bienveillance. La première épouse de mon hôte était sœur du patriarche; elle paraît avoir été une femme supérieure, qui a exercé sur son peuple une grande influence. Il est encourageant de voir de quels respects on a entouré cet exemple unique d'un développement remarquable chez un sexe si longtemps dégradé. La plus jeune sœur du patriarche a marché dans la même voie; elle est la seule femme des montagnes nestoriennes qui puisse lire elle-même la Bible. Que ses compagnes deviennent, comme elle, pieuses et intelligentes, autant qu'elles sont frugales, actives et vertueuses, et bientôt elles seront une bénédiction et un ornement au milieu de cette terre de ténèbres. La nature a été prodigue envers elles, car leur esprit est susceptible de la culture la plus relevée, et elles peuvent soutenir la comparaison avec la majorité des femmes dans les pays civilisés. Leurs enfants sont robustes et actifs, mais point suffisamment disciplinés. Quoique les affections de famille soient connues et appréciées, rien dans leurs habitudes ne peut donner l'idée de ce gouvernement intérieur d'une maison chrétienne bien réglée. Aussi la

femme missionnaire trouverait-elle ici une belle œuvre à entreprendre ; elle y pourrait exercer une influence incontestée, et quels que fussent les renoncements attachés à cette station, elle y recueillerait, par le fruit de son travail, des jouissances supérieures à tous les plaisirs du monde.

CHAPITRE VII.

Ponts dans les montagnes. — Défilés. — Pratique médicale. — Routes. — Arrivée chez le Patriarche. — Bonne réception. — Caractère du Patriarche. — Château ruiné. — Fidélité d'une femme. — Gouvernement de l'Eglise. — Famille du Patriarche.

24 *octobre.* — Vers dix heures du matin, je quittai la demeure hospitalière de Malek-Ismaël, qui fort amicalement me donna un serviteur de confiance pour m'aider à traverser la rivière. Le pont avait été emporté et remplacé par deux grandes poutres seulement; mais, quoique mon hôte m'eût conseillé de me faire porter à l'autre bord sur les épaules de son serviteur, je préférai me confier à mes propres jambes, et je passai sans accident ce pont ainsi que deux autres de même sorte, quoiqu'ils tremblassent terriblement sous mes pas ; les mulets ne purent s'y aventurer, d'ailleurs, la route que nous avions à suivre le long de la rivière se trouvant trop difficile pour eux, il ne me restait d'autre alternative que de cheminer à pied ou de prendre une autre route qui conduit par les montagnes à Julamerch et dans la contrée des Kurdes indépendants, mais je ne voulus pas m'y exposer. Deux hardis montagnards

m'accompagnèrent, portant mes effets et mes médicaments; j'avais encore avec moi le jeune diacre qui m'avait suivi depuis mon départ de Douri. Nous étions six en tout, et peut-être jamais une bande plus joyeuse ne s'était-elle engagée dans les sentiers de chèvre qui serpentent à la base de ces rochers. De légères ondées de pluie tombèrent par intervalle, ensorte que mes sandales furent bientôt trempées et que je voyageai tout le jour les pieds mouillés, mais mon cœur était pénétré d'une sainte ferveur, qui me soutenait. Sur l'autre rive du Zâb, la vue était bornée par de hautes montagnes, sur le sommet desquelles d'épais nuages amoncelés laissaient percer, ça et là, des pointes neigeuses, étincelant aux rayons d'un soleil oriental. Leurs flancs sont partiellement revêtus de bois peu épais, qui usurpent cependant le titre de forêts dans ces contrées où plusieurs jours peuvent s'écouler sans que l'œil du voyageur soit réjoui par la rencontre d'un seul arbre ! Au-dessous de moi, les eaux de la rivière se précipitaient avec fracas dans un lit souvent encaissé entre des rochers perpendiculaires, qui s'élèvent comme de gigantesques murailles et invitent le passant à s'arrêter pour mesurer du regard la sublimité de leur coupe.

Là, où les montagnes s'écartent assez de la rivière pour que leurs bases puissent être cultivées, on aperçoit de riants villages, à demi enfoncés dans les jardins et les vignes. Dans quelques parties de la route, ces roches dépouillées se dressent d'une manière tellement abrupte, qu'à leur ombre le voyageur peut être abrité du soleil même en plein midi ; quelquefois il est obligé de se cramponner à leurs aspérités pour pouvoir demeurer debout dans certains passages difficiles.

Je passai la nuit du 24 avec les Nestoriens de Bemeriga, et je pus me procurer une paire de sandales du pays en échange de quelques médicaments, après que les gens de ce village eurent refusé de me les vendre pour de l'argent.

Quoique ma pratique médicale ait toujours été entièrement gratuite, ma dépense en voyageant est souvent diminuée par les services que je puis rendre de cette manière, et j'aime à voir ces montagnards les apprécier plus que de l'argent. La monnaie la plus courante ici est un coin turc, de la valeur de dix à douze *cents*, frappé à Bagdad. La monnaie persane est peu connue quoiqu'elle se répande jusqu'à Julamerk. Cela semble indiquer que jadis le commerce se faisait exclusivement, pour ainsi dire, avec la Turquie.

Dans la soirée du 25, j'arrivai à Kerme, presque épuisé par une marche de dix longues heures ; bientôt j'oubliai ma fatigue en me voyant reconnu et accueilli comme une vieille connaissance par un Nestorien de ce village! Assurément, je ne fus pas peu surpris quand il rappela m'avoir vu à Ormiah, et avoir reçu des médicaments de ma main, dans un temps où il s'y trouvait malade et sans secours. Il paraît être venu m'y consulter il y a plus de deux ans, étant atteint d'un mal que j'avais peu d'espérance de guérir. Ayant appris que pour venir à moi il avait dû franchir une distance considérable, je sympathisai avec lui dans son malheur, lui donnai des directions et des remèdes, et lui remis une petite somme d'argent avec laquelle il put acheter quelques vêtements et retourner dans ses montagnes. Depuis ce temps j'avais à peine pensé à mon pauvre patient, parmi la foule de ceux qui journellement venaient à moi : mais la promesse de Dieu est certaine : « Jette ton pain sur la surface des eaux, car avec le temps tu le retrouveras. » Oui, et même avec abondance, car ce n'est pas seulement du pain que j'ai reçu de la main de mon Dieu, mais tout ce qui pouvait m'apporter l'aisance et le bien-être dans le cours de mon pénible pèlerinage. J'y ai éprouvé de vraies jouissances, et ce qui leur a donné le plus de prix a été le sentiment de cette paternelle bonté du Seigneur, qui toujours a parsemé mon sentier des

gages répétés de sa miséricorde. « Que rendrai-je à l'Éternel, tous ses bienfaits sont sur moi ? »

26 *octobre*. — Je partis pour la résidence du patriarche à huit heures du matin, et descendis le cours de la rivière, puis la passai à gué sur un cheval, le premier que j'eusse vu depuis que j'étais entré dans les montagnes des Nestoriens. L'eau était profonde et avait cinquante à soixante mètres de largeur. La route n'est pas mauvaise, cependant elle présente du danger en plusieurs endroits aux caravanes qui la suivent pour aller de Salmas, en Perse, à Julamerk. Le patriarche, averti de mon approche, envoya un cheval avec quelques hommes de sa suite, pour m'escorter jusqu'à son habitation, située à une assez grande hauteur, sur le flanc de la montagne. Lorsque nous fûmes en vue de la maison, il fallut retraverser la rivière près de l'embouchure d'un ruisseau assez considérable qui arrose le district de Difs. Un château kurde, résidence d'été de Soliman-Bey, second chef des tribus Hakary, est situé sur une éminence commandant ce pont, d'où la demeure du patriarche peut être distinguée à la distance d'un demi-mille. Une troupe de Kurdes que nous rencontrâmes m'examina fort attentivement mais sans se livrer à aucune démonstration d'hostilité. En avançant, nous vîmes le patriarche placé à la fenêtre de sa chambre, avec une lunette d'approche, épiant l'arrivée de cet étrange visiteur, qui venait à lui du nouveau monde. Suivant le système de géographie reçu chez les Nestoriens, la terre est une vaste plaine, environnée par l'Océan de toute part ; le *léviathan* se joue dans ses eaux pour les tenir en mouvement et les empêcher de devenir stagnantes et putrides ; ce léviathan est supposé être d'une si énorme longueur que sa tête rejoint sa queue dans le contour qu'il forme autour de la terre ! L'idée que je venais de traverser l'Océan où j'avais dû rencontrer ce monstre, leur paraissait presque fabuleuse.

A midi et demi, je me trouvai en présence du patriarche de l'Orient, chef spirituel de l'église nestorienne, qui me fit l'accueil le plus cordial, sans l'accompagner de cette profusion de phrases banales et d'extravagantes expressions de plaisir qui sont si communes chez les Persans. Il dit que depuis long-temps il désirait la visite d'un membre de notre mission et commençait presque à désespérer de l'obtenir jamais; du moment que j'avais entrepris, pour venir jusqu'à lui, un si long et périlleux voyage, il s'était flatté me voir arriver plus tôt, et accusait de ce retard les dangers qui avaient entravé ma route. « Maintenant, ajouta-t-il, vous êtes doublement le bien-venu; mon cœur est réjoui de voir votre face : usez de ma maison comme étant la vôtre, et regardez-moi comme votre frère aîné. C'est un heureux jour pour nous deux que celui-ci: puisse votre voyage être béni!»

Le patriarche est âgé de trente-huit ans, il est d'une taille au-dessus de la moyenne et bien proportionnée, sa physionomie est agréable, expressive et intelligente; mais sa large robe flottante, son turban kurde et sa longue barbe grise lui donnent un aspect vénérable, rehaussé par la calme dignité de ses manières. N'était le feu de la jeunesse qui brille dans ses regards, sa vigueur et son activité, je l'aurais cru plus près de cinquante ans que de trente-huit, mais ses amis m'assurèrent que la blancheur prématurée de sa barbe et de ses cheveux était moins due à l'âge qu'aux soucis de sa charge pastorale. Sa situation est certainement difficile et pleine de responsabilité, puisqu'il est, dans un sens très-important, le chef temporel et spirituel de son peuple. Conserver l'harmonie, ou régler les différends entre les tribus diverses de ces turbulents montagnards et leurs voisins les Kurdes, est une tâche qui requerrait la sagesse et la patience d'un grand homme d'état. Les premières questions du patriarche me prouvèrent combien il était occupé des intérêts temporels

de son troupeau, car elles se rapportèrent particulièrement à leurs circonstances politiques, aux mouvements de la Turquie et aux desseins des puissances européennes par rapport à ces contrées : il s'étonnait qu'elles ne vinssent pas arrêter le bras du despote mahométan, par lequel une partie de son peuple avait été si long-temps opprimée, et dont la crainte les avait confinés dans leurs retraites inaccessibles.

Le patriarche est pacifique dans ses dispositions, et le fusil qu'il porte est plutôt destiné à le défendre contre les ours, les loups et les hyènes de ces montagnes, qu'à combattre leurs ennemis les Kurdes. Mais quoique ceux-ci ne pénètrent jamais dans le centre du pays, on est quelquefois amené à des collisions avec eux sur les frontières. Tel avait été récemment le cas à Tehoma et à Jelu; durant ma visite chez le patriarche, il fut appelé à prononcer sur le sort de deux prisonniers kurdes, d'une tribu qui avait, peu auparavant, mis à mort deux nestoriens. «Sang pour sang», est encore la loi en vigueur, et la coutume exige qu'une tribu soit rendue responsable de la conduite de chacun de ses membres; peu importait donc que les deux individus qui avaient été saisis fussent ou non les auteurs du meurtre, il suffisait qu'ils appartinssent à la tribu qui s'en était rendue coupable pour qu'ils fussent mourir. Le patriarche inclinait pour la miséricorde, tout en sentant que la justice devait avoir son cours. Après mûre information et délibération, le patriarche décida enfin que les gens de sa nation ayant amené les captifs kurdes dans leurs propres maisons, ceux-ci étaient en quelque sorte devenus leurs hôtes et que pour cette raison ils devaient être épargnés. Mais une rançon fut exigée pour les rendre à la liberté, et ce fut ainsi que l'affaire fut finalement terminée.

Durant les cinq semaines que je passai dans la maison du patriarche, j'eus l'opportunité de voir les Nestoriens les plus considérés et les plus influents de ces contrées, et je

recueillis de leur part des renseignements qu'il m'eût été impossible d'obtenir d'une autre manière. Je m'efforçai, par ce moyen, de rassembler et de classer des faits statistiques et historiques auxquels j'aurai l'occasion de revenir dans la suite de cet ouvrage. Calleh-d'-Seringa, ancien château maintenant en ruines, que je vis à quelque distance, passe pour avoir été un des avant-postes les plus forts des Nestoriens, lors de leurs anciennes contestations avec leurs ennemis Mahométans. Il est perché sur le sommet d'un cône de rochers isolé qui s'élève à la hauteur de sept cents pieds, et qui est tellement escarpé qu'on n'y peut monter qu'au moyen de jalons de fer plantés dans le roc vif. Comme on m'assura que ceux-ci avaient, en grande partie, été remplacés par des jalons de bois, je ne me sentis pas disposé à risquer de me casser le col en faisant cette ascension. Le château domine un passage qui longe le pied du mont Derrik, lequel sépare le district de Difs de celui de Jelu; on le dit le plus élevé de ces contrées; lorsque j'arrivai chez le patriarche, le 26 octobre, il était déjà couvert d'une telle quantité de neige que les mulets n'osaient plus s'y aventurer. Quoique les neiges restent accumulées en grande quantité dans toutes les saisons, dans les ravins des hautes montagnes, aucune sommité de ce voisinage n'en demeure chargée durant l'année entière.

Parmi la multitude de malades qui me furent amenés pendant mon séjour chez le patriarche, se trouva un homme de la tribu de Jelu. En passant la montagne, les forces lui avaient manqué et il s'était vu sur le point de périr au milieu des neiges, lorsqu'en cette extrémité sa fidèle épouse vint à son secours; elle le chargea sur ses épaules et le transporta sain et sauf jusqu'au sommet de la montagne. Les femmes de ce district sont plus habituées que les autres aux rudes travaux ordinairement réservés aux hommes; de là vient qu'elles acquièrent une force vraiment masculine. Le sol de leur contrée est tellement stérile et

rocailleux que la plupart des hommes, faute de pouvoir le cultiver, passent une partie de l'année à fabriquer des paniers et à s'occuper d'autres ouvrages mécaniques, dans les provinces turques environnantes. Mais les habitants de Tiyâri et des autres tribus indépendantes, s'éloignent rarement de leurs montagnes. Les Nestoriens qui vivent sous le gouvernement des Kurdes, cherchent souvent un secours contre l'oppression, la rapine et la pauvreté auxquelles ils sont en proie, près de leurs frères de la plaine. Les chefs de de quelques-unes de leurs tribus, collectent entr'eux une petite somme pour l'offrir au chef kurde de Hakary, comme présent, plutôt que comme redevance, car ils font professions de régler eux-mêmes leurs affaires civiles.

Leur forme de gouvernement ecclésiastique est essentiellement épiscopale, mais à une seule exception près: dans la tribu de Jelu, il n'existe pas un évêque parmi les Nestoriens indépendants, partout où leurs formes religieuses ont été mises à l'abri d'une influence étrangère. Un fait singulier qui a été signalé à mon attention par le témoignage du docteur Buchanan, c'est que la langue syriaque ne possède pas un mot pour exprimer l'office d'évêque. Les Nestoriens, de concert avec les autres Syriens, ont emprunté aux Grecs les termes d'*épiscopos*. Cela est d'autant plus remarquable que la langue syriaque était considérablement répandue dans la Palestine, aux jours de notre Sauveur, et fut parlée par le Seigneur Jésus lui-même. Cela frappe aussi quand on pense à l'ancienneté de la version syriaque des Ecritures, qui remonte au commencement du second siècle. Partout où le terme d'évêque se rencontre dans nos versions, il est rendu par celui de *presbyter* ou de prêtre, dans les leurs. Je présente ces observations pour faire remarquer que, quoique cette forme de gouvernement ecclésiastique paraisse la meilleure pour les Nestoriens selon les circonstances où ils sont placés, il y a cependant assez dans les faits que j'ai mentionnés

pour se tenir en garde contre les conclusions trop hâtées qu'on en voudrait tirer concernant l'origine apostolique de l'épiscopat, sous prétexte qu'il existe dans une église qui a été fondée par les apôtres.

J'aurai occasion de parler ailleurs des fonctions officielles du patriarche et de diverses autres particularités. Son revenu est modéré, il vit d'une manière simple et patriarchale. Deux frères et une sœur, âgée d'environ vingt-deux ans, avec cinq ou six serviteurs et servantes forment toute sa maison. Comme le patriarche ne doit point se marier, ses affaires domestiques sont conduites par sa sœur favorite, qui s'acquitte de cette tâche avec beaucoup de grâce et de jugement.

CHAPITRE VIII.

Départ de chez le patriarche. — Voyage au travers des montagnes. — Visite à un chef kurde. — Scènes dans le château. — Arrivée à Ormiah. — Lettre du Patriarche. — Retour dans les montagnes. — Visite à Julamerk.

Au lieu de reprendre la longue et fatigante route que j'avais déjà parcourue, je résolus, après mûre délibération, de retourner à Ormiah, par la contrée des Kurdes Hakarys et par Salmas. En suivant cette direction, je me trouvai appelé à visiter le chef kurde qui avait mis à mort l'infortuné Shultz : je pensais que s'il m'était possible de gagner sa confiance et sa faveur, cela pouvait avoir une haute importance pour l'avenir de nos travaux missionnaires parmi les Nestoriens des montagnes, et contribuerait peut-être à ouvrir une voie de communication assurée entr'eux et la

station d'Ormiah. En vue de cette visite, j'avais eu soin à l'avance de me pourvoir de lettres auprès des autorités turques et persanes. Le patriarche m'offrit avec bonté d'envoyer un de ses frères pour m'introduire en personne. Sachant que Shultz était tombé victime de la jalousie et de la cupidité des Kurdes, je sentis qu'il fallait prendre des précautions spéciales pour éviter d'éveiller les passions dominantes chez ce peuple demi-barbare. Ma petite valise contenait peu de chose à l'exception de mes médicaments, et quant à eux j'avais l'espérance que, quoiqu'il arrivât, ils ne me seraient pas enlevés. Aussi pour mettre ma bourse en sûreté, j'eus l'idée de cacher quelques pièces d'or au centre d'un rouleau d'emplâtres-vésicatoires. Je m'abstins de visiter les mines qui se trouvaient sur ma route, et, quoique j'eusse à traverser une région fort intéressante sous le rapport géologique, je ne me permis pas d'en ramasser un seul spécimen, de peur que dans leur ignorance, les Kurdes ne m'accusassent d'être venu épier leur pays avec des desseins ultérieurs, comme ils l'avaient soupçonné de Shultz. J'eus grand soin aussi de ne noter en public aucune observation et de recueillir à l'écart les relèvements de ma boussole.

Armé de telles précautions, je crus pouvoir me mettre en route. La scène du départ fut vraiment orientale. Le patriarche me remit une paire de *schalwars*, larges culottes rouges, brodées en soie, à la mode du pays, et un ancien manuscrit de sa bibliothèque. C'était le Nouveau Testament, écrit sur parchemin, en vieux caractères Estrangelo, il y a sept cent-quarante ans. Son aimable sœur Hélène nous fournit de provisions pour une semaine et m'envoya une paire de gants de laine, travaillés de ses propres mains, avec la douce laine des chèvres de la contrée. Mille bénédictions furent invoquées sur moi, et des vœux ardents exprimés pour que je pusse revenir avec des associés et commencer, dans ces montagnes, l'œuvre que nous avions déjà entre-

prise dans la plaine. Notre dernier repas fini, le baiser d'adieu me fut donné et je tournai mes pas vers la résidence de Nouroulah-Bey, le fameux chef des Kurdes indépendants de Hakary. Il avait quitté Julamerk, sa capitale, pour habiter le château de Bash-Kalleh, situé à deux journées de la demeure du patriarche. Le bruit répandu que des voleurs avaient infesté la route nous causa quelque alarme tandis que nous avancions sur les bords du Zâb : mais nous n'en aperçûmes pas trace et nous arrivâmes sans encombre au château fort du chef, qu'on découvre de bien loin, placé comme il l'est au sommet d'une cime élevée. Contre mon attente, je trouvai le chef dans un lit de maladie; il avait été saisi, trois jours auparavant, d'un violent rhume qui avait dégénéré en fièvre inflammatoire. Je lui donnai quelques rémèdes et le saignai, puis me retirai à mon logement dans la ville, au pied de la montagne sur laquelle est situé le château.

Dans la soirée, il m'envoya dire qu'il était beaucoup plus mal, et désirait que je pusse faire quelque chose pour le guérir immédiatement. Je lui fis conseiller de prendre patience et d'attendre l'effet des médicaments qu'il avait pris. Vers minuit, le messager revint disant que l'état du chef empirait, et qu'il voulait me voir; j'obéis promptement à l'appel, et suivis mon guide le long du sentier tournant qui montait au château. Une large porte en fer nous introduisit dans la cour extérieure, puis une seconde porte grillée s'ouvrit dans une longue allée obscure conduisant à la chambre où le chef était couché. Il me parut évident qu'il était livré à une grande irritation, et quand je jetai un regard sur les épées, les pistolets, les fusils et les poignards, qui tapissaient l'appartement, je ne pus m'empêcher de penser au sort du malheureux Shultz, tombé, dit-on, sous les coups de ce chef sanguinaire. Il avait pouvoir de vie et de mort sur moi; j'étais entièrement à sa merci, mais je sentis que j'étais sous la garde de Celui qui

tient le cœur des rois entre ses mains. Après avoir, par une ardente prière mentale, imploré son secours et sa bénédiction, je dis au chef que très-probablement les moyens employés par moi produiraient un bon effet, mais qu'il avait besoin d'un remède plus puissant qui, pour un moment, accroîtrait son mal au lieu de l'améliorer ; je lui offris bien de lui administrer des palliatifs, mais l'avertis que s'il voulait se confier à mon jugement, il prendrait la médecine la plus énergique. Il y consentit, et je lui donnai un émétique qu'il avala promptement, après en avoir fait goûter à ses serviteurs pour savoir s'il était bon. Je restai près de lui durant la nuit, et le lendemain matin, il se trouva soulagé. Son rétablissement fut rapide, et comme il prétendit devoir la vie à mes soins, je devins bientôt son grand favori. Il voulait m'avoir toujours à ses côtés, et me faire boire dans sa coupe ; il me donnait le choix de rester dès à présent avec lui ou de revenir bientôt m'établir dans son district, promettant de m'y fournir tout à souhait, mais comme je ne pouvais prolonger mon séjour, je dus au moins lui laisser quelques-uns des médicaments qui avaient opéré sa guérison.

Le chef avait entendu citer le cas d'une femme kurde, à laquelle j'avais enlevé une cataracte pendant que je séjournais chez le patriarche. Poussée par un instinct naturel à son sexe, elle fut curieuse de savoir quel effet l'opération avait produit, et longtemps avant le temps prescrit, elle souleva le bandeau qui couvrait ses yeux. Mais la vision qui se présenta devant elle, lui parut si étrange, qu'elle en fut effrayée, et se hâta de remettre son bandeau, résolue de suivre désormais mes instructions. Ce trait amusa tellement le chef, qu'il se plaisait à le raconter à ses courtisans en l'accompagnant de louanges hyperboliques sur mon art médical, trop excessives pour être répétées. Lui-même est un homme de belle apparence, d'une physionomie noble et ouverte, et à peine

âgé de trente ans. Il se montra plein d'affabilité pour moi, et à mon départ me fit présent d'un cheval, comme témoignage de sa gratitude pour le rétablissement de sa santé.

Je me joignis à une petite caravane qui passait par Sâlmas; de là, je me rendis à Ormiah, où j'arrivai le 7 décembre, après une absence de plus de huit mois. Pendant la plus grande partie de ce temps, j'avais presque oublié l'usage des chaises, des fourchettes et des couteaux, tant je m'étais identifié avec les coutumes des natifs; mais retrouver des amis bien-aimés, entendre les accents de ma langue maternelle, jouir du bien-être attaché à la vie civilisée, tout cela me parut délicieux à la suite de mon pénible pèlerinage. Bien des motifs se réunissaient, d'ailleurs, pour exciter les émotions de mon cœur reconnaissant. Au travers des montagne glacées de l'Arménie, des plaines sablonneuses de la Mésopotamie et des sauvages défilés du Kurdistan, n'avais-je pas été ramené plein de santé et de force jusqu'à ma résidence en Médie, et ne voyais-je pas une brillante et utile carrière s'ouvrir devant moi pour le service de mon Dieu? Dans tous les périls par lesquels j'avais passé, l'ange de l'Eternel n'avait-il pas campé autour de moi pour m'en garantir? Ah! sans doute, il m'était doux de m'unir à mes frères pour célébrer, par des chants de louanges, les abondantes miséricordes du Seigneur, toujours fidèle à son alliance.

Durant l'hiver, deux frères du patriarche, dont l'un est déjà désigné comme son successeur, vinrent nous visiter et presser l'extension de nos travaux dans toute l'étendue de leur contrée : le patriarche lui-même m'écrivit une lettre cordiale, contenant une invitation réitérée de revenir le voir au printemps. Voici un extrait de cette lettre, datée de la Chaumière Patriarchale : « Avec prière « et bénédiction, mon cœur vous a suivi, ô docteur,

» dans ce jour où vous vous séparâtes de moi ; mais depuis
» que j'ai appris votre heureuse arrivée, j'ai été grande-
» ment consolé ; si vous vous informez de mes affaires et
» de ce qui m'occupe, ce sont toujours les mêmes choses
» dont nous avons parlé ensemble. Ce que je vous disais
» alors, je vous le répète encore aujourd'hui. Vous et moi
» sommes un, et il n'y a rien de changé aux sentiments
» que je vous ai exprimés. Puissiez-vous être de nouveau
» en bénédiction parmi nous, et béni vous-même par la
» grâce de Dieu et les paroles du salut. Le Seigneur veuille
» vous accorder et des saisons prospères et de longues
» années, et vous garder de trouble et d'inquiétude. »

Je désirais avancer autant que possible dans la confiance et l'amitié du patriarche, recueillir des informations additionnelles sur la manière la plus praticable ou la plus sûre de voyager ou de résider dans les montagnes et parmi les Kurdes de la frontière. Je résolus donc de passer par les régions du Kurdistan central, et de visiter de nouveau le patriarche pour me remettre de là en route vers ma terre natale.

Je quittai de rechef Ormiah, le 7 mai 1840, accompagné de mon petit garçon, Henri Martyn, alors âgé d'environ quatre ans, et des deux évêques Mar Johannan, et Mar Youssouf, attachés comme coadjuteurs à notre mission. Nous fûmes joints à Salmas par les deux frères du patriarche et par un certain nombre de Nestoriens, qui regagnaient leurs montagnes, après avoir passé l'hiver dans la plaine.

Notre route, au travers des montagnes de Salmas, se trouva tellement encombrée de neiges, que nous fûmes obligés de camper à leur sommet, et de passer la nuit sous la voûte des cieux, par une température au-dessous de glace. Fort heureusement les frères du patriarche avaient avec eux une grande quantité de tapis, au moyen desquels nous pûmes nous défendre du froid et reposer tranquille-

ment jusqu'à trois heures du matin ; alors nous pûmes nous remettre en marche à la clarté de la lune. En pénétrant dans les vallées le long des sources du Zâb, nous trouvâmes de nombreuses bandes de Kurdes vivant sous leurs tentes noires et paissant leurs troupeaux, mais ils ne nous molestèrent nullement ; ainsi, nous poursuivîmes sans difficulté jusqu'à la forteresse de Bash-Kalleh.

Mon ami, le chef kurde, était en tournée dans les provinces turques, où nous le rencontrâmes ensuite. Je passai la nuit chez le gouverneur, duquel je reçus un très-bienveillant accueil. Le matin suivant, je continuai ma route le long des rives du Zâb, vers Julamerk, où j'arrivai sur le soir du second jour. En plusieurs endroits, le chemin était obstrué par des avalanches tombées des montagnes ; mon cheval enfonça brusquement dans l'une d'elles, et lança mon fils et moi sur la neige ; heureusement, nous n'en reçûmes aucun mal ; la même aventure se renouvela deux ou trois fois, je pris donc le parti de quitter mon cheval partout où j'entrevis quelque apparence de danger.

Le pont, qui conduit à la résidence du patriarche, ayant été emporté par les eaux, peu d'heures avant mon arrivée, je me vis empêché par-là de traverser la rivière et de visiter les tribus de Jelu, Bass et Tehoma, comme j'en avais eu le dessein ; mais j'eus le bonheur de trouver le patriarche momentanément logé chez Soliman Bey, alors chef-président Hakary de Julamerk. Je fus reçu avec toute sorte d'égards, et pendant les dix jours que je passai au château, toutes mes impressions, touchant la possibilité et l'importance immédiate d'une mission dans les montagnes, se trouvèrent pleinement confirmées. La confiance et l'intérêt, manifestés par le patriarche pour notre œuvre, allaient croissant, et le chef se joignit gracieusement à ses instances réitérées pour mon prompt retour.

Je me trouvai être devenu partout un objet de curiosité, ayant échangé la grande robe flottante et le turban, dont j'étais revêtu dans mes précédentes visites, contre le costume franc, que j'avais coutume de porter en Perse; je n'avais conservé que ma barbe pour constater mon identité. Il me parut, qu'en général, on regardait ce changement dans mon extérieur comme ne m'ayant pas été avantageux; je devais certainement y perdre pour la taille, comme je m'en aperçus, à l'égard du chef, lorsqu'il prit fantaisie de se vêtir un jour de mes propres habits, au grand divertissement des femmes de son harem.

Mes entrevues avec le patriarche et ses nombreux visiteurs, furent d'une nature si encourageante, que je regrettai infiniment de ne pouvoir, sans retard, me mettre à l'œuvre au milieu de ce peuple intéressant, plutôt que de poursuivre le long voyage que j'avais encore devant moi. Mais ce désir étant impossible à réaliser, je n'avais rien de mieux à faire que de hâter mon départ.

Je laissai donc la route de Tiyâri à Mossoul, et me dirigeai vers Constantinople par la voie plus directe de Van et d'Erzeroum.

CHAPITRE IX.

Hospitalité du peuple. — Retour par la route de Van. — Nuit dans la vallée. — Visite à des villages kurdes. — Vie pastorale. — Mort de Shultz. — Van. — Entrevue avec le chef Hakary. — Changement survenu dans sa position. — Incident au milieu des Kurdes. — Retour à Constantinople.

25 *Mai* 1840. — Ce ne fut que dans l'après-midi de ce jour que je pus quitter le bey kurde; car, après que toutes

les autres affaires furent terminées et qu'il eut écrit une lettre pour me recommander au chef de la contrée au-delà des frontières de Hakary, il me contraignit encore à partager un repas avec lui, tandis que sa mère préparait pour nous des provisions de route et répandait de ses propres mains du miel sur du pain qu'elle roulait ensuite avec le plus grand soin. Elle joignit à ce don celui d'un sac de raisins et de noix, dans lequel elle mit un petit pain de sucre, et le donna à mon fils qui était devenu un grand favori et d'elle-même et de toute la maison, particulièrement des petits enfants kurdes. A peine âgé de quatre ans, il était déjà en état de parler trois langues, savoir, le turc et le syriaque aussi bien que l'anglais. La sœur du patriarche nous avait envoyé une grande quantité de pains enduits de miel, de farine et de beurre pétris ensemble, qui formaient un excellent gâteau. Sa mère y avait joint du fromage et des œufs, ensorte que notre boîte à provisions était abondamment fournie par les soins de nos bons amis. Cette libéralité de leur part méritait d'autant plus d'être appréciée, qu'il y avait alors dans le pays une rareté de vivres approchant presque de la famine. Le blé se vendait cinq ou six fois la valeur de son prix ordinaire, encore à peine pouvait-on en obtenir. Le bey avait remis à mon fils une petite somme d'argent en compensation du don qu'il aurait voulu lui faire d'un mulet, mais la grande quantité de neiges rendait le route impraticable à ces animaux. Sa mère, au moment de notre départ, suspendit une pièce d'or au col de mon petit Henri, comme souvenir de son affection ; tels furent les témoignages de bienveillance que le Seigneur mit au cœur de ce peuple pour réjouir le pélerin missionnaire isolé sur cette terre de violence et de sang. Puisse-t-Il récompenser leur bonté par le don de sa Parole et de son Esprit, et puissé-je être un instrument béni pour les conduire au grand Médecin des âmes. Je les mettrai par-là

en possession d'un souverain remède que ni l'art, ni la science, ne peuvent leur procurer.

En suivant le sentier étroit et inégal qui a été taillé dans la montagne, je jetais, de temps à autre, un regard furtif vers l'abîme qui s'ouvrait à nos pieds, et qui, à chaque coup-d'œil, me semblait plus terrible ; étant redescendus au bord de la rivière, nous continuâmes à en cotoyer le lit jusqu'au coucher du soleil, alors nous organisâmes notre campement en plein air ; la nuit était claire, les étoiles répandaient une splendeur sans égale, tout était plongé dans le silence; la sourde rumeur de la rivière, formant un cantilène monotone et solennel, nous invitait au sommeil : les crêtes diamantées de ces montagnes colossales, allant se perdre dans les feux du firmament, élevaient l'âme à chercher la communion du Dieu de la nature. Nos trois compagnons kurdes s'étaient étendus autour d'un feu étincelant qui éclairait leurs membres brunis et leurs traits farouches, dont l'expression était peu rassurante. Ainsi entourés, à une telle heure et dans un lieu si propice aux œuvres de ténébres, il était précieux de pouvoir envisager comme une réalité la pensée d'un Dieu présent partout et la promesse de sa délivrance pour ceux qui le craignent.

26 *Mai.* — Après un sommeil réparateur de nos forces, nous nous levâmes avec le soleil, et poursuivîmes notre route pendant quelques heures le long des bords de la rivière, puis, entrant dans une vallée, nous remontâmes le cours d'un large ruisseau jusqu'à sa source. Chemin faisant, nous rencontrâmes les traces de diverses avalanches, dans lesquelles les rochers, les arbres, la terre, avaient été entraînés avec d'immenses masses de neige, tellement compacte, que les pieds de nos mulets n'y faisaient qu'une légère impression. Au sommet de la première chaîne de montagnes, nous nous arrêtâmes pendant une heure dans un bois de saules et de poiriers sauvages couverts de

fleurs, qui répandaient un délicieux parfum. Une heure après, nous nous trouvâmes dans un petit village nestorien, où nous nous arrêtâmes pour déjeûner; faute d'autre lieu de repos, nous fûmes nous asseoir dans le vestibule de l'église, où plusieurs villageois vinrent nous voir et nous amener leurs malades. Celui-ci était l'un des dix ou douze villages nestoriens dont se compose le petit district, nommé Berwer, qui contient à peine deux cents habitations, et une population aussi pauvre qu'ignorante. Ce district est soumis aux Kurdes; il fut, l'année dernière, envahi par une tribu nomade, et six hommes du village où nous étions furent tués en défendant leurs troupeaux.

Nous arrivâmes vers midi à la résidence de Fâhr Aga, chef d'une tribu de Kurdes appelés *Pinianshi*, qui comprend un millier de familles et relève du chef Hakary. Une autre division de cette tribu, moins nombreuse que celle-ci, vit dans le voisinage de la tribu de Tehoma des Nestoriens; on la représente comme fort déréglée et sanguinaire dans ses mœurs. Je passai la nuit chez Fâhr Aga, et puis affirmer que jamais je n'ai été accueilli et traité avec plus d'hospitalité que par ce chef montagnard; il insista pour me faire accepter sa propre couche, garnie de matelats et de coussins, et me fit servir une coupe d'un sorbet parfumé ainsi que du café et des rafraîchissements plus substantiels. Un excellent plat de *pilau*, mon mets favori, nous fut présenté pour le souper et le lendemain matin, une corbeille d'œufs rôtis sous la cendre, suivant la coutume du pays, fut ajoutée à nos provisions de voyage. Le chef et deux de ses femmes, réclamaient de moi les secours de la médecine; je crois que c'est la principale raison pour laquelle le bey de Julamerk m'avait engagé à prendre cette route. Un grand nombre de ces villageois étaient atteints d'une toux, que j'attribuai à leur résidence au milieu des neiges presque perpétuelles, et à l'excessive fraîcheur des eaux qu'ils boivent. Ce séjour,

fort agréable en été, doit être par trop sévère dans la mauvaise saison.

28 *Mai.* — Toujours parmi les montagnes. Nous traversâmes plusieurs villages et campements de Kurdes, et nous arrêtâmes dans quelques-uns pour nous rafraîchir et distribuer des remèdes aux malades. Des femmes kurdes nous donnèrent deux ou trois paires de leurs chaussures nationales et un morceau de l'étoffe de crin, avec laquelle on fabrique les tentes. Une heure avant le coucher du soleil, nous passâmes près du camp des Kurdes Hertush, qui sont réputés les plus redoutables brigands de la contrée. Leur chef sortit pour s'enquérir de ce que j'étais, tandis que ses gens gratifièrent leur curiosité en venant examiner mon costume frank, et que leurs énormes dogues se mirent à nous aboyer du plus loin qu'ils nous virent. Nous ne fûmes, d'ailleurs, inquiétés en rien, et arrivâmes tranquillement au campement prochain, pour y passer la nuit. Là, nous trouvâmes le chef, malade de la fièvre, et plusieurs personnes souffrant d'ophtalmies et autres maux, en sorte que nous fûmes évidemment des hôtes très-bien venus. Notre tente avait environ quarante pieds de long, sur dix-huit à vingt de large. Un des côtés restait entièrement ouvert, tandis qu'une paroi de roseaux fermait les trois autres. Le toit, en tissu de crin noir, soutenu par un grand nombre de petites poutres est assujetti par des cordes et des piquets plantés dans la terre; un quart de la tente, séparé du reste par un treillis d'osier, était réservé aux agneaux du troupeau qu'on y enferme pendant la nuit, afin qu'ils ne puissent être réunis à leurs mères, avant qu'on ait prélevé la majeure partie du lait des brebis pour la nourriture du peuple. Le lait de leurs troupeaux est pour les orientaux un objet de plus haute importance que leur chair ou leur laine; ils le regardent comme très-supérieur au lait de vaches pour la qualité, et particulièrement propre à la fa-

brication de leur *yoghoort*, ou caillé; aussi ne purent-ils réprimer leurs exclamations de surprise, quand je les assurai qu'en Amérique on ne faisait aucun cas du lait de brebis.

29 *Mai.* — Environ trois heures de marche, nous ramenèrent au château de Bash-Kalleh, en suivant un chemin plus à l'est que celui que nous avions pris en le quittant. Nous nous arrêtâmes quelques instants dans un vallon creusé par un petit ruisseau, qui fut le lieu où l'infortuné Shultz tomba victime de la perfidie des Kurdes. Nous ne jugeâmes pas à propos d'interroger nos muletiers kurdes sur l'endroit précis de sa sépulture, mais nous en fûmes informés par un intelligent Arménien, dont les fils avaient aidé à ensevelir ses restes, et dressé un petit monceau de pierres sur sa tombe solitaire. Ce dernier et triste office lui fut rendu en secret par les Arméniens de Bash-Kalleh, qui n'osèrent transporter le corps dans un cimetière consacré, par crainte des Kurdes. Un des domestiques de Shultz, qui avait réussi à s'échapper, fut repris et mis à mort, de peur qu'il ne divulguât les circonstances du meurtre de son maître. Un profond secret fut enjoint à chacun des complices; mais, il ne se passa pas longtemps néanmoins avant que le bruit ne s'en répandît en Perse, et que vengeance ne fût demandée par le prince; en conséquence de quoi l'agent immédiat du crime, fut exécuté par ceux-mêmes qui en avaient été les premiers instigateurs. On prétendit que ma sûreté aurait été fort compromise si cet homme eût été encore vivant, car il n'aurait pas douté que je ne vinsse pour venger le sort funeste de mon compatriote, et se serait hâté de se mettre, par ma mort, à l'abri des poursuites de la justice.

On me dit que la soif du pillage était le motif qui avait causé la perte de cet infatigable voyageur. Comme il passait pour avoir apporté, dans le pays, un bagage considérable et avoir reçu de précieux présents de la part des chefs, les Kurdes en conclurent naturellement que ses

effets devaient être d'une valeur inestimable. Il m'a été assuré, d'ailleurs, par plusieurs Nestoriens et Arméniens dignes de confiance, qui étaient dans le pays à cette époque, que Shultz avait récemment visité des mines d'orpiment, et que les Kurdes abusés par la couleur jaune de ce minéral, s'étaient persuadés qu'il contenait de l'or, au moyen duquel ils voyaient déjà notre ami levant une armée et venant prendre possession de leur pays. Ce qui fortifia leurs soupçons à cet égard, c'est qu'ils le surprirent faisant des observations scientifiques, mesurant les dimensions de leurs châteaux et mettant par écrit ses calculs et ses notes. Trop de prudence ne peut être observée sur ces divers points, par les voyageurs dans un pays comme celui-ci.

Nous demeurâmes trois ou quatre jours à Bash-Kalleh, faute d'avoir pu obtenir des chevaux avant le samedi. Cela me décida à rester jusqu'au lundi, afin de passer un Dimanche tranquille. Du reste, nous trouvâmes ce lieu entièrement dénué d'intérêt de quelque genre que ce soit, et fûmes reconnaissants de pouvoir obtenir assez de pain d'orge pour appaiser notre faim. On nous traita cependant avec une grande bonté.

1^er^ *Juin.* — Il était tard dans l'après-midi avant que nous pussions partir, nos muletiers, conformément à la coutume du pays, étant occupés au bazar (si tant est qu'on puisse donner ce nom à quelques boutiques, misérablement fournies). Dans les plus petites villes, un jour est généralement observé comme jour de marché, et c'est ordinairement celui du sabbat chrétien. De là vient que le Dimanche est appelé en Turquie *bazar gün*, ou littéralement, jour de marché.

Après deux heures de marche, notre petite bande, composée de six ou huit personnes, fut soudain alarmée par l'apparition de quelques cavaliers armés, dans les défilés de la montagne; comme nous ne pûmes les observer dis-

tinctement et qu'ils disparurent presqu'aussitôt, nous ne doutâmes pas que ce ne fussent des voleurs, et ceux de nous qui avaient des armes à feu s'apprêtèrent à la défense. Cependant, mes deux compagnons nestoriens furent d'accord avec moi qu'il valait mieux nous laisser tranquillement dépouiller du peu d'effets que nous possédions, plutôt que d'attenter à la vie d'un homme. Pauvrement montés comme nous l'étions, il nous parut évident que la fuite était impossible et que nous ne ferions que provoquer une poursuite si nous faisions preuve de timidité en l'essayant. Nous résolûmes donc de continuer notre chemin, nous formant en un corps compact et faisant les préparatifs de défense qui étaient en notre pouvoir. Bientôt nos craintes furent dissipées. Le mutasalim, ou gouverneur local de Bash-Kalleh, m'avait assuré de l'entière sûreté de cette route et de plus m'avait promis la protection de trois serviteurs du chef qui allaient à Van. Les prétendus voleurs se trouvèrent n'être autres que nos protecteurs désirés.

Nous traversâmes une chaîne de montagnes sur laquelle régnaient encore de longues traces de neige, pour arriver au château fort de Mah-Moudieh, et de là à Van, ou plutôt comme on le prononce ordinairement Wân. C'est une ville fermée, que surmonte un immense rocher sur lequel est construit un ancien château; les environs sont tapissés de jardins plantés d'arbres à fruits, qui forment la résidence d'une grande partie de la population. Les Arméniens y sont fort nombreux; on évalue à quarante mille ceux que renferme ce district.

Le lac Van abonde en poissons, dont il se fait un commerce considérable avec les provinces voisines. L'eau de ce lac est tellement alcaline que le peuple s'en sert pour la fabrication du savon; celui d'Ormiah au contraire renferme du sel assez pur pour l'usage de la cuisine; les eaux en sont si pesantes qu'un homme ne peut s'y enfoncer plus bas que les épaules. L'un et l'autre de ces lacs sont

situés à plusieurs milliers de pieds au-dessus de la mer ; les hivers y sont aussi froids qu'à New-York.

Je passai dix jours à Van et y eus de fréquentes entrevues avec mon ancien ami Nouroulah-Bey, le chef kurde, que j'avais guéri pendant ma mémorable visite au châtean de Bash-Kalleh. J'avais eu souvent l'occasion de penser à lui aù milieu des sauvages kurdes de ces montagnes, qui tous me regardaient comme étant le médecin de leur chef. Partout où j'étais introduit en qualité d'étranger, la première question était : « Mais quoi, n'est-ce pas le médecin de notre chef? »

Il me fut doux de reconnaître que cet homme nourrissait encore pour moi les sentiments d'amitié avec lesquels il m'avait accueilli; toutefois il reste à savoir de quelle valeur cette amitié sera pour nous par la suite. Des changements sont survenus qui ont modifié son pouvoir, et le voyageur désormais pourra parcourir avec plus de sécurité, cette contrée jusqu'à présent livrée à une entière anarchie. Elle est maintenant placée sous la juridiction turque. Le chef a échangé son indépendance contre un subside fourni par le pacha d'Erzeroum, et il revenait comme officier de la Porte pour gouverner ces tribus indomptées qu'il avait jugées trop remuantes pour les assujettir par la seule force de son bras. Prévoyant que l'extension de l'influence européenne et les révolutions qui tendent à s'opérer en Orient, pourraient dans un jour peu éloigné lui arracher son indépendance et l'autorité qu'il exerçait dans son pays, il avait estimé plus sage de faire des ouvertures volontaires au gouvernement turc, afin d'être conservé par lui dans la position qu'il occupait comme chef immédiat des tribus de Hakary.

Dans ma route de Van à Erzeroum, je recueillis un exemple encourageant de la valeur d'une protection étrangère pour les voyageurs qui parcourent cette contrée. Tandis que je dormais sous la tente d'un chef kurde de

rang inférieur, un cheval, appartenant à ma petite bande, fut dérobé pendant la nuit. Je dis au chef qu'il devait aviser à ce que je reçusse une prompte réparation, sans quoi je porterais plainte au consul anglais. Le cheval me fut aussitôt rendu.

En arrivant à Erzeroum, j'eus le plaisir de me voir entouré par un cercle d'amis chrétiens. Deux de mes compatriotes se trouvaient de ce nombre, mais dans cette terre lointaine où j'ai reçu tant de bons offices et de marques d'amitié de la part des membres pieux et distingués de la nation anglaise, il nous semblait à tous avoir la même patrie. L'accueil que je reçus à Erzeroum de mes amis anglais, fut on ne peut plus cordial et réjouissant. Parmi eux était le consul britannique, James Brant, Esq.; le docteur Riach, ami zélé de notre mission, et le colonel Sheil, chargé d'affaires de Sa Majesté Britannique à la cour de Perse. Par l'obligeance de ce dernier, je fus favorisé de lettres pour son Excellence lord Ponsonby, ambassadeur d'Angleterre près la Porte-Ottomane. Pendant mon séjour à Constantinople, je reçus de sa seigneurie les plus chaudes assurances de sa bonne disposition à nous donner toute l'aide et la protection nécessaires dans nos travaux parmi les Nestoriens des montagnes, pour lesquels il manifesta le plus vif intérêt. Les mêmes faveurs me furent aussi prodiguées par le commodore Porter, notre ministre américain.

Je me rendis de Constantinople à Smyrne, en prenant passage dans un des nombreux paquebots à vapeur, qui convergent vers la métropole; là, je montai à bord d'un petit navire marchand et, après une heureuse traversée de soixante et dix jours, j'arrivai, sain et sauf, à Boston, le 3 octobre 1840.

NOTE DU TRADUCTEUR.

NOUVELLES RÉCENTES DU DOCTEUR GRANT.

Nous pensons faire une chose agréable à nos lecteurs en intercalant à la suite de cette première partie, les faits suivants, empruntés à la *Feuille mensuelle* pour les missions, qui se publie à Genève, numéros 44 et 45.

« Dès le mois de juillet 1841, nous retrouvons le zélé missionnaire au milieu des montagnes nestoriennes à Ashita. Il apportait avec lui tout ce qui était nécessaire pour l'établissement d'une mission. Le patriarche, en lui disant que le pays entier était ouvert aux messagers de paix, le laissa libre de choisir l'emplacement des stations futures, et il lui donna un de ses frères pour parcourir la contrée. Ce voyage fut très-intéressant, mais il lui permit en même temps de voir de plus près les difficultés matérielles qu'allait présenter une pareille mission. Les stations futures seront, à la vérité, établies dans les villages, mais il sera nécessaire qu'une partie des missionnaires suivent chaque année les habitants sur les montagnes. Là, ils durent, pendant six à sept mois, se contenter d'une cabane de roseau pour demeure, de la terre pour lits et pour chaises, du lait de brebis et du miel pour nourriture. Le désir de M. Grant était que le personnel de la mission pût faire son établissement avant l'hiver, et la saison des neiges ; mais l'homme propose et Dieu dispose. Trois mois s'étaient à peine écoulés, que le missionnaire écrivait de Mossoul à un ami d'Amérique, en date d'octobre 1841,— que les Turcs et les Kurdes Hakaris avaient attaqués les Nestoriens indépendants et les avaient subjugués. « Enfin, les Nestoriens sont soumis, » avait dit le pacha de Mossoul lui-même, en annonçant cette nouvelle à M. Grant avec un air de triomphe. Au travers des récits

ampoulés et mensongers des Turcs, il n'a pas été possible encore de connaître toute la vérité sur l'étendue de cette catastrophe. Cependant, soit d'après une lettre de M. Grant, de Mossoul, du 8 janvier 1842, soit par les journaux politiques, il paraît que l'ennemi ne s'était emparé que des ouvrages avancés, s'il nous est permis de nous exprimer ainsi, et des abords de la place, mais qu'il n'avait pu pénétrer jusqu'au centre des montagnes, où les habitants, au nombre de cent mille, s'étaient retirés, et où l'on pensait qu'ils seraient inattaquables aussi longtemps qu'ils seraient unis.

Les missionnaires américains, n'ayant qu'une seule chose en vue, savoir, l'œuvre de leur Maître, se préparaient à entrer dans les montagnes aussitôt que les événements politiques le permettraient. Deux familles missionnaires, MM. et Mmes Hinsdale et Mitchell, sont arrivées l'été dernier à Mossoul. Mais à peine y étaient elles, que le Seigneur a retiré de ce monde à peu de jours de distance l'un de l'autre, d'abord M., puis Mme Mitchell, pour les faire entrer dans le repos éternel des saints. Leur place doit avoir été remplie par le révérend Laurie et sa femme.

En attendant qu'il leur fût permis de réaliser leurs projets dans la montagne, MM. Grant et Hinsdale ont fait des courses d'évangélisation dans les contrées habitées par les Yezidis, courses qui leur ont procuré beaucoup de satisfaction. Le premier écrit, en date du 12 septembre 1842, qu'il était entré en relation avec un chef des Kurdes Hakaris, qui lui avait donné par écrit son approbation, pour établir une mission et des écoles dans les montagnes; il ajoutait qu'il pensait fonder les premières stations dans les villages d'Ashita et de Lezan.[1] — Les affaires qui, d'après les dernières lettres, paraissaient être dans un état fort critique, ont pris une tournure inattendue, et les bruits de guerre se sont dissipés. L'expédition des Kurdes Hakaris, contre Amadieh, à laquelle le patriarche nestorien avait refusé de se joindre, avait échoué. Mais on s'attendait à ce que les Turcs, profitant de leurs avantages, avanceraient du côté des montagnes, et dans ce cas, les Nestoriens ne pensaient pas pouvoir leur résister; obligés de choisir entre la domination des Kurdes et celle des Turcs, ils paraissent préférer se soumettre à ces derniers, espérant que les puissances chrétiennes les protégeraient contre leur oppression. Si la victoire des Turcs fraie désormais une route sûre au travers du Kurdistan, elle ouvre en revanche la porte à un autre ennemi, savoir, aux missionnaires papistes, qui, tandis que M. Grant entrait dans les montagnes par la frontière persane, y pénétraient par le Kurdistan. Le patriarche, qui sent sa faiblesse, est très-disposé à profiter de toutes les ressources temporelles qui pourront lui être offertes, et comme les missionnaires romains savent mieux que personne faire usage de ces

[1] Miss. Herald. Jan. 1843, p. 43.

appâts charnels, il est d'une haute importance que les missionnaires évangéliques maintiennent les avantages qu'ils ont acquis.—« En sorte, dit M. Grant, que j'ai pris des arrangements pour passer dans les montagnes, soit qu'on m'envoie un compagnon d'œuvre, soit qu'on ne le fasse pas. Ce champ demande six ouvriers au moins, et encore suffiront-ils à peine pour la moitié du travail. Il nous faudra, avant tout, construire des maisons. J'ai pris des arrangements pour former des écoles à Tiyâri, Djélu et Therma. M. Hinsdale est toujours à Mossoul, où sa présence est des plus nécessaires. »

M. Grant a fait dans ce dernier séjour une plus ample connaissance avec ce peuple, ainsi qu'avec les chefs Hakaris les plus influents, dont la protection est presque indispensable. Nouroulah-Bey l'a reçu comme un ancien ami. Il n'est pas douteux que la conservation du missionnaire et de sa station ne dépende de la continuation de cette amitié, car il a la prétention maintenant d'exercer une sorte de juridiction sur toutes ces montagnes.

Le patriarche, dont la maison a été brûlée dans l'invasion des Kurdes Hakaris, s'est retiré avec deux Malecks du district de Tiyâri dans la partie supérieure des montagnes, où M. Grant fut le visiter; il lui réitéra toutes les assurances de protection et d'approbation qu'il lui avait données précédemment. Mais l'on voit clairement qu'il est fortement préoccupé de la position politique dans laquelle il se trouve. En effet, des agents russes, français, anglais, cherchent partout à établir leur influence dans ces contrées, les premiers parmi les Grecs, les seconds parmi les catholiques romains, les troisièmes parmi les sectes non unies à Rome. Papistes et protestants, cherchent à gagner pour eux, d'abord les Nestoriens orthodoxes de la montagne, auxquels leur position réserve un rôle important; puis les Arméniens, les Jacobites, les Yézidis, et même les Kurdes, qui ne se considèrent que comme des demi-mahométans. Deux ecclésiastiques anglais y ont été envoyés l'année dernière, par l'archevêque de Cantorbéry et l'évêque de Londres, à la demande du patriarche, qui espérait se donner ainsi un appui pour résister aux empiétements des papistes. Malheureusement l'un d'eux est un ardent partisan de la secte appelée *puseiste*, et regarde « tous les non-épiscopaux comme des païens. » L'envoi de cet homme ambitieux et mondain est donc bien peu propre à seconder les intentions chrétiennes du patriarche. De son côté, le gouvernement français y a expédié le missionnaire Boré, avec trois lazaristes et un jésuite, appelé Licoboni, et l'on attendait le printemps dernier un renfort de plusieurs dominicains. Les papistes avaient établi des écoles, enseignaient le français, jouaient de l'orgue, intriguaient et ne négligeaient rien pour discréditer, parmi ces populations crédules, l'œuvre des missionnaires évangéliques, et pour calomnier les évêques nestoriens orthodoxes; à leur grand scandale, les protestants enseignaient la Parole de Dieu dans les écoles, la répandaient en langue vulgaire

dans les campagnes, et cherchaient à débarrasser insensiblement l'Eglise nestorienne des superstitions que le temps et les influences papistes y ont apportées. [1]

Quoi qu'il en soit de ces complications politiques, et de ces intrigues religieuses, espérons que les missionnaires évangéliques sauront y rester complétement étrangers, se souvenant qu'ils ne sont pas les serviteurs des passions humaines, mais de Celui « *qui exerce la justice parmi les nations;* » (Esaïe XLII.) » et qui a dit : « *C'est à moi qu'appartient la vengeance ; je la rendrai, dit le Seigneur.* » (Rom. XII, 19.)

[1] Miss Herald. Jan. 1843, p. 43.

SECONDE PARTIE

CHAPITRE X.

La révolte des dix tribus. — Leur idolâtrie. — Captivité. — Elles sont perdues de vue dans l'histoire, et non retrouvées encore. — Leur existence à part est hautement probable. — Difficultés du sujet. — Sa nature intéressante et sa grande importance.

A aucune époque de l'histoire, le peuple choisi de Dieu ne fut plus hautement favorisé que durant le long et paisible règne de Salomon, qui surpassa tous les rois de la terre en opulence et en sagesse. Mais cette prospérité sans pareille fut au-delà de ce qu'un homme pouvait supporter; elle l'entraîna dans l'idolatrie, « c'est pourquoi l'Eternel fut irrité contre Salomon, parce qu'il avait détourné son cœur de l'Eternel, le Dieu d'Israël, qui lui était apparu deux fois, et qui même lui avait fait ce commandement exprès, qu'il ne marchât point après d'autres dieux; mais il ne garda pas ce que l'Eternel lui avait commandé, et l'Eternel dit à Salomon : Parce que ceci a été en toi, que tu n'as pas gardé mon alliance et mes ordonnances que je t'avais prescrites, certainement je déchirerai le royaume,

afin qu'il ne soit plus à toi, et je le donnerai à ton serviteur. Toutefois, pour l'amour de David ton père, je ne le ferai point en ton temps : ce sera d'entre les mains de ton fils que je déchirerai le royaume. Néanmoins je ne déchirerai pas tout le royaume, j'en donnerai une tribu à ton fils pour l'amour de David, mon serviteur, et pour l'amour de Jérusalem que j'ai choisie. » Un prophète fut alors envoyé à Jéroboam avec ce message : « Ainsi a dit l'Eternel le Dieu d'Israël : voici, je m'en vais déchirer le royaume d'entre les mains de Salomon et je t'en donnerai dix tribus; mais il y en aura une tribu pour l'amour de David, mon serviteur, et pour l'amour de Jérusalem, qui est la ville que j'ai choisie d'entre toutes les tribus d'Israël; parce qu'ils m'ont abandonné et se sont prosternés devant Astoreth, le dieu des Sidoniens, devant Kémos, le dieu de Moab, et devant Milcom, le dieu des enfants de Hammon, et qu'ils n'ont point marché dans mes voies pour faire ce qui est droit devant moi et pour garder mes statuts et mes ordonnances..... J'ôterai le royaume d'entre les mains de son fils et je t'en donnerai dix tribus. » (1 Rois, XI. 9-13; 31-35.)

Effectivement, pendant la royauté puérile et impolitique de Roboam, fils et successeur de Salomon, Israël se révolta contre la maison de David. Jéroboam fut déclaré roi sur tout Israël (savoir, les dix tribus), « et aucune tribu ne suivit la maison de David, que la seule tribu de Juda, » avec laquelle Benjamin était inséparablement associé. Depuis ce temps, les Juifs furent divisés en deux royaumes ou gouvernements séparés, lesquels sont respectivement désignés par les noms de Juda et d'Israël; distinction reconnue par les prophètes inspirés, qui, presqu'invariablement parlent des dix tribus sous la dénomination d'Israël, ou d'Ephraïm, dans les limites duquel était placé le siége de ce royaume. Les Israélites se détournèrent immédiatement de l'adoration du vrai Dieu pour s'adonner

au culte des idoles. Sans égard pour les admonitions qu'il avait reçues de Dieu, et les châtiments qu'il avait récemment vu infliger à la maison de David à cause de son train idolâtre, Jéroboam chercha à élargir et à perpétuer la brèche qui s'était formée entre Juda et Israël, et à fortifier son nouveau royaume en empêchant les dix tribus d'aller à Jérusalem comme elles y étaient accoutumées, pour adorer le Dieu de leurs pères. « Sur quoi le roi ayant pris conseil, fit deux veaux d'or, et dit au peuple : Si ce vous est trop de peine de monter à Jérusalem, voici les dieux, ô Israël, qui t'ont fait monter hors du pays d'Egypte. Et il en mit un à Béthel et il mit l'autre à Dan. Et cela fut une occasion de péché, car le peuple allait même jusqu'à Dan pour se prosterner devant un des veaux. » (1 Rois, XII, 28-30.) C'est ainsi qu'Israël fut confirmé dans l'idolâtrie, ce péché détestable qui attira sur lui la vengeance d'un Dieu Saint, après qu'il eût fermé l'oreille aux avertissements, aux plaintes et aux jugements qui lui furent adressés pendant l'espace de deux cent cinquante ans. La prédication et les miracles d'Elie et d'Elisée ne furent pas plus efficaces pour amener une réformation. Les rois même marchèrent à la tête de l'idolâtrie et de la corruption ; tous, jusqu'au zélé Jéhu qui avait été oint spécialement pour devenir un réformateur en Israël, furent adorateurs du veau d'or : « Il ne se détourna point des péchés de Jéroboam, par lesquels il avait fait pécher Israël. (2 Rois, X, 31.) Quoiqu'il eût détruit la postérité de l'impie Achab et massacré les prêtres de Baal, le peuple transgressait encore la loi du Dieu de ses pères, et paillardait après les dieux des nations; ils adoptèrent tous les statuts des païens, servirent leurs idoles et se vendirent eux-mêmes à l'iniquité à la vue de l'Eternel. Aussi le Seigneur fut fort irrité contre Israël et le chassa de devant lui. Les deux tribus de Ruben et de Gad, et la demi-tribu de Manassé, qui s'étaient répandues sur une vaste étendue du pays à

l'est du Jourdain et qui s'étaient profondément enfoncées dans l'idolâtrie, furent les premières emmenées captives par le roi d'Assyrie. (1 Chron., V, 26.) Mais cela ne suffit pas pour arrêter les autres tribus dans leur carrière d'infidélité. La coupe de leur iniquité était comblée, et elles furent contraintes d'y boire jusqu'à la lie.

La main de Dieu qui avait long-temps étendu vers ce peuple la verge du châtiment, fut déployée de nouveau et s'appesantit sur leurs têtes dans sa juste indignation. Environ dix-neuf ans après la captivité des tribus situées au-delà du Jourdain (721 avant J.-C.), « Salmanasar, roi d'Assyrie, prit Samarie et transporta les Israélites en Assyrie, et les fit habiter à Chalach et sur Chabor, fleuve de Gozan, et dans les cités des Mèdes. C'est pourquoi l'Eternel fut fort irrité contre eux et les rejeta, et il n'y eut que la seule tribu de Juda qui restât. » (2 Rois XVII, 6-18.)

« Depuis ce temps », dit un savant écrivain, « nous n'entendons plus parler des dix tribus, et nous ignorons si quelqu'un de leurs descendants existe actuellement dans le monde, quoique plusieurs pensent qu'il en subsiste un résidu dans quelque région non encore visitée » (1). Milman, l'historien des Juifs, parlant de la captivité, dit : « A partir de cette époque, l'histoire perd de vue les dix tribus comme peuple distinct. Prideaux suppose qu'elles furent totalement perdues et absorbées parmi les nations au milieu desquelles elles s'établirent; mais l'imagination s'est plue à les suivre dans des régions lointaines et inaccessibles, où l'on suppose qu'elles attendent la restauration des douze tribus dans leur terre natale, ou bien encore elle a cru reconnaître les traits, le langage et la religion des Juifs, chez divers peuples, entr'autres les Afghans de l'Inde,

(1) Turner's Sacred History of the World, vol. III, p. 490.

et, ce qui paraît plus étrange encore, les Aborigènes ou Américains (1).

On ne doit pas s'attendre que nous essayions de réfuter ces diverses théories, dont aucune n'a été soutenue avec une évidence suffisante pour produire une conviction entière en leur faveur. Les dix tribus d'Israël sont encore aujourd'hui, aussi réellement que jamais, les *tribus perdues*. Les preuves qui ont été présentées (voyez : « Star in the West, »—« View of the Hebrews, etc.) pour identifier les Indiens d'Amérique avec les tribus perdues tiennent uniquement aux circonstances, et ont été principalement basées sur des coutumes qui sont *primitives* plutôt que particulières, et qui se rencontrent au même degré chez les Arabes et les autres nations de l'Orient.

Quant aux Afghans, il suffira de citer le témoignage du Rév. Dr Joseph Wolff, qui a visité l'Afghanistan, dans l'espérance de retrouver les dix tribus. Après avoir été désappointé dans cette recherche, il en résume les motifs dans les termes suivants :

« Mes doutes sur l'origine juive des Afghans, tiennent à ceci : 1° ils n'ont point la physionomie juive ; 2° la tradition de leur descendance du peuple de Dieu n'est pas générale ; 3° enfin, leur langage ne ressemble point à l'hébreu. *Or*, lumière, est le seul mot hébreu que j'aie trouvé dans la langue des Afghans. La construction de leur grammaire diffère essentiellement de celle des Juifs. » (Recherches, pages 238,9.) D'après le vocabulaire donné par Wolff, je puis ajouter que la langue afghane ne ressemble en rien au syriaque, ni au chaldéen, et si l'on y retrouve quelques traits d'origine hébraïque, leur tradition partielle la fait plutôt remonter aux *deux* tribus qu'aux *dix*. Malte Brun, (vol. I, p. 45), dit : « Les Afghans

(1) *Milman's History of the Jews*, vol. I, p. 247.

se considèrent comme descendants d'Afghaun, fils d'Irmia ou Bakia, fils de Saül, roi d'Israël. »

La supposition que les dix tribus sont absorbées dans les nations parmi lesquelles elles s'établirent, est non-seulement dénuée de fondement, mais se trouverait sans aucune analogie avec l'histoire de tout ce qu'il y a de Juifs répandus dans le monde. Il n'y pas plus de probabilité à ce qu'elles soient amalgamées avec les deux tribus. Au contraire, de nombreux passages des prophéties impliquent rigoureusement que l'union de Juda et d'Israël est un fait à venir. Dans une prophétie d'Esaïe, dont tous les commentateurs reconnaissent l'accomplissement comme encore futur, les dix tribus sont mentionnées à diverses reprises, distinctement de Juda, sous les dénominations d'Éphraïm et d'Israël, (Esaïe XI, 12, 13. Voyez aussi Jérémie III, 18. Os. I, 11 ; et Ezéch. XXXVII, 16–22.) Dans ce passage d'Ezéchiel qui se présente immédiatement après la résurrection des os secs, dans la vallée, il est ordonné au prophète de prendre deux bâtons, représentant Juda et Israël, et de « les joindre l'un à l'autre pour ne former qu'un même bois. » Il lui est alors commandé de dire aux enfants d'Israël et de Juda, que le Seigneur les unira ainsi en une seule nation. « Dis-leur ; ainsi a dit le Seigneur l'Eternel : Voici, je m'en vais prendre les enfants d'Israël entre les nations parmi lesquelles ils sont allés, je les rassemblerai de toutes parts, et je les ferai rentrer en leur terre ; et je ferai qu'ils seront une seule nation dans le pays, sur les montagnes d'Israël, ils n'auront tous qu'un roi pour leur roi ; ils ne seront plus divisés en deux royaumes. » Maintenant quelle que puisse être l'importance précise de ces prophéties, on s'accorde généralement à reconnaître que leur accomplissement, et en conséquence l'union de Juda et d'Israël, n'est point encore arrivé. De là, nous pouvons inférer, que les dix tribus ont, jusqu'à cette heure, une existence à part sur

la terre. Mais en quel lieu et dans quelle condition, voilà la question qui tient, dans une anxiété prolongée, les curieux et les savants. Tant de théories insoutenables ont été proposées, tant de prétendues découvertes ont été faites, les dix tribus ont été si souvent retrouvées et reperdues, qu'un nouveau traité sur cette matière doit être nécessairement accueilli avec défiance, tant le sujet est maintenant entaché d'une couleur *visionnaire*. Il faut convenir qu'il présente, en effet, des difficultés toutes particulières, et que l'on doit s'attendre à rencontrer beaucoup d'incrédulité en travaillant à son investigation. Plus de vingt-cinq siècles ont jeté sur lui un voile d'une obscurité presque impénétrable. Près de cent générations se sont tour à tour succédées sur la terre; empires après empires ont été fondés et démolis; la guerre a dévasté le monde, les dynasties sont tombées, et l'on peut, en contemplant ce monceau de ruines par-dessus lequel s'élèvent les édifices plus modernes, se demander, avec anxiété: où chercherons-nous la fille d'Israël, emmenée captive dans le désert à une époque où les plus grands événements ne projetaient qu'une ombre bien faible sur les pages de l'histoire? Que de changements dans l'ordre social civil, et religieux, ne doivent pas avoir passé sur les tribus perdues pendant la révolution des âges! Mais quelque grands qu'aient été ces changements, ne nous hâtons pas trop tôt de conclure qu'ils aient placé l'identité de ce peuple hors des atteintes de l'évidence. « Celui qui garde Israël ne sommeillera pas, ni ne s'endormira pas. » S'il a gardé son peuple élu d'un œil si vigilant, il se glorifiera encore dans leur condition présente et dans leurs destinées futures aussi réellement qu'il l'a fait dans l'histoire du passé. Le plus glorieux déploiement de son caractère divin et de ses attributs, est même lié avec les scènes de l'avenir : « *Si leur réjection est la réconciliation du monde, quelle sera leur réception, sinon une vie d'entre les*

morts? » Voilà ce qui donne à notre sujet une si haute importance. Une résurrection spirituelle du monde entier est étroitement unie avec la conversion de l'ancien peuple de Dieu. Si leur réjection a été une ère de réconciliation en ouvrant la porte du salut aux Gentils, c'est encore pour le monde dans un sens beaucoup plus direct, que leur restauration sera « une vie d'entre les morts. »

Comment ne pas attacher une importance réelle à la découverte de ce peuple et à sa conversion? Quelle vie, quelle foi, quelle énergie seraient par là répandues dans l'Eglise? Avec quelle joie les chrétiens n'en salueraient-ils pas le jour, connaissant sa liaison intime avec l'accomplissement des plus précieuses promesses de Dieu, puisqu'il est clair, d'après les prophéties de la Bible, que le rassemblement final d'Israël sera le plus brillant avant-coureur de son règne de gloire. Si l'on reconnaît alors qu'Israël a étendu dès aujourd'hui ses mains vers Dieu; si les dix tribus sont trouvées professant la soumission au Messie, leur Roi, et portant son nom, nos cœurs ne seront-ils pas remplis des espérances les plus élevées et de la plus vivante attente d'un état de bénédictions futures, dans lequel elles seront déclarées héritières spéciales des glorieuses promesses qui restent à accomplir.

Appliquons-nous donc à rechercher les preuves de leur hérédité, et voyons quels sont les titres de créance que nous offrent les populations nestoriennes, pour attester qu'elles sont, en effet, ce que les chrétiens ont si longtemps et si ardemment désiré de retrouver, les *tribus perdues* d'Israël.

CHAPITRE XI.

Traditions d'après lesquelles les chrétiens nestoriens se croient descendants d'Israël. — Ils sont venus de la Palestine. — Témoignage affirmatif des Juifs et des Mahométans.

La tradition, dans le sens général, qu'on attribue à ce terme, exprime une connaissance quelconque transportée d'une génération à une autre par la voie des communications orales. S'il ne se trouve rien dans le caractère ou les circonstances de ceux par lesquels la tradition est transmise, qui puisse invalider son autorité, s'ils n'ont pu être dominés par l'intérêt ou le préjugé, s'ils ont été à portée de connaître la vérité des faits qu'ils rapportent, la tradition mérite d'être reçue comme un témoignage direct en matière d'histoire. Plus un événement aura eu d'importance, plus il est probable qu'il sera fidélement transmis par la tradition à la postérité la plus reculée. Ainsi, nous trouvons des récits du déluge qui détruisit le monde antédiluvien, parmi les nations les plus barbares de la terre; circonstance qui prouverait beaucoup en faveur de ce grand événement, indépendamment de tout témoignage historique. En effet, cette tradition universelle, d'accord avec les indications de la géologie, oppose un argument sans réplique aux prétentions des incrédules qui n'ajoutent pas foi aux Saintes-Écritures. Sans recommander cet exemple à l'imitation, on peut rappeler, comme une autre preuve de l'importance attachée au témoignage traditionnel, que le Concile de Trente attri-

buait une égale autorité à la tradition et à la Bible. Mais, de même que la pureté de l'or est attestée par le creuset, ainsi la vérité acquiert une plus entière certitude après qu'elle a été scrutée plus exactement. Aussi allons-nous faire passer à cette épreuve les traditions des Nestoriens chrétiens relatives à leur origine juive.

1° Je remarque d'abord que cette tradition est généralement répandue et reçue parmi les Nestoriens de l'Assyrie et de la Médie. Ils en parlent volontiers en tout lieu et en toute occasion. Smith et Dwight, dans leur courte visite aux Nestoriens, furent frappés de les entendre affirmer qu'ils étaient les descendants des dix tribus. (1) Ils reconnaissent ce fait dans leurs conversations entre eux, aussi bien que vis-à-vis des étrangers. Un de leurs prêtres reprochait à son peuple les fautes et la responsabilité qui se trouvaient accumulées sur eux à cause de leurs étroites relations avec ceux, « à qui appartiennent l'alliance et les promesses, » et son langage était celui de la réprimande bien plus que celui de la flatterie. Souvent j'ai entendu leurs ecclésiastiques faire la remarque qu'ils étaient un peuple de col raide, comme leurs pères de l'Ancien-Testament. Ces allusions accidentelles à leurs ancêtres hébreux, prouvent d'une manière victorieuse que leur tradition est généralement reçue comme une vérité. Quoique cela tourne à leur confusion, pas un d'entre eux ne nie qu'il ne soit enfant d'Israël. Le savant et l'ignorant, le jeune homme et le vieillard, tous reconnaissent cette relation.

2° La haine qui existe entre les Nestoriens et les Juifs, écarte toute idée d'une tradition fabriquée. Quel motif pourrait les conduire à vouloir s'affilier à leurs plus implacables ennemis? Est-il croyable qu'une tradition, dénuée de fondement et prétendant les lier à un peuple avec

(1) Voyez *Researches in Armenia.* vol. II.

lequel ils ne veulent pas même manger, eût été universellement adoptée parmi les diverses tribus des Nestoriens? Par qui et à quelle époque de leur histoire leur aurait-elle été imposée? Comment aucune réclamation ne se serait-elle élevée au milieu d'une nation si nombreuse? Là, comme partout ailleurs, les Juifs sont les plus méprisés et les plus persécutés de tous les peuples; la haine est donc attachée à tout ce qui s'allie à eux. Par crainte de cette haine, j'ai vu des Nestoriens hésiter à répondre quand on les interrogeait sur leurs ancêtres, et cependant ils finissaient tous par convenir de leur origine juive.

3° Leur ignorance des prophéties ne permet pas non plus de supposer que cette tradition ait pris sa source chez leurs conducteurs religieux, en vue des grandes bénédictions temporelles promises aux Juifs. Ils n'ont aucune idée de bénédictions de ce genre pour les Israélites en particulier; ils croient au triomple final du christianisme dans le monde, mais ne réclament pour eux-mêmes aucune prééminence sur les autres chrétiens. Ils lisent peu les prophètes et les comprennent encore moins; leur interprétation des écrits prophétiques est en général mystique et confuse.

4° La situation écartée du grand corps de l'église nestorienne, s'oppose presque entièrement à ce que l'idée de leur origine juive leur ait pu être suggérée par les nations voisines. Ils habitent principalement des montagnes presque inaccessibles dans lesquelles ils sont tenus à l'abri de toute influence forestière. Les étrangers n'ont que bien rarement pénétré jusqu'à eux, et je ne connais aucun peuple qui entretienne aussi peu de rapports avec ceux qui l'entourent; bien plus, si leurs voisins les avaient assimilés aux Juifs, n'auraient-ils pas repoussé jusqu'à la pensée d'une semblable connexion? Est-il croyable qu'ils l'eussent reçue comme base d'une tradition générale. Et quand il serait possible qu'une pareille falsification se fût

introduite en quelque localité, comment aurait-on pu induire la nation tout entière à admettre une imposture contre laquelle se révoltaient tous leurs sentiments naturels.

On demandera peut-être si les Nestoriens ont des témoignages historiques à produire en preuve de leur descendance des Hébreux. Pour ma part, je n'en ai vu aucun. (1) Leurs histoires ne s'étendent guère au-delà d'une courte relation des événements du jour, insérée occasionellement par l'écrivain ou le copiste dans la marge de quelque livre religieux. Les plus anciens manuscrits du patriarche furent détruits par l'eau, il y a environ soixante ans, dans la traversée de la rivière du Zab. Et à moins que des recherches futures ne mettent en lumière quelques documents authentiques sur ce sujet, nous devons nous contenter de la réponse si souvent donnée à mes questions : « des témoignages de ce genre ne sont pas nécessaires pour nous, » disent les Nestoriens, « persuadés comme nous le sommes du fait de notre origine israélite, qui nous a été transmis de père en fils dans toutes nos générations successives. Aux premiers âges de notre histoire on ne put en sentir le besoin, et plus tard, si quelqu'un en eût conçu la pensée, nous y aurions soupçonné quelque mauvais motif. D'ailleurs, nous accordons bien plus d'autorité à une tradition reçue par toutes les classes du peuple, qu'à des matériaux écrits que peu de personnes peuvent lire ou comprendre, et qui sont exposés à s'altérer ou à se perdre, tandis que notre tradition, si généralement connue parmi nous, est au-dessus de toute atteinte. Nous sommes certainement *Beni Israël* (enfants d'Israël), il n'y a aucun doute à cela. »

(1) Le prêtre Dunka, qui a été longtemps employé comme aide dans la mission, et dont le caractère est renommé pour sa véracité, comme aussi pour sa sincère piété, m'a assuré avoir vu, près de Mossoul, une histoire dans laquelle il est expressément établi que les Nestoriens sont Beni Israël, c'est-à-dire, enfants d'Israël.

Quand on considère les circonstances particulières où se trouve placé ce peuple, on reconnaît beaucoup de bon sens dans ce raisonnement. Là, où un petit nombre d'ecclésiastiques seuls savent lire, il est peu encourageant de multiplier les livres dans un langage inintelligible au commun peuple, par le procédé si lent de copies, et de manuscrits facilement exposés à se perdre. Il n'est donc pas douteux que cette intéressante partie de leur histoire ne soit plus en sureté dans le cœur de cent mille Nestoriens, intéressés à la transmettre à leur postérité, que si elle était seulement confiée à de périssables feuilles de parchemin ; on ne conçoit guère comment pourrait venir à s'effacer un fait si simple, si précis, qui concerne de si près tout un peuple et qui est journellement rappelé dans le cercle de famille, dans les assemblées publiques, et jusque dans l'enseignement des prédicateurs. La langue ne permet ni obscurité ni équivoque à cet égard, en sorte que, l'on peut bien conclure que les Nestoriens sont en effet ce qu'ils prétendent être, savoir les enfants d'Israël.

Une autre tradition des Nestoriens distincte de celle-ci par sa nature, néanmoins intimement unie à elle, et y ajoutant beaucoup de force. C'est que leurs ancêtres, à une époque reculée, vinrent de la *terre de Palestine*, se fixer dans la région maintenant occupée par eux. Ils ne savent précisément à quelle période de l'histoire du monde rapporter ce fait, quoiqu'ils soient certains de sa vérité, mais il paraît évident qu'il eut lieu avant l'ère chrétienne, quand on examine le temps et les circonstances de leur conversion au christianisme. Quel peuple d'ailleurs, hors les Israélites captifs, a été transporté de Palestine en Assyrie, et dans les cités des Mèdes ? Nous nous efforcerons de montrer dans le chapitre suivant que les dix tribus furent alors placées sur la terre habitée maintenant par les Nestoriens chrétiens. Ce fait

quand il aura été pleinement exposé viendra confirmer la tradition et ajoutera le caractère d'un témoignage direct à ce qui ne serait sans cela qu'une heureuse rencontre de circonstances. Mais ce n'est pas tout encore. Nous allons maintenant produire des témoins à la compétence desquels on ne peut rien objecter et dont le témoignage est aussi clair et aussi positif que celui des Nestoriens mêmes.

Les Juifs qui habitent parmi eux reconnaissent le lien qui les unit réciproquement. Ils admettent que les Nestoriens sont aussi bien qu'eux-mêmes, descendants des Israélites. Les accuserons-nous de tenir ce langage par ignorance de la vérité? mais comment serait-il possible que la grande masse des dix tribus se fût convertie au christianisme à leur insu? Très providentiellement pour l'intégrité de notre cause, les dix tribus ne sont pas toutes nominalement chrétiennes. Un résidu semble avoir été laissé comme témoin en vue du cas qui nous occupe, ce sont quelques milliers de Juifs, adhérant encore au judaïsme et qui dispersés dans la contrée des Nestoriens, les étreignant de toute part, prétendent aussi être comptés parmi les dix tribus emmenées captives par les rois d'Assyrie. Ce sont les témoins que nous produisons à la barre. Ils affirment, non sans quelque répugnance, que les Nestoriens et eux appartiennent à la même race, qu'ils ont une origine commune et qu'une même relation de parenté les rattache à la maison d'Israël.

Nous ne pouvons accuser ces Juifs de rendre ce témoignage par des motifs intéressés, car ils voient avec honte une pareille apostasie succédant à la foi de leurs pères, et ils résistent à reconnaître leurs plus grands ennemis comme des frères. Leur sentiment à cet égard est si prononcé que parfois il les entraîne à tordre la vérité et à ne donner qu'une réponse équivoque lorsqu'on leur demande si leurs ancêtres et ceux des Nestoriens étaient les

mêmes. Par suite de leur propension naturelle à la fausseté, quelques uns vont même jusqu'à nier le fait dans la crainte du déshonneur qui pourrait en rejaillir sur eux. C'est seulement aux personnes qui ont gagné leur confiance qu'ils consentent à en faire l'aveu, encore n'est-ce que d'une manière confidentielle, tant ils redoutent d'être censurés par leurs frères, pour avoir confirmé ce qu'on ne faisait que soupçonner. Plusieurs Juifs ont confessé individuellement à des évêques et à des prêtres attachés à cette mission qu'ils regardaient les Nestoriens comme enfants d'Israël, tout autant qu'eux-mêmes.

La première fois que j'entendis rendre ce témoignage par des Juifs, fut le 6 mars 1840 et je notai immédiatement cet entretien dans les termes suivants : « Reçu une visite de deux savants Israélites, Ezéchiel et Daniel, d'Ormiah, lesquels en présence des évêques Mar Youssouf et Mar Elias, de deux prêtres et d'autres Nestoriens, reconnurent très explicitement, que les Nestoriens sont enfants d'Israël, circonstance qu'ils affirmèrent être bien connue de leurs concitoyens juifs. Le prêtre Dunka, à ma requête, leur demanda s'ils étaient certains du fait; sur quoi ils repliquèrent avec solemnité, qu'assurément les Nestoriens étaient enfants d'Israël, mais parce qu'ils ont abandonné la foi de leurs pères, le peuple Juif a honte d'eux et ne les peut avouer pour frères. En réponse à mes questions, ils ajoutèrent qu'il existe des documents écrits concernant le temps et les circonstances de leur conversion au christianisme, mais comme ils ne les possèdent pas eux-mêmes, il n'était point en leur pouvoir de m'en procurer la vue. Lorsque je leur demandai à connaître ce manuscrit, ils parurent craindre d'être allés trop loin dans ce qu'ils avaient dit et se hâtèrent de me donner des informations sur l'époque à laquelle les Nestoriens sont devenus chrétiens ; ils y en joignirent d'autres que je mentionnerai en leur lieu.

Plus récemment, d'autres Juifs ont répété les mêmes affirmations à plusieurs membres de la mission. Un jour le principal rabbin confirma l'assertion de l'origine hébraïque des Nestoriens dans la synagogue même, en ma présence et celle de MM. Holladay et Stocking; il nous apprit que les Nestoriens ont apostasié la foi juive aux jours de Jésus-Christ et de ses Apôtres.

Je cite le passage suivant, tiré du journal de mon respectable associé, M. Stocking, pour signaler le témoignage direct qu'il contient et non pour anticiper sur l'évidence qui dérive de l'identité de langage.

« 28 *Avril.* — Hier, je reçus la visite de deux Juifs que j'ai employés à relier deux ou trois manuscrits nestoriens. Le prêtre Jean était présent. Comme les Juifs de la ville parlent un dialecte de la langue nestorienne, nous conversâmes dans celle-ci. Eux et le prêtre se comprenaient réciproquement à merveille; parfois ce dernier m'expliquait un mot que je ne pouvais facilement reconnaître. Après avoir quelque temps parlé d'affaires, je demandai aux Juifs comment il se faisait qu'ils usassent du langage des Nestoriens, et s'ils l'avaient appris d'eux. Ils répondirent « non » sans hésister. Je demandai alors si les Nestoriens avaient au contraire été enseigné par les Juifs; leur réponse fut encore négative. « Comment donc, » repris-je, « parlez-vous la même langue? » L'un des Juifs répondit alors, que ce peuple s'était séparé d'eux: il ajouta que ce fait bien connu était contenu dans leurs livres. De la manière dont je conduisis mes questions, les Juifs ne purent se douter que j'eusse d'autre objet en vue que de me faire simplement expliquer comment leur langage se trouvait être semblable à celui des Nestoriens; ils ne comprirent qu'à la fin de notre conversation quel était mon but et à quoi tendaient mes questions. »

Un tel témoignage puisé à cette source, n'a pas besoin de commentaire; quelle cour de justice voudrait le re-

jeter? Les Nestoriens disent aux Juifs : « Nous sommes enfants du même père, voulez-vous nous avouer pour frères? — Oui, répondent ceux-ci; vous êtes frères de la race d'Israël. Nous faisons partie des dix tribus et vous aussi. Mais l'antipathie existant entre les Juifs et les Nestoriens est mutuelle et si violente qu'il n'y a de part et d'autre aucun désir d'être regardé comme appartenant à la même race. Les sentiments qu'ils éprouvent les uns pour les autres sont tout-à-fait semblables à ceux qui régnaient entre les Juifs et les Samaritains.

Quelques mahométans lettrés attestent aussi l'origine juive des Nestoriens; cependant ils sont mal informés sur ce sujet. Beaucoup de ceux qui vivent à Ormiah vinrent des régions du Khorassan où réside encore une partie de leur race. Quand l'Evangile fut pour la première fois prêché ici, une grande partie du peuple suivait la religion de Zoroastre, et elle prévalut dans le pays jusqu'aux jours de Mahomet. De là vient que nous ne pouvons nous attendre à trouver la généralité des Persans en possession d'informations bien précises sur les ancêtres de leurs voisins chrétiens, mais il est intéressant de penser que quelques-uns du moins peuvent donner un témoignage positif en faveur de l'origine hébraïque des Nestoriens.

CHAPITRE XII.

Lieux dans lesquels les dix tribus furent transportées.—Assyrie, Halah, Habor, Gozan, Hara, Médie, maintenant occupés par les Nestoriens chrétiens. —Il y a peu de Juifs dans ces contrées.

« Chercher une chose là où elle a été perdue, » est une maxime que les enfants mêmes comprennent et pratiquent, mais contre laquelle on a directement agi par rapport aux dix tribus, car on les a cherchées partout, excepté dans le lieu d'où elles ont disparu, et celui-là, précisément jusqu'à nos jours, n'avait point été exploré. (1) Le berger, dont le troupeau s'est égaré, va le chercher là où il l'avait conduit; les brebis de Dieu ont été emmenées au désert et n'ont point reparu, mais heureusement nous savons où elles avaient été transportées; elles n'y sont point demeurées livrées à elles-mêmes; elles avaient des gardiens qui les ont mises en lieu de sûreté, et étaient trop intéressés à les conserver pour les laisser s'enfuir de nouveau. Ces gardiens ont été les rois d'Assyrie. Le premier fut Tiglath-Pilnèser, « qui transporta les Rubénites, les Gadites, et la demi-tribu de Manassé, et les emmena à Chalach, à Chabor, à Hara et au fleuve Gozan, où ils sont demeurés jusqu'à ce jour. » (1 Chron. V, 26.) Bientôt après, Salmanasar, autre « roi d'Assyrie, prit Samarie, et transporta les Israélites (savoir les tribus restantes) en Assyrie, et les fit habiter à Chalach

(1) L'époque tardive de leur découverte s'explique aisément, quand on pense que leur contrée a été jusqu'ici *terra incognita*, une terre inconnue, écrit mon ami, M. Brant, consul anglais à Erzeroum.

et sur Chabor, fleuve de Gozan, et dans les villages des Mèdes. » (2 Rois XVII, 6 et XVIII, 11.)

Il est à remarquer que quoique emmenées captives, par divers conquérants, à quatre-vingt-dix ans d'intervalle, toutes les tribus furent établies dans la même contrée. La seule différence, dans le récit, est que, 1 Chron., le nom de *Hara* est inséré en addition aux lieux mentionnés, 2 Rois. « L'insertion de ce nom, » dit le professeur Robinson, « peut être une erreur des copistes, que la lecture de 2 Rois XVII, 6, semble corriger et redresser. » (1) Cette opinion est confirmée par le fait que ce nom ne se trouve ni dans la version syriaque, ni dans celle des Septante. Le mot Hara, en hébreu, signifie « montagnes, ou régions montagneuses, » et comme la contrée dans laquelle les dix tribus furent transportées, et où résident maintenant les chrétiens nestoriens, est, comme nous l'avons vu, une des plus montueuses de la terre, le mot Hara peut très-naturellement avoir été ajouté, comme une *glose*, en explication marginale, et finalement être devenu partie du texte. Combien d'autres exemples ne pourrions-nous pas trouver où les deux meilleures versions, la grecque et la syriaque, diffèrent du texte hébreu pour corriger quelques fausses leçons. La supposition très-naturelle que le mot Hara fut ajouté comme une explication, ainsi que cela se remarque dans d'autres passages, aide ici à établir la topographie de la contrée, qui devint plus tard la demeure des dix tribus; en même temps, elle harmonise le récit des écrivains sacrés. Nous trouvons donc en trois différents endroits, par le témoignage de l'inspiration, que « le roi des Assyriens transporta Israël en Assyrie, et les fit habiter à Chalach et à Chabor, fleuve de Gozan, et dans les villages des Mèdes. »

L'Assyrie était bornée, selon Ptolémée, au nord, par

(1) Robinson's Calmet, art. Gozan.

une portion de l'Arménie et le mont Niphatir; à l'ouest, par le Tigre; au sud, par la Susiane; à l'est, par une partie de la Médie et les montagnes de Choatra et Zagros. La contrée, renfermée dans ces limites, est appelée, par quelques-uns des anciens, *Adiabène* (ou plutôt l'Adiabène était comprise dans l'Assyrie), et par d'autres, Aturia ou Atyria. L'Assyrie est maintenant appelé *Kurdistan*, à cause des descendants des Karduchi, lesquels occupent les districts du nord. Elle est bornée par la Médie, la Mésopotamie, l'Arménie et la Babylonie. Il est reconnu que dans le temps de sa plus grande prospérité, l'empire assyrien s'étendait fort au-delà des limites qui lui sont généralement assignées par les écrivains anciens et modernes. Mais à l'époque où les dix tribus y furent transportées, il avait été réduit à ses dimensions primitives, (1) les Mèdes s'étant révoltés et Babylone étant devenue un royaume séparé. (2)

Le nom d'Aturia ou Atyria, ainsi que l'observe Dion Cassius (XVIII, c. 28), est une simple variante dans la prononciation du mot Assyrie ; la province ainsi désignée était probablement le point central duquel la puissance et la dénomination de l'Assyrie se répandait au loin vers l'occident et le midi. Après la dissolution de la monarchie assyrienne par la révolte des Mèdes, ce nom fut de nouveau restreint à la province du nord, tandis que les parties méridionales prirent celui de Babylonie, à cause de la ville principale, ou de Chaldée, qui leur venait de ses habitants.

Il est positif, d'après l'assertion de Pline (*Hist. nat.* V, c. 12) que la province d'Adiabène était une fois comprise sous le nom d'Assyrie. Les historiens sacrés de ces temps reculés employaient évidemment le terme d'Assyrie dans son sens propre, le plus limité, comme on peut s'en

(1) Cela arriva soixante-dix ans après la fondation de Rome, la seconde année de la huitième olympiade, laquelle était 748 avant J.-C.—*Diod.* sic. liv. II; *Athenœus*, liv. XII; *Herodotus*, liv. I; *Justin*, liv. I, c. 3.

(2) *Rollin*, liv. III, c. 2.

convaincre par Esaïe XI, 11, où Elam et Sinar sont mentionnés comme étant hors des confins de l'Assyrie. Les rois qui transportèrent les dix tribus en Assyrie et mirent fin au royaume d'Israël furent les premiers qui régnèrent à Ninive, après la destruction du premier empire assyrien, époque à laquelle les limites de l'Assyrie furent si bien fixées, qu'il ne peut y avoir lieu à aucune méprise. J'ai particulièrement insisté sur ce point, sachant que plusieurs écrivains ont tenté d'identifier diverses places et rivières rapprochées de l'Euphrate, de la mer Caspienne et même de l'Inde, avec Halah, Habor et Gozan, lesquels doivent évidemment être cherchés en Assyrie.

La MÉDIE ayant été, de l'aveu de tous, contiguë à l'Assyrie, il n'y a pas d'hésitation sur la région générale où « les villages des Mèdes » ont dû être situés. Je laisse à décider aux savants si le terme *cités* doit être traduit littéralement, comme dans les versions hébraïque et anglaise, ou si nous devons lire *villages*, comme dans la syriaque et la vulgate, ou encore *montagnes* des Mèdes, ainsi que dans les Septante. Chacune de ces leçons est également applicable à mon but, car nous trouvons des Nestoriens dans les montagnes, les villages et les cités des Mèdes, et près de l'Assyrie. Je dois cependant remarquer que les Mèdes étant en état de révolte à l'époque de la captivité des dix tribus, il est difficile de supposer que le roi d'Assyrie ait pu pénétrer bien avant en Médie sans rencontrer ses sujets rebelles. Nous devons donc chercher les établissements des Israélites captifs près des frontières de l'Assyrie, et surtout à l'intérieur même de cette contrée dans les lieux que nous allons maintenant examiner. Le premier en ordre est *Halah*. De nombreux témoignages prouvent que cette ville était renfermée dans les limites de l'Assyrie. Elle paraît avoir été dans la région du Lycus, ou de la rivière Zâb, et non loin de Ninive. Bochart, Gesenius, Rosenmüller et Cellarius sont d'avis

qu'Halah est la même que Calah, dont il est parlé dans la Genèse X, 11, 12. D'après sa connexion avec le contexte, Calah, doit avoir été en Assyrie; les commentateurs sont d'accord là-dessus. Saint Ephraïm et les derniers Pères syriens disent que Calah est la moderne Hatareh, laquelle se trouve à environ un jour de marche, N.-N.-O. des ruines de Ninive. Ptolémée et Strabon semblent en faire un district de la contrée, s'étendant à l'est au moins aussi loin que la rivière Zâb. Chalah ou Halah, dit Assemani, (1) se rapporte entièrement à notre Chalaha ou Chalavana, que Ptolémée (liv. VI, c. I) place près des montagnes d'Arménie, entre le Tigre et le Lycus (Zâb), ou dans la région des Arapachites. De Chalah (Halah) vient Chalachena dont parle Strabon, disant: « Chalachena et Adiabène sont au-delà des limites de l'Arménie; » dans son liv. XVI, il cite encore « la plaine près de Ninus (Ninive), et Dolomena, et Chalachena, et Chazena et Adiabèna. » La ville que les Syriens appellent Halah, (2) et les Arabes Halavana, (3) était le siége d'un archevêque nestorien. Halah ou Halacha était un des six archevêchés dont les prélats nommaient les patriarches nestoriens. (4) Ainsi, il paraît qu'Halaha était en Assyrie et qu'elle exerçait de l'influence parmi les chrétiens nestoriens. La totalité de la région décrite par Ptolémée et Strabon, sous le nom d'Halah, est, ou a été occupée par les Nestoriens.

HABOR est le nom d'une rivière, et, c'est un fait remarquable, qu'une rivière sortant des montagnes centrales de l'Assyrie, retient invariablement ce même nom jusqu'à nos jours. Gesenius traduit ainsi le passage de 2 Rois, XVII, 6 : «Il les fit habiter en Chalites (Halah), et sur le

(1) *Biblioth. Orient.*, t. IV, p. 419.

(2) Halah et Habor ont la même orthographe et prononciation parmi les Nestoriens, que dans la Bible syrienne.

(3) *Biblioth. Orient.*, t. IV, p. 418 Ibid., p. 415. (4) Ibid., p. 416-418.

Chabor (Habor), une rivière de Gozan et dans les cités des Mèdes. » (1) Notre version anglaise admet le même sens, si l'on retranche seulement la particule *by* (*by* a river of Gozan), laquelle est imprimée en italiques pour montrer qu'elle n'existe pas dans l'original. Habor, comme nous le voyons, est une rivière de Gozan. Le Zâb en est une aussi ; et, se trouvant la plus considérable, elle peut bien être appelée par excellence, *la* rivière de Gozan.

GOZAN, selon Cruden, Holden et d'autres, signifie *pâturages*. En consultant le Lexicon hébreu, de Gezenius, on voit que le sens du G et du Z varient souvent entr'eux, tandis que les mots dans lesquels ces lettres sont employées, conservent la même signification après que la mutation a eu lieu. Ainsi, Gozan peut se changer en Zozan sans altérer le sens. Zozan est le nom donné par les Nestoriens à tous ces plateaux élevés de l'Assyrie, qui leur offrent des pâturages pour leurs nombreux troupeaux. La région dans laquelle le Habor et le Zâb prennent leur source et celle qu'ils arrosent ensuite, a particulièrement ce caractère. En considérant la similitude de ces noms et l'autorisation qui nous est donnée de regarder Gozan et Zozan comme n'en formant qu'un seul, on ne peut douter qu'il ne s'agisse ici du Gozan des Écritures, d'autant qu'il se trouve en Assyrie et dans le voisinage de la rivière Habor. Si nous lisons dans le deuxième livre des Rois XIX, 12, et dans Esaïe XXXVII, 12, la manière orgueilleuse dont Sennachesil exalte les conquêtes de ses pères, il semble que les rois d'Assyrie avaient détruit les habitants de Gozan avant que les Israélites y fussent transportés, en sorte qu'ils se trouvèrent maîtres du pays. «Les dieux des nations que mes ancêtres ont détruits, Gozan, Haran, etc., les ont-ils délivrés ? » Ce fut sans doute un grand exploit de détruire les barbares habitants de cette

(1) *Robinson's Calmet*, art. Gozan. Voyez aussi Habor.

contrée sauvage et montueuse, il est donc très-naturel que les rois d'Assyrie aient désiré les remplacer par une population industrieuse, telle que celle des captifs israélites et formée comme eux aux habitudes de la vie pastorale. Nous ignorons si en d'autres localités ils furent appelés à s'établir au milieu de la race indigène ; mais, comme les natifs de Gozan et de Haran, ou Hara (car les mots ont le même sens), n'existaient plus alors, il est naturel de supposer que les dix tribus prirent possession entière de cette région, et que leur grande force leur permit de conserver une position complètement distincte des nations païennes qui les entouraient.

Tel est encore aujourd'hui la situation des chrétiens Nestoriens dans cette même contrée, qui est devenue la patrie d'adoption des dix tribus. Depuis un temps immémorial leur demeure a été aussi immuable que les rochers qui les abritent, et ils ne se sont mêlés par aucun genre d'alliance avec les peuples voisins. Dans leur gouvernement, leur religion, leur langage, leurs mœurs, ils forment un peuple aussi réellement à part de tous les autres que l'étaient leurs ancêtres hébreux dans la terre de Canaan. Le plus grand nombre d'entr'eux occupent la partie centrale de l'ancienne Assyrie, autrefois nommée Adiabène. S'il y avait lieu de douter que telle eût été la région particulière, dans laquelle furent transplantées les dix tribus, un discours du roi Agrippa aux Juifs, à la date du premier siècle, nous en fournirait la preuve. Il y parle comme d'un fait reconnu par la nation entière, de l'existence de leurs frères en Adiabène plus de sept cents ans après l'époque où ils y furent amenés captifs. Dans cette fameuse allocution aux Juifs de Jérusalem, rapportée par Joseph, le roi Agrippa leur demande s'ils pensent étendre leur ambition au-delà de l'Euphrate et supposent que leurs frères des tribus, qui habitent l'Adiabène, voulussent venir à leur secours. Il nous semble qu'on ne peut

rien de plus positif. Que le lecteur consulte d'ailleurs l'ancien atlas de Butler, il y verra que l'Adiabène est précisément la contrée qu'occupent actuellement les tribus indépendantes des Nestoriens chrétiens. Le district, au sud-ouest du Lycus, ou Zabatus (grand Zâb), était l'Aturia des anciens; celui au sud-est de la rivière, jusqu'à Caprus (le petit Zâb), était appelé Adiabène. Ammien Marcellin observe (LXXIII, c. 20) que la province d'Adiabène tire son nom de deux rivières entre lesquelles elle était renfermée, le Diaba et l'Adiaba, c'est-à-dire le grand et le petit Zâb. Le nom arabe d'Adiabène est Zawabiah, lequel est également un dérivé du mot Zâb. — *Voyez* Assemani, Bib. orient. IV, 711.

Dans l'Adiabène propre, on compte de nos jours environ cent mille Nestoriens, tandis qu'un fort petit nombre de Juifs se trouve encore parmi eux. Que sont donc devenus ceux-ci, et comment les premiers ont-ils pris leur place? En Médie, les Nestoriens s'élèvent à vingt mille, et à peine la dixième partie de la population est-elle juive. On n'a pas de données certaines sur le nombre des Nestoriens qui habitent au nord-ouest du Habor, mais on a lieu de le croire considérable; c'est l'opinion du colonel Sheil, qui a passé très-près de leur pays. (1) Dans la région du Habor, la proportion des descendants des dix tribus, demeurés en dehors du christianisme, est plus forte qu'ailleurs; encore ne dépasse-t-elle pas six à sept cents familles; presque tous résident *dans* le Habor, ou plutôt dans une île de cette rivière, sur laquelle est bâtie l'ancienne ville de Zacho.

La population nestorienne en Médie et Assyrie, y compris la petite portion qui a embrassé les erreurs romaines, approche de deux cent mille âmes; et celle des Juifs nomi-

(1) J'apprends que le plus grand nombre sont devenus papistes ou chaldéens.

naux, dans ce même territoire, n'en excède pas vingt mille. Personne ne pourra supposer que ces vingt mille individus soient tout ce qui reste des dix tribus. Il est probable, au contraire, que leurs descendants doivent dépasser l'estimation que nous avons faite de la population nestorienne, et que quelques groupes s'en sont séparés pour pénétrer jusqu'à des régions plus lointaines. Mais en raison des obstacles que devait rencontrer leur émigration, ces parties détachées ne représentent sûrement pas un chiffre bien élevé. Peut-être des recherches futures identifieront-elles les Yezidis des rives occidentales du Tigre avec les dix tribus. (1)

Il existe aussi, sur les frontières d'Assyrie, vingt à quarante mille chrétiens syriens, chez lesquels on remarque beaucoup de traits communs avec les Nestoriens. Si les mêmes caractères hébreux se découvraient en eux, la probabilité de leur origine juive acquerrait une grande force; mais nos recherches actuelles doivent se borner aux Nestoriens.

Tandis que les districts extérieurs du pays où les dix tribus ont été transportées, sont plus ou moins occupés aujourd'hui par les Nestoriens, il est digne de remarque que la partie centrale de cette région a été, de temps immémorial, uniquement habitée par ce même peuple, à l'exclusion de tout autre. La majeure partie de la tribu indépendante de Tiyari et la totalité des tribus de Tehoma, Bass, Jelu, Diss et autres moins importantes, se trouvent comprises dans les limites de l'Adiabène, où séjournait le grand corps des dix tribus au premier siècle de l'ère chrétienne. Cette population représente donc la race des Israélites captifs, ou bien elle a entièrement usurpé leur place.

(1) Ce point sera examiné dans la suite.

CHAPITRE XIII.

Les dix tribus n'ont pas quitté l'Assyrie. - Preuve historique. — Evidences tirées des circonstances. — Témoignage des écrits prophétiques.

Après avoir vu que les dix tribus ont été transportées en Assyrie, et s'y sont fixées dans les districts particuliers qu'occupent maintenant les chrétiens Nestoriens, il nous reste à montrer qu'elles n'ont jamais été déplacées de cette contrée. Nous en inférerons naturellement que puisque cette même région contient un fort petit nombre de Juifs nominaux, et que ses autres habitants ne prétendent pas à une origine hébraïque, les Nestoriens doivent être les vrais descendants des tribus perdues.

Je remarque donc, premièrement, que *nous n'avons aucune preuve qu'elles aient été déplacées.* Le savant auteur de « the Sacred History of the World, l'*histoire sacrée du monde*» et Milman, l'historien des Juifs, racontant leur captivité s'accordent à dire : «nous n'entendons plus dès-lors parler de ces dix tribus ; l'histoire les perd de vue comme peuple distinct. » Nul auteur ne fait mention de leur déplacement.

2° *Ils ne sont pas retournés avec les Juifs captifs à Babylone.* On peut admettre que comme individus quelques-uns aient accompagné leurs compatriotes à Jérusalem, après la captivité de Babylone ; mais cela ne peut nullement se dire des dix tribus. Sous le règne de Cyrus, environ cinquante mille Juifs retournèrent à Jérusalem, mais il nous est dit expressément que ce furent ceux que le roi Nébucadnetzar avait emmenés à Babylone. (Esdras II, 1.)

Environ soixante-dix-neuf ans après, sous le règne d'Artaxerxès, Esdras vint de Babylone à Jérusalem, avec un petit nombre de Juifs, montant tout au plus à deux mille hommes, parmi lesquels il y en avait quelques-uns seulement des dix tribus et tout le reste appartenait à celle de Juda. Josèphe après avoir donné le récit de la permission accordée par le roi à Esdras pour le retour des Juifs dit «ainsi il lut la lettre (de Xerxès ou Artaxerxès) à Jérusalem à ces deux Juifs qui y étaient revenus; mais il la garda pour lui et en envoya une copie à tous ceux de sa nation qui étaient en Médie.» (1) Quand ces Juifs eurent appris la piété du roi envers Dieu et la bonté qu'il témoignait à Esdras, ils en furent fort touchés; plusieurs d'entr'eux prirent leurs effets et vinrent à Babylone, avec le désir de se rendre de là à Jérusalem; néanmoins le corps entier du peuple d'Israël demeura dans le pays. (2)

3° Les dix tribus étaient encore dans la terre de leur captivité au premier siècle de l'ère chrétienne. Josèphe, relativement à ce que nous venons de citer, affirme expressément, » qu'il n'y a que deux tribus en Asie et en Europe soumises aux Romains; *tandis que les dix tribus sont au-delà de l'Euphrate jusqu'à ce jour*, et qu'elles forment une immense multitude dont on ne saurait évaluer le nombre. (3) Il parlait ainsi à la fin du premier siècle, après que l'Évangile avait déjà commencé à être prêché en Assyrie, ainsi que nous le montrerons bientôt. Comme historien, Josèphe est trop favorablement connu pour qu'il soit nécessaire d'appuyer son témoignage; étant lui-même Juif, et homme fort instruit, il doit avoir été bien informé de ce qu'il avance au sujet des dix tribus, et

(1) L'Assyrie avait longtemps auparavant été réunie au royaume des Mèdes, et à cette époque elle était encore comprise sous le nom de la Médie, dont elle formait une province tributaire.

(2) Jos., Ant., liv. XI, c. 5.

(3) Jos., Ant., liv. X, XI, c. 16.

ne paraît pas avoir été influencé par aucun mauvais motif dans l'énoncé des faits que nous avons cités. Nous avons déjà parlé du discours du roi Agrippa, (1) dans lequel ce prince fait allusion comme étant une chose de notoriété publique à l'existence des dix tribus au-delà de l'Euphrate en Adiabène. Ce discours fut prononcé dans le but d'empêcher la guerre avec les Romains, qui se termina par la destruction de Jérusalem et du Temple. Il était adressé à la nation entière des Juifs habitant en Judée. D'après la manière dont il y est parlé de leurs frères captifs des dix tribus, comme vivant en Adiabène et y étant sujets des Parthes, puissance qui dominait alors en Orient, il est clair que pendant la seconde moitié du premier siècle, les dix tribus résidaient en Assyrie dans les mêmes lieux où elles avaient été emmenées captives.

4° *Elles étaient encore dans la terre de la captivité au cinquième siècle.* C'est ce qui est expressément établi à plusieurs reprises par Jerôme, dans son excellent « Commentaire sur les Prophètes » écrit au commencement de ce siècle-là, et nulle autorité ne peut être supérieure à la sienne sur ce sujet. « Il est bien connu que Jérôme était le plus savant des Pères latins. » (2) Sa profonde érudition, l'étendue de ses recherches, ses nombreux voyages et sa longue résidence en Palestine, ajoutent un grand poids à son témoignage. « Jérôme est de tous les Pères latins, » dit Horne, « celui qui a rendu les plus importants services au monde chrétien par son consciencieux « Commentaire sur les Ecritures, » ouvrage duquel nous avons tiré notre citation, et l'on dit que son Commentaire sur les Prophètes » est regardé comme sa meilleure production (3).

(1) Jos., Bel., liv. II, c. 16.

(2) *Horne's Introduction*, V. II, p. 78.

(3) Ibid., v. II, p. 745.

Nous avons vu que les Juifs connaissaient fort bien la résidence des dix tribus pendant le premier siècle; il est évident qu'ils ne peuvent en avoir perdu tout souvenir avant l'époque où Jerôme recueillit sur ce sujet en Palestine des informations auprès d'eux.

5° *Les dix tribus sont aujourd'hui dans la terre de la captivité*. Le savant Dr Buchanan dit dans un de ses ouvrages : « Il ne serait peut-être pas difficile de prouver que le corps des dix-tribus est demeuré jusqu'à ce jour dans le pays où il avait été d'abord emmené captif. Si nous pouons vdécouvrir avec certitude où elles étaient au premier siècle de l'ère chrétienne, c'est-à-dire sept cents ans après le transport des Juifs à Babylone, et huit cents après la captivité d'Israël, puis si nous pouvons encore les retrouver au cinquième siècle, certainement nous pourrons encore suivre leurs traces jusqu'à maintenant. » Buchanan, cite d'après Josèphe cette même harangue du roi Agrippa aux Juifs, de laquelle nous avons déjà tiré diverses preuves rélatives à la situation des dix tribus pendant le premier siècle; puis il ajoute : « Au cinquième siècle, Jérôme, auteur de la Vulgate, traitant de la dispersion des Juifs dans ses notes sur le prophète Osée, parle ainsi : « Jusqu'à ce jour les dix tribus sont soumises aux rois de Perse, et les liens de leur captivité n'ont point encore été relâchés » (Tom. VI, p. 7). Plus loin il dit : « Les dix tribus habitent jusqu'à présent les cités et les montagnes des Mèdes » (Tom. VI, p. 80). Il ne peut donc y avoir de doute à ce sujet. Avons-nous jamais entendu parler depuis cette époque d'aucune expédition de Juifs abandonnant leurs foyers, pour aller comme les Goths et les Huns, à la conquête des nations? Avons-nous jamais ouï dire qu'ils se soient insurgés pour rompre leurs chaînes? Encore aujourd'hui, Juifs et chrétiens sont généralement asservis sur cette terre du despotisme. Nulle famille n'ose en franchir les limites sans la permission du roi. Josèphe

Emin, chrétien bien connu à Calcutta, désira vainement faire sortir sa famille d'Ispahan, pour la réunir à lui ; il ne put y parvenir quoique notre gouvernement s'intéressât en sa faveur.» (Buchanan's Researches.) Depuis le commencement du cinquième siècle, dernière période bien connue de l'existence des dix tribus, l'histoire se tait sur leur compte. Les Annales nationales des Turcs, des Persans et des Arabes, qui sont pourtant nombreuses, ne contiennent pas un mot sur le déplacement des captifs israélites de leur pays, et la tradition reste également muette sur ce point. « Les Juifs» dit Buchanan, «entretiennent des communications constantes les uns avec les autres en Orient, en sorte que, si quelque fait intéressant pour la nation juive survient, le bruit s'en répand bientôt par toute l'Asie. Depuis le premier siècle, ils ont été dispersés non-seulement en Asie, mais presque dans le monde entier, et ils interrogent avidement les signes des temps touchant leur peuple. Il serait donc incroyable qu'une circonstance aussi importante que le déplacement des dix tribus (alors fort nombreuses), pût avoir échappé à leur observation. Et cependant eux aussi demeurent silencieux là-dessus, jusqu'à l'époque où l'Évangile leur fut prêché. Ils nous disent bien «que le corps entier des dix tribus d'Israël, est au-delà de l'Euphrate,» «qu'ils sont une immense multitude et occupent l'Adiabène.» Mais depuis que ce même peuple a reçu l'Evangile, les Juifs inconvertis cessent de les avouer pour frères, et leurs rabbins, pour dérouter les faiseurs de recherches, leur assignent une contrée fabuleuse qu'ils nomment, «la terre de ténèbres, située au-delà de la rivière Sabbathique.» Mais qu'ils nous disent dans quel temps ce peuple a émigré là, sous l'empire de quelles circonstances, et par quelle voie il s'y est rendu, car il est impossible, placés comme ils l'étaient, qu'ils aient pu dissimuler leurs mouvements; leur silence à cet égard et leurs étranges fables

concourent à établir le fait que les dix tribus habitent encore la même contrée, mais elles ont embrassé la foi de Celui contre lequel les Juifs ont exhalé leur haine la plus amère, et ceux-ci par conséquent auraient honte d'avouer leur origine commune.

Quelques Juifs appartenant à des contrées plus lointaines ne paraissent pas avoir reçu cette fable des rabbins, et leur témoignage tend à prouver que les Israélites sont encore dans la terre de leur captivité. En parlant des Juifs noirs de l'Inde, Buchanan dit : « Je leur fis quelques questions concernant leurs frères des dix tribus : ils répondirent qu'on croyait communément parmi eux que le corps central des Israélites devait se trouver dans la Chaldée et dans les contrées adjacentes, puisque là avait été le lieu de leur captivité; ils savaient que quelques familles avaient émigré jusque dans le Cochin, et le Rajapour aux Indes et même plus loin encore en Orient, mais que le gros de la nation, maintenant fort réduit en nombre, ne s'était pas jusqu'à ce jour écarté à plus de deux mille *milles* de Samarie. » Pendant que l'auteur se trouvait parmi les Juifs du Malabar, ayant mentionné l'opinion soutenue par quelques personnes, que les Israélites avaient quitté les provinces Chaldéennes, on lui demanda vers quelles contrées ils s'étaient dirigés et si nous avions entendu parler de la marche de cette grande armée entreprenant une telle expédition. Notre ignorance de ce fait leur semblait une objection insurmontable, eu égard aux nombreux moyens d'information qui étaient à notre portée; eux-mêmes qui avaient eu connaissance de circonstances bien moins importantes concernant les dix tribus, s'étonnaient que le bruit de ce mouvement général ne leur fût pas parvenu.

Après avoir insisté aussi longtemps sur les évidences historiques, nous ne quitterons pas cette partie de notre sujet sans produire un témoin de plus, savoir la Bible.

Le chapitre XI d'Esaïe qui commence par une des prophéties les plus claires touchant notre Sauveur, décrit ensuite la paix et les bénédictions qui rempliront le monde au triomphe final de son royaume, quand « le loup demeurera avec l'agneau » et que « la terre sera remplie de la connaissance de l'Eternel comme le fond de la mer des eaux qui le couvrent » : nous sommes assurés qu'alors, « le Seigneur mettra encore sa main une seconde fois pour acquérir le résidu de son peuple qui sera demeuré de reste en Assyrie, en Egypte, à Pathros, à Cus, à Hélam, à Sinhar, à Hamach et dans les îles de la mer. Et il élevera l'enseigne parmi les nations et assemblera les *Israélites* qui auront été chassés, et recueillera des quatre coins de la terre ceux de *Judà* qui auront été dispersés. Et il y aura un chemin pour le résidu de son peuple qui sera demeuré de reste en Assyrie, comme il y en eut un pour Israël, lorsqu'il remonta du pays d'Egypte. » (Esaïe XI, 6, 9, 12, 16).

Je ne compte pas discuter maintenant le sujet du retour des Juifs, car peu importe au fond de la question actuel qu'il soit parlé de ce retour dans un sens littéral ou figuratif. Le point que je veux faire ressortir est la prééminence donnée à l'Assyrie conjointement avec Israël. Pourquoi cela ? puisqu'il n'y a qu'un très-petit nombre de Juifs nominaux en Assyrie, pas même la dixième partie de ce qu'il y en a dans d'autres pays; et cependant elle est non-seulement nommée la première en ordre, mais dans le verset qui termine le chapitre, elle est mentionnée isolément comme étant d'une plus haute importante que tous les autres lieux ensemble; bien plus, il est dit qu'en faveur de son peuple demeuré en Assyrie, Dieu va opérer des merveilles aussi étonnantes que le partage des eaux de la mer Rouge. « L'Éternel lèvera la main contre le fleuve par la force de son vent, et il le frappera sur les sept rivières, et fera qu'on y marchera avec des souliers. » Ce

dessèchement de la rivière, peut-il être autre chose que le dessèchement de l'Euphrate, annoncé dans la révélation de saint Jean (Chap. XVI, 12), « afin que la voie des Rois de devers le soleil levant soit ouverte. » Question intéressante que nous examinerons de près dans la suite de cet ouvrage.

Remarquons que les Israélites sont nommés les premiers parmi « ce résidu du peuple élu de Dieu, qui sera demeuré de reste en Assyrie. » « Il assemblera les Israélites qui auront été chassés et recueillera ceux de Juda qui auront été dispersés. » (v. 12). Il nous est dit expressément qu'Israël où les dix tribus seront rassemblées, et d'où le seront-elles si ce n'est d'Assyrie. Si l'on hésitait à croire que sous le nom d'Israël, mentionné distinctement de Juda, les dix tribus fussent comprises, la désignation spéciale d'Ephraïm qui se présente non moins de trois fois dans le verset suivant accolée avec Juda, enlèverait toute espèce de doute.

On admet généralement que l'accomplissement de cette prophétie est encore à venir; cela ressort d'ailleurs trop évidemment du contexte pour avoir besoin d'être prouvé. Mais il paraît certain que les dix tribus doivent à une époque future être ramenées d'Assyrie, il s'ensuit qu'elles y sont encore maintenant.

La simple connaissance de la géographie ancienne suffit pour montrer que les dix tribus ne peuvent se trouver dans aucun des autres lieux ici nommés par le prophète, à moins que ce ne fût dans «*les îles de la mer;*» mais cette dernière supposition ne saurait se concilier avec le titre de «*jetés dehors*» qui est donné ici à Israël, pour le distinguer des «*dispersés de Juda;*» elle est d'ailleurs en désaccord avec ce que nous connaissons de son histoire.

On trouvera une allusion du même genre à l'Assyrie, dans Esaïe XXVII, 12, 13. Nous avons montré dans les premiers chapitres que les dix tribus ne revinrent pas

avec Juda de la captivité Babylonienne. L'accomplissement de ce qui est prédit ici est donc encore à venir, comme l'expliquent ces paroles : « Vous serez glanés un à un, ô enfants d'Israël. » Et il arrivera en ce jour-là qu'on sonnera du grand cor et ceux qui s'étaient perdus au pays d'Assyrie et ceux qui avaient été chassés au pays d'Egypte reviendront et se prosterneront devant l'Eternel en sa sainte montagne à Jérusalem. » De même, dans Osée XI, 11, il nous est dit; « Ils accourront en hâte hors d'Assyrie comme des pigeons et je les ferai habiter dans leurs maisons, dit l'Eternel,» ce qui venant à la suite de cette touchante apostrophe, « Comment t'abandonnerais-je, ô Ephraïm, comment te livrerais-je, Israël,» s'applique évidemment aux dix tribus. Il est dit dans Zacharie X, 9, 10 : « Ils se souviendront de moi dans les pays éloignés et ils vivront avec leurs fils et retourneront. Ainsi je les ramènerai du pays d'Egypte et les rassemblerai d'*Assyrie.*» Ce nom d'Assyrie qui revient si fréquemment à propos des dix tribus, doit évidemment être pris dans le même sens que dans 2 Rois XVII, 23. « Israël a été transporté de dessus sa propre terre en Assyrie jusqu'à ce jour. » Dans le premier passage que nous avons cité (Esaïe XI), le terme d'Assyrie ne doit certainement pas être pris dans un sens plus étendu, puisque Sinhar, Elam, etc, sont nommés ensuite comme des contrées distinctes. (1)

Si nous nous sommes formé une juste idée du vrai sens de ces prophéties, la connaissance que nous possédons de la population actuelle de l'Assyrie, nous conduira nécessairement à conclure en faveur de l'identité des dix tribus avec les Nestoriens chrétiens ; car les dix tribus ont été transportées en Assyrie ; le temps de leur retour est

(1) Cette prophétie fut prononcée après la captivité des dix tribus, et par conséquent depuis la division de l'ancien empire des Assyriens, qui arriva l'an 747 avant J.-C. — *Diodorus Siculus*, lib. II ; *Athenæus*, lib. XII ; *Herodotus*, lib. I ; , lib. *Justin*, I, c.

encore à venir; elles sont donc actuellement en Assyrie; les Nestoriens sont le seul peuple habitant cette contrée, qui puisse être identifié avec les dix tribus. Ne sommes-nous donc pas autorisés à les regarder comme leurs descendants?

Laissant le sujet de leur conversion au christianisme pour y revenir dans la suite, nous examinerons maintenant l'évidence interne, ou plutôt les preuves qui existent parmi eux de leur origine israélite.

CHAPITRE XIV.

Langage des Nestoriens semblable à celui qui est parlé par les Juifs de leur contrée. — Evidence tirée de ce qu'ils sont venus de Palestine ou de Syrie. — Ils sont descendants d'Israël et non de Juda.

J'ai déjà fait observer qu'une petite portion des descendants des dix tribus, paraissent avoir été retenus par une providence spéciale dans les liens du Judaïsme, afin d'attester l'identité de leurs frères convertis. Nous les avons entendus rendre témoignage que les Nestoriens ont les mêmes ancêtres qu'eux. Ils ont une langue commune, non que les Nestoriens parlent un dialecte de l'hébreu, ce n'est pas le cas; car les Juifs répandus dans les lieux où les dix tribus ont été transportées, parlent un langage différent de leurs frères des autres parties du monde. C'est un dialecte du syriaque qui indique pour eux une autre origine. Celui que parlent les Nestoriens est radicalement le même, et ils affirment qu'il y a aussi peu de différence entre le langage de leurs voisins juifs et

le leur, qu'entre les divers dialectes qui sont parlés au milieu d'eux. J'ai pu me convaincre de cela par des observations réitérées dans toute l'étendue du pays. J'ai vu les Nestoriens d'Ormiah, converser avec des Juifs à Amadieh, sans se douter, d'après leur langage, de leur nationalité ; et je puis maintenant parler aux Juifs d'Ormiah, dans leur propre dialecte, avec autant d'aisance que lorsque je m'adressais à quelques tribus de Nestoriens montagnards dans le leur. D'autres membres de la mission ont remarqué, comme moi, l'étonnante similitude de ces deux dialectes, jusque-là qu'un de mes amis, s'entretenant à Ormiah avec un Juif dans son syriaque natif, supposa que ce Juif avait appris la langue des Nestoriens pour être employé par eux dans leurs transactions commerciales. Le témoignage suivant, sur la conformité du langage parlé par les Nestoriens et les Juifs d'Ormiah, a été donné par le Rév. A.-L. Holladay, dont le jugement en pareille matière paraîtra hors de question, quand on saura, qu'après avoir été quelque temps professeur de langues dans un des colléges de l'Amérique, il a publié une grammaire du syriaque moderne, comme étant le moyen de communication dont il a usé dans tous ses entretiens avec les Juifs et les Nestoriens. « Le langage des Nestoriens d'Ormiah,» remarque-t-il, « diffère si peu de celui des Juifs de la même ville, que je puis le considérer comme n'étant qu'un dialecte de la même langue, et je leur attribue, à tous, une origine commune. »

M. Stocking, auquel le syriaque vulgaire, parlé par les Nestoriens, était aussi devenu familier, et qui a aidé à le réduire en système, exprime la même opinion : « J'ai souvent conversé avec les Juifs d'Ormiah dans le langage des Nestoriens, lequel est tellement semblable au leur, qu'ils emploient indifféremment l'un ou l'autre dans leurs communications journalières. Il est évident que ce ne sont que les divers dialectes d'une même langue. » Quelques

Juifs très-instruits acquièrent une connaissance suffisante de l'hébreu pour pouvoir le parler ; ils apprennent aussi à lire leurs Targums chaldéens. Mais le commun peuple n'entend ni l'une, ni l'autre de ces langues. Le syriaque vulgaire est exclusivement parlé dans leurs familles comme dans le cercle domestique des Nestoriens. Ils ne peuvent cependant l'avoir appris les uns des autres, car ils ont peu ou point de relations sociales, sauf pour des affaires de commerce. Un Nestorien ne mange jamais avec un Juif, et ils se visitent très-rarement dans leurs demeures respectives. Ils n'ont d'ailleurs aucun motif d'apprendre mutuellement leurs langues, puisque le turc leur sert ici de moyen de communication, et que le kurde et l'arabe leur rend le même service dans les autres parties de l'Assyrie qui renferment des Juifs. Comment les Nestoriens et les Juifs de cette région sont-ils donc venus à avoir un même langage? Ils ne peuvent l'avoir acquis ici, puisque le syriaque n'a jamais été généralement répandu à l'est de l'Euphrate.

Un écolier même pourrait, en les comparant, s'assurer que la langue des Nestoriens est dérivée du syriaque, et non du chaldéen. Nous avons encore sur ce point le témoignage du Rév. A.-L. Holladay : «M. Perkins et moi,» dit-il, « après avoir bien examiné et consulté, sommes convaincus que le nestorien moderne, tel qu'on le parle ici, est immédiatement dérivé de l'ancien syriaque. Cette opinion a été communiquée, il y a longtemps, au professeur Robinson, et sa réponse concorde avec elle. » Le savant professeur allemand, Rœdiger, a écrit plus récemment sur le même sujet un article qui confirme cette vue. Le Rév. J. Perkins affirme aussi « que le fond de la langue vient directement du vieux syriaque, aussi certainement que le grec moderne vient de l'ancien. »

Mais le syriaque était-il la langue des dix tribus dans la terre de leurs ancêtres ? Tous les Juifs la parlent-ils éga-

lement, ou bien Israël en avait-il une différente de Juda? Je serais heureux de pouvoir soumettre ces questions à de plus habiles que moi; mais elles sont si intimement liées avec mon sujet, que je ne puis les éviter, à moins que je n'essaie de rejeter à mon tour l'objection contre ceux qui la soulèvent, en leur demandant de m'expliquer comment les Juifs et les Nestoriens ont pu acquérir la connaissance du syriaque dans une contrée si éloignée de celle dont il est originaire. Mais quoique le cours des siècles ait enveloppé ce sujet d'une grande obscurité, nous pourrons peut-être arriver à démontrer d'une manière approximative combien il est probable que le syriaque ait été en usage chez les dix tribus avant la captivité.

Il est aujourd'hui généralement reconnu que le syriaque fut la langue dans laquelle notre Sauveur s'énonça pendant les jours de sa chair, et qu'elle était alors universellement répandue dans la Palestine. Le grec était plus commun encore, et l'hébreu réservé seulement pour les livres. Quelques-uns ont pensé que le syriaque (araméen) avait été introduit de Babylone à la suite de la captivité des Juifs. Mais le chaldaïque de cette époque (la langue de Babylone), dont un exemple nous a été conservé dans le livre de Daniel, présente une assez forte différence de dialecte avec le syriaque, et nous pouvons raisonnablement inférer par l'interprétation de la lettre des Samaritains au roi Axtaxercès, que la même dissemblance existait dans ce temps-là. « Et l'écriture de la lettre était écrite en langue syrienne, et elle fut *interprétée* en langue syrienne. » (Esdras IV, 7). Le terme *araméen*, qui est ici rendu par syrien, comprenait, comme on le sait, tout à la fois le syriaque et le chaldéen; et comme le dernier était la langue de Babylone, et le premier celle de la Palestine, il est naturel de supposer que la lettre, étant écrite dans l'un de ces dialectes, fut interprétée dans l'autre; et qu'ainsi ce passage doit être compris comme il suit :

« Elle était écrite en araméen occidental ou syriaque, et fut interprétée en araméen oriental ou chaldéen. » Quelle meilleure explication pourrait-on donner que celle-là ? Dire qu'une lettre écrite en anglais a été traduite en anglais, serait absurde; et comme celle dont il s'agit était écrite de Samarie, capitale du royaume d'Israël, il paraît que la langue syrienne y était en usage moins de deux siècles après le déplacement des dix tribus. Mais comment s'y était-elle établie ? Certainement, elle ne dérivait pas des Juifs rentrés dans leur pays, car à cause de l'animosité existant entre Juda et Israël, ils avaient très-peu de rapports l'un avec l'autre ; de plus, c'était l'araméen occidental et non l'oriental qui était ici employé. Puis donc que si peu après la captivité des dix tribus, le syriaque était la langue de Samarie, leur capitale, on est conduit à supposer qu'il était parlé par les Israélites eux-mêmes. Une autre preuve additionnelle de la prédominance du syriaque dans le territoire des Israélites, est la date très-ancienne de la version samaritaine du Pentateuque. Tous reconnaissent sa haute antiquité. Quelques-uns même qui ont donné à ce sujet une attention particulière, croient qu'elle dut être faite avant le schisme qui éclata entre les Juifs et les Samaritains. (1) A quelque période qu'on doive la rapporter, elle ne peut avoir été jugée nécessaire avant que le syrien ou l'araméen ait pris la place de l'hébreu, puisque les Israélites possédaient déjà le Pentateuque hébreu écrit en caractères samaritains.

Mais notre principal argument se trouvera dans la position des dix tribus relativement aux nations environnantes. Lorsqu'elles se révoltèrent contre Juda, leurs rois n'épargnèrent aucun effort pour en faire un peuple distinct des autres Hébreux. Si, pour élargir la brèche, creusée entre les deux nations, ils étaient résolus, au mépris des plus

(1) Voyez *Horne's Introduction*, vol. II, p. 14.

sérieux avertissements, à entraîner les Israélites dans l'idolâtrie, auraient-ils hésité, pour assurer leur but, à encourager parmi eux l'usage d'une langue différente. Liés comme ils l'étaient avec les Syriens, ils ont naturellement dû en acquérir le langage, d'autant plus qu'ayant de bonne heure adopté les dieux étranges et les rites idolâtres de cette nation, il est difficile de ne pas supposer qu'il existait entr'eux un moyen de communication. Cela ressort aussi de ce qu'ils étaient devenus les confédérés des Syriens dans leurs guerres contre Juda. Mais rien ne montre d'une manière plus concluante l'introduction, presque nécessaire, de la langue syrienne parmi les Israélites, que le fait d'avoir été si complètement subjugués par ceux-ci. Pendant une génération, ou même plus, les Syriens les opprimèrent et les détruisirent « jusqu'à les rendre menus comme la poudre qu'on foule! » Depuis la mort d'Hazaël, roi de Syrie, qui fut suscité comme un fléau spécial sur Israël, et qui l'asservit pendant plus de vingt ans, les Israélites remportèrent quelques avantages sur leurs oppresseurs, mais ce fut seulement plusieurs années après qu'ils purent en secouer le joug. Les dix tribus avaient été réduites à de telles extrémités, par cette cruelle servitude, qu'elles provoquèrent l'intervention de Dieu en leur faveur.

« Parce que l'Eternel vit que l'affliction d'Israël était fort amère, et qu'il n'y avait ni de ce qui est serré, ni de ce qui est délaissé, et qu'il n'y avait personne qui aidât Israël; et que l'Eternel n'avait point parlé d'effacer le nom d'Israël de dessous les cieux, à cause de cela, il les délivra par les mains de Jéroboam, fils de Joas. » (1)

Comment, après cela, s'étonner qu'à la suite de quarante ans de servitude et d'étroites relations civiles et religieuses avec les Syriens, les dix tribus aient parlé le lan-

(1) Voyez, 2 Rois X, 32; XIII, 3-7; XIV, 26, 27.

gage syriaque dès avant leur captivité. Si l'on voulait objecter qu'une nation conquise est lente à adopter les coutumes du vainqueur, nous en appellerions à l'histoire de ces contrées, où de pareils changements se sont fréquemment succédés, et où les peuples, malgré toutes leurs répugnances, ont dû forcément s'y soumettre. Tel a été le cas pour le plus grand nombre des Grecs de l'Asie-Mineure. Ils se sont vu imposer, à la pointe de l'épée, la langue de leurs maîtres mahométans, en échange de leur bel idiôme classique. En Palestine même, l'arabe a pris la place du syriaque, comme celui-ci avait fait de l'hébreu.

L'étroite ressemblance de l'hébreu et du syriaque rendit ce changement particulièrement facile au peuple d'Israël : il peut même s'être effectué d'une manière presqu'imperceptible, une génération ayant succédé à l'autre pendant qu'ils étaient soumis aux rois de Syrie, ou plutôt pendant les deux cent cinquante ans de leurs transactions civiles et religieuses. Si l'on ajoute à toutes ces preuves le fait que les Juifs, habitant des contrées dans lesquelles les dix tribus furent emmenées captives, parlent aujourd'hui le langage syriaque, lequel n'est usité par aucune autre portion du peuple Hébreu, à nous connue, on devra infailliblement en conclure que leurs ancêtres acquirent cette connaissance avant leur captivité, et cela, joint à d'autres témoignages, mettra hors de doute que les Juifs qui vivent maintenant en « Halah et Habor, sur la rivière de Gozan, et dans les villages des Mèdes, » sont les descendants des dix tribus.

Autant qu'une langue commune peut identifier un peuple avec un autre, celle des Nestoriens prouve leur origine israélite. Dans le cas où le syriaque aurait été originaire dans le pays, l'évidence eût paru beaucoup moins forte. Mais il faudrait une dose de crédulité bien rare pour admettre que depuis le cinquième, ou même le premier siècle de l'ère chrétienne, les dix tribus ont aban-

donné les lieux maintenant occupés par les Nestoriens, et qu'*un autre peuple, parlant le même langage, venant de la même région*, et portant le *même* nom, est venu les y remplacer. Et pourtant il faut tenir tout cela pour vrai, si l'on nie les justes titres des Nestoriens à porter le nom de *Béni-Israël*, et si l'on rejette les témoignages nombreux qui ont été produits en preuve de leur descendance directe de l'ancien peuple de Dieu.

Il est digne de remarque que, seulement parmi les Nestoriens et les Juifs de Médie et d'Assyrie, le syriaque est aujourd'hui une langue vivante, à moins qu'une exception ne puisse être trouvée parmi les chrétiens syriens qui habitent à l'ouest du Tigre et qui ont peut-être aussi une origine hébraïque. L'usage d'une liturgie syriaque parmi d'autres chrétiens que les Nestoriens ne milite pas contre la justesse de nos conclusions. La plupart de ceux qui usent de cette langue dans leur culte vivent dans les limites de la Syrie, et la fameuse école syrienne d'Edesse l'introduisit dans les églises de leur voisinage. Chez eux et chez les chrétiens de Malabar, le syriaque est uniquement la langue des livres, et cela ne prouve pas plus en faveur de l'origine israélite de ces peuples, que l'usage du latin dans les églises d'Irlande ne prouve que les enfants de « la verte Erin » soient romains. Ces deux cas sont exactement semblables. Dans la Syrie et la plus grande partie de la Mésopotamie, l'*arabe* est la langue usuelle des chrétiens syriens; tandis qu'à Orfa, l'ancienne Edesse, où la littérature syriaque est très cultivée, ils ne parlent que le turc. Il en est de même à Diarbekir, Mardin et Mossoul, où le syriaque n'est connu que par un petit nombre de personnes qui l'ont appris comme science classique, ou l'ont acquis des Nestoriens d'Assyrie. Le service divin en syriaque est non-seulement inintelligible au commun peuple, mais encore à plusieurs membres du clergé. Supposons que les chrétiens syriens fissent des conversions

aux Indes ou en Afrique, ils introduiraient le syriaque dans le culte, mais cela ne suffirait pas pour identifier les Africains ou les Hindous aux Nestoriens. C'est bien différent quand deux peuples entre lesquels il existe de véritables points de ressemblance, usent en commun d'une langue maternelle qui leur est particulière. Nous revenons donc à l'inévitable nécessité d'adopter l'explication si souvent donnée par les Juifs et les Nestoriens, sur la conformité de leur langage; ils la regardent comme la conséquence de leur origine commune, et nous y trouvons la preuve convaincante qu'ils sont les uns et les autres enfants d'Israël.

CHAPITRE XV.

Noms attribués aux chrétiens nestoriens. — Preuve tirée de leur origine hébraïque. — Beni-Israël. — Nazaréens. — Syriens. — Chaldéens. — Ils rejettent celui de Nestoriens.

La multiplicité des noms par lesquels on désigne le peuple qui nous occupe maintenant pourrait amener de la confusion sur ce sujet, s'il n'est pas nettement compris; mais ces diverses dénominations admettent toutes une explication satisfaisante, et fournissent, comme on le verra, un témoignage convaincant de leur origine hébraïque.

Béni-Israël, est le terme généralement employé pour désigner la descendance directe des Nestoriens. Demandez à quelqu'un d'entre eux des informations relatives à ses ancêtres, il répondra aussitôt: «Nous sommes enfants

d'Israël. » C'est une expression familière parmi eux, et nous pourrions, à aussi juste titre, leur dénier le nom de chrétiens que de refuser notre assentiment à cette dénomination plus ancienne, puisqu'ils réclament également l'un et l'autre, et que leurs rites, leurs coutumes et bien d'autres circonstances leur y donnent un même droit. Cependant leur caractère spécial, comme Juifs, ayant disparu sous celui de chrétiens, et leur nationalité s'étant presque perdue pendant leur longue captivité, ils s'attribuent plus communément à eux-mêmes un autre nom. Beni-Israël a été aussi appliqué par quelques écrivains aux chrétiens de Perse pour exprimer leurs relations avec l'église juive (1).

Nazaréens est un terme fréquemment employé par les Nestoriens à l'égard d'eux-mêmes, (2) et qui leur a aussi été réservé par des peuples voisins à l'exclusion des Arméniens et de toute autre secte chrétienne. Il porte même une évidence de leur origine hébraïque, plus concluante que celle «d'enfant d'Israël. »

Le terme de *Nazaréens* a été défini, «chrétiens convertis du judaïsme, dont la principale erreur consiste à maintenir la nécessité ou la convenance des œuvres de la loi et qui adhèrent obstinément à la pratique des cérémonies juives. » En d'autres mots, ce sont des « juifs ou Israélites convertis au christianisme. » Le Dr Semler, écrivain allemand, les nomme «ceux qui soutiennent avec le plus de rigueur les ordonnances mosaïques.» Calmet leur donne le titre de « descendants des premiers juifs chrétiens. » Jérôme en parle comme d'*Hébreux* croyant en Christ. Mosheim dit, « ceux qui portent le nom de chrétiens parmi les grecs, étaient chez les juifs appelés

(1) Voyez *Encyclopedia of Religious Knowledge*, article *Persian Christians.*

(2) J'ai vu plus d'une lettre écrite par les Nestoriens au patriarche Mar Simon, dans laquelle il est nommé le patriarche de tous les Nazaréens.

Nazaréens, et après leur séparation d'avec leurs frères juifs, quoiqu'ils n'aient point renoncé aux cérémonies prescrites par Moïse, ils ne voulurent pas les imposer aux chrétiens d'entre les *Gentils*; ils rejetaient aussi pour eux-mêmes les additions faites au rituel mosaïque par les docteurs de la loi et les Pharisiens. » (1) Le savant évêque Horsely, (2) paraît avoir adopté des vues semblables et ne regarde point les Nazaréens comme une secte distincte, mais comme des chrétiens convertis du judaïsme. D'après leur zèle à les imposer aux Gentils, il est évident que les Juifs convertis, dans les premiers âges de l'Eglise, retenaient avec tenacité plusieurs de leurs anciens rites « commandant de garder la loi de Moïse. » (3) Mais les Apotres, après une sérieuse délibération sur ce sujet décidèrent dans un concile général de ne point imposer de « joug » aux Gentils. Nous avons donc de bonnes raisons de croire que ceux-ci n'adoptèrent jamais les rites des Juifs, ni le nom de Nazaréens auquel ces rites se rattachaient, et qu'il fut exclusivement appliqué aux Juifs convertis. De là, nous sommes amenés à conclure, que les Nestoriens doivent avoir été Juifs, et cela d'autant plus que l'on trouve chez eux toutes les coutumes israélites, car à supposer qu'ils ne possédassent que ce nom seul sans aucun des traits particuliers à cette nation, on pourrait penser que par quelque rencontre inexplicable ils l'ont accidentellement adopté. Je suis conduit à cette réflexion par le fait que les Syriens ou chrétiens de saint Thomas, du Travancore dans les Indes, portent aussi le nom de Nazaréens. (4) En Syrie, ce terme est usité dans un sens général, probablement parce que ce fut la contrée où l'on vit les premiers Hébreux convertis et que leur nom pa-

(1) Mosheim's Eccl. Hist. V. I, p. 170.
(2) Réponse à Priestley.
(3) Actes XV, 5.
(4) Buchanan's Researches, appendix.

raît avoir survécu à eux-mêmes. Quant aux premiers il est vraisemblable qu'ils dérivent leur nom des Nestoriens, (1) qui se réfugièrent dans les Indes, lors des sanglantes persécutions du quatrième et du septième siècles. (2) On peut donc les regarder comme une branche des Nestoriens de Médie et d'Assyrie, puisqu'il y a de fortes évidences qu'ils ont appartenu jadis à la même foi, quoique plus récemment ils se soient unis aux jacobites Syriens. Il serait intéressant de s'assurer si les chrétiens Syriens du Travançore possèdent des traditions, des rites et des coutumes, qui dénotent chez eux une origine hébraïque. (3)

S'il fallait quelque chose de plus pour prouver que le nom de Nazaréen s'applique exclusivement aux Juifs convertis, nous le trouverions dans l'usage d'un Évangile distinct, écrit en leur propre langue syriaque, et qui en raison de cette destination toute spéciale a été appelé, l'Evan-

(1) M. Southgate dit qu'à Mossoul, tous les chrétiens du voisinage se trouvent compris sous cette dénomination, attendu qu'ils sont presque tous d'origine israélite.

(2) Yate's Indian Church History.

(3) Voici quelques-unes des circonstances dont l'auteur a été le plus frappé :

1. Leur nom de Nazaréen, indique une origine hébraïque.

2. Ils s'abstiennent de la chair de porc et de tous les autres aliments prohibés par la loi de Moïse. (Wolff's Researches, p. 469.)

3. Ils ont des noms hébreux, comme Zacharie, Urie, Josué, Matthieu, Luc, Abraham, etc.

4. Ils paraissent avoir émigré de la partie occidentale de l'Asie.

5. Ils ont une antique inscription sur une plaque de métal, en ancien caractère babylonien, suivie de signatures en vieux caractère *hébreu*; tous deux d'origine occidentale, le premier dénotant une grande antiquité, le second une connexion avec le juif. J'ignore si le docteur Buchanan a transmis aux sociétés savantes d'Europe un fac-simile de cette inscription, comme il en avait l'intention. Son contenu, s'il pouvait être bien expliqué, pourrait jeter de la lumière sur ce sujet.

6. Si Thomas prêcha dans les Indes, il y fut probablement attiré par des colonies israélites déjà existantes, car on verra qu'il était apôtre de la circoncision avant d'aller aux Indes, où il paraît y avoir eu des Juifs avant cette époque. Nous avons de nombreux témoignagnes d'auteurs grecs, latins et syriens, sur la prédication de Thomas dans les Indes ; ils sont cités par Assémani. (Bibl. Orient., vol. IV, p. 5-25, 435.) Les Juifs de Malabar affirment aussi que cet apôtre y vint l'an 52 de J.-C.

gile des Nazaréens. « Les Pères, » dit Buck, « mentionnent fréquemment l'Evangile des Nazaréens, lequel ne diffère en rien de l'Evangile selon Saint-Matthieu ; il était d'abord écrit en hébreu ou syrien pour les premiers convertis, mais fut ensuite corrompu par les Ebionites. Horne adopte cette opinion comme celle qui s'harmonise avec l'accord unanime de l'antiquité sur ce que Matthieu écrivit d'abord un Evangile en hébreu ou syriaque, *pour l'usage des premiers Juifs convertis.* » C'était évidemment l'Evangile des Nazaréens. Pourquoi cet Evangile aurait-il été écrit dans la langue des Juifs, si ce n'est pour l'usage des Juifs convertis, savoir les Nazaréens. Nous ajouterons le témoignage de Gibbon quant à la définition du terme; il nomme « les Juifs convertis », ceux qui par la suite furent appelés Nazaréens. Avant de quitter ce sujet, je citerai ces paroles de Mosheim : « Comme le nom de Nazaréens ne fut jamais employé pour désigner les Gentils convertis, de même les rites du Judaïsme ne furent jamais introduits parmi eux. Dans ces Églises qui furent composées principalement, si ce n'est entièrement, de Juifs, je puis aisément comprendre que les cérémonies du Judaïsme aient été conservées autant que le caractère différent des deux religions le permettait. Mais que la même chose ait eu lieu dans d'autres églises où se trouvaient peu ou point de Juifs, cela est non-seulement douteux, mais incroyable. (1)

Le nom de *Syriens* appliqué aux Nestoriens peut tirer son origine de la liturgie syrienne qui était en usage parmi eux, ou plus probablement de ce qu'ils ont été une branche de l'église d'Antioche. Cette église très-ancienne fut divisée par plusieurs schismes, et chaque division se considérant comme étant le parti orthodoxe, réclama un droit exclusif au nom de syrienne. De là, vint que parmi

(1) Mosheim's Eccl. Hist., vol. I, p. 103.

les Nestoriens, il est presqu'équivalent au terme de chrétien orthodoxe; il est même quelquefois employé pour désigner les chrétiens en général.

Chaldéens est le nom sous lequel sont connus les papistes de ces contrées; il est rarement appliqué aux Nestoriens orthodoxes à moins que ce ne soit pour rappeler leur relation avec Abraham qui était « d'Ur en Chaldée. » Après avoir passé quelque temps dans la région des anciens Chaldéens, j'entrai dans les montagnes d'Assyrie m'attendant à trouver chez les Nestoriens quelques traits d'identité avec ce peuple. Mais cette prévision ne fut point réalisée. L'indépendance de caractère qu'ils possédent se remarque aussi chez les Carduchiens ou Kurdes, qui habitent la contrée même où Xénophon (1) trouva les Chaldéens, et avec lesquels quelques savants critiques les avaient confondus. (2) On a des raisons de croire que l'application de ce nom aux Nestoriens est de date très-récente.

« Les chrétiens Chaldéens de nos jours, » dit un auteur moderne, (3) « sont d'une origine peu reculée. » Ce fut en 1681 que le métropolitain nestorien de Diarbékir, s'étant querellé avec son patriarche, fut pour la première fois consacré patriarche des Chaldéens par le pape. La secte était aussi nouvelle que l'office et fut créée à cette occasion. Les convertis à la papauté des églises nestorienne et jacobite furent unis en un seul corps qu'on revêtit du titre d'église Chaldéenne. Cela ne signifie pas autre chose que papistes syriens, tout comme nous avons ailleurs des papistes Arméniens et papistes Grecs. (4)

Le nom de *Nestoriens* auquel nous arrivons enfin, est

(1) Xenoph., Anab. IV, 3, 4; V, 5, 9; VII, 8, 14.
(2) Voyez Robinson's Calmet, article Chaldéens,
(3) Recherches de Smith et Dwight, vol. II, p. 186.
(4) Assemuni, Bib. Orient., vol. III, p. 623.

repoussé par le peuple qu'on a coutume de désigner ainsi. Ils se le donnent rarement à eux-mêmes et ne peuvent souffrir de se l'entendre attribuer par d'autres, de peur, à ce qu'il semble, qu'on ne les soupçonne de participer à la prétendue hérésie qui fit excommunier de l'Eglise universelle, Nestorius, évêque de Constantinople en 431. Mais la raison qu'ils assignent pour s'opposer à ce nom, c'est qu'ils n'ont jamais fait dériver leurs doctrines ou leurs rites de Nestorius. Ils le respectent pour avoir élevé la voix contre l'adoration des images ainsi que contre le titre de *mère de Dieu* donné à Marie et qui annullant par le fait l'humanité de Jésus, nous laisse ainsi sans *Médiateur*. Ils n'ont jamais, il est vrai nommé la vierge Marie autrement que mère de Christ, ils ont toujours cru à l'union de la nature divine et de la nature humaine en la personne du Sauveur et ne se sont jamais souillés par le culte des images, (1) mais en même temps ils se demandent d'où vient qu'on applique à leur ancienne église le nom d'un évêque, qui a vécu dans des temps plus rapprochés et avec lequel elle n'a jamais eu aucune connexion? ils épousent volontiers sa cause comme celle d'un fidèle serviteur de Jésus-Christ persécuté pour la justice, et c'est à cause de cela que les ennemis de Nestorius se sont efforcés de leur nuire en les appelant de son nom. Cependant cette dénomination est regardée comme honorable parmi toute la chrétienté protestante, et l'on ne voit guère de bonne raison pour la repousser maintenant quelle est accréditée par un long usage et associée à toutes les phases de l'histoire de l'Eglise.

On demandera peut-être si tous les Nestoriens qui furent dispersés en Orient, sous le règne des Califes étaient descendants d'Israël? Probablement que non. Nous n'essaierons pas d'identifier aux Israélites tous ceux qui ont autrefois

(1) Voyez Recherches de Smith et Dwight, vol. II, p. 202—242.

porté ce nom, ni de poursuivre au travers des siècles écoulés, les peuples qui ont cessé d'occuper une place dans les pages de l'histoire. Ceux qui sont demeurés sur la scène, et dont le langage, les mœurs et les coutumes révèlent une nationalité claire et distincte ont été conservés par une providence particulière de Dieu, tandis que des milliers de ceux qui une fois portaient le nom de chrétiens ont été retranchés par la persécution ou n'ont prolongé leur existence qu'en renonçant à leur nom et à leur foi. Un grand nombre se sont réfugiés dans les Indes, fuyant l'épée de Mahomet qui désola ces contrées au septième siècle. Mais durant cette époque sanguinaire le principal asile de l'ancien peuple de Dieu fut dans les montagnes de l'Assyrie, où le fer de leurs ennemis n'a jamais pu les atteindre.

Voici le compte rendu par les Nestoriens, habitant la Perse, des faits qui concernent leur histoire. « Pendant longtemps, » disent-ils « nos demeures actuelles furent désertes. Chassés de leur pays par la persécution qui détruisit des multitudes autour de nous, nos pères cherchèrent un refuge parmi leurs frères des tribus montagnardes. Quand le calme se rétablit, nous regagnâmes peu à peu ces contrées, les vallées des montagnes étant trop pauvres pour fournir à notre subsistance. » Ce récit est confirmé par la tradition conservée dans plusieurs des principales familles. Cela explique la séparation complète qui a eu lieu entre les descendants d'Israël et ceux des Nestoriens qui ont été convertis d'entre les Gentils. Les premiers ayant un langage et des sympathies communes avec leurs tribus de l'Assyrie n'étaient pas disposés à se laisser imposer à la pointe de l'épée la religion du Coran, tandis qu'ils pouvaient obtenir entrée dans les lieux de retraite possédés par leurs frères du même tronc. Ceux-ci fort resserrés dans leurs postes montagnards, qui n'étaient pas tous susceptibles d'une forte défense, ne

purent naturellement y accueillir que les amis auxquels un lien étroit les unissait.

Mais tout en ayant lieu de croire que tous ceux qui trouvèrent un refuge dans les montagnes de l'Assyrie et que par conséquent leurs descendants qui nous occupent maintenant sont demeurés jusqu'à ce jour une race pure, nous n'affirmons pas néanmoins que quelques-uns de ceux qui appartenaient aux dix tribus n'aient cherché un asile dans de plus lointaines contrées. (1) La masse de la nation, sans doute, comme ils le certifient, se retira en Assyrie. Mais d'autres s'établirent sur les côtes de Malabar et donnèrent leur nom de Nazaréens aux chrétiens syriens de Travancore, tandis qu'une autre portion s'arrêta dans la province moins écartée de l'Afghanistan, où n'étant qu'en faible minorité ils peuvent avoir été absorbés dans la population mélangée de ce pays; peut-être, même s'ils n'étaient qu'en petit nombre en ont-ils adopté le langage et la religion. Quoi qu'il en soit, faute de preuves suffisantes sur l'existence d'enfants d'Israël dans ces régions, cette idée ne peut être reçue que comme une simple conjecture. Admettant même que quelques fractions des dix tribus aient émigré jusque là, cela ne prouverait pas que « *les dix tribus* » ne soient plus maintenant en Assyrie; autant vaudrait prétendre que parce que la France possède des colonies à l'étranger, « *la nation française* » ne se trouve plus en France. Mais si les Nestoriens d'Assyrie sont Israélites, nous pouvons avec toute convenance les considérer comme étant les dix tribus.

(1) Les savantes recherches du major Rawlinson apportent une forte présomption, quant à l'origine hébraïque de quelques uns des peuples de l'ancienne Susiane ou *Shushan*. (Voyez le Journal de la Société royale de Géographie, 1839.) Comme il paraît, d'après le livre d'Esther, qu'une partie des deux tribus y restèrent, il n'est pas invraisemblable que l'on y trouve encore un résidu des captifs de Babylone, c'est-à-dire des *deux* plutôt que des *dix* tribus.

CHAPITRE XVI.

Observances du rituel mosaïque. — Sacrifices. — Vœux. — Premiers fruits et dîmes. — Observation du sabbat. — Respect pour le sanctuaire. — Aliments défendus. — Impuretés cérémonjelles. — Séparation des femmes.

En feuilletant les pages de l'histoire, nous y découvrons avec abondance la preuve que les convertis Juifs continuèrent à observer les cérémonies de la loi, autant qu'elles étaient compatibles avec la profession du christianisme, tandis qu'il est également clair que ces rites onéreux ne furent jamais imposés aux convertis d'entre les Gentils. (1) L'observance pratiquée par les Nestoriens des coutumes légales particulières aux Juifs, fournit donc une nouvelle preuve de leur origine hébraïque. Les exigences du rituel mosaïque étaient trop minutieuses et positives sur divers points pour qu'il soit possible de croire qu'elles aient été adoptées et maintenues par pure coïncidence accidentelle. Si quelqu'une d'entre elles, comme par exemple celle relative aux sacrifices, se retrouve chez d'autres nations, elles sont chez les Juifs si intimement liées à d'autres observances uniques dans leur genre, qu'il n'y a pas moyen de se méprendre sur la source d'où elles découlent. Mais on ne doit pas s'attendre à rencontrer chez les convertis du judaïsme, certains rites qui ne peuvent décidément s'allier avec la doctrine chrétienne. Si la raison de leur interruption dans des cas particuliers peut être clairement motivée, cela n'altère

(1) Actes XV, 1-29. *Mosheim's Eccles. His.*, vol. 1, p. 103, 170.

pourtant pas essentiellement l'évidence du fait, dans son ensemble. Appliquons par exemple ce principe aux *sacrifices*. Le fondement de l'espérance chrétienne est que Christ s'est offert lui-même en expiation pour les péchés de son peuple, et que nous sommes sanctifiés par cette offrande du corps de Christ faite *une fois pour toutes*, en conséquence, ce serait nier virtuellement « la *propitiation faite par Christ pour nos péchés* » que de persévérer à offrir les sacrifices expiatoires du code lévitique. Mais le rituel juif prescrivait d'autres sacrifices sans rapport avec l'expiation; si donc, nous trouvons un corps de chrétiens continuant à offrir ces sacrifices-là selon l'ordonnance de Moïse, n'est-il pas probable qu'ils auraient aussi conservé l'autre, s'il n'eût été abrogé par la mort de Christ? Tel est justement le cas avec les chrétiens Nestoriens. Tout en reconnaissant Christ pour la victime unique qui a lavé nos péchés, ils continuent à présenter l'autre forme de sacrifice, l'offrande de paix consacrée par les coutumes des Juifs.

« L'offrande de paix, » dit Cruden, « était destinée à rendre grâce à Dieu de ses bienfaits, à lui demander des faveurs, à accomplir quelque acte de dévotion privée ou simplement à honorer Dieu. Les Israélites l'offraient quand bon leur semblait, et aucune loi ne les obligeait à le faire. Il était libre à eux d'y présenter tel animal qu'ils voulaient, pourvu que ce fût de ceux qu'il était permis de sacrifier. Dans ces sacrifices-là, nulle distinction n'était faite sur l'âge ou le sexe de la victime, comme cela était requis pour les offrandes faites par le feu et le sacrifice pour le péché; la loi ordonnait seulement que la victime fût sans tache. (Lév. XXII). Celui qui la présentait venait à la porte du tabernacle, mettait la main sur la tête de l'animal et le tuait. La poitrine et l'épaule droite appartenaient au sacrificateur qui avait accompli le service; tout le reste demeurait à l'homme qui l'avait présenté, et il

pouvait le manger avec sa famille et ses amis, comme toute autre viande. » (1). Mais elle devait être mangée le premier ou le second jour. (Lév. VII, 16.)

Nulle description ne peut mieux que celle-là représenter les sacrifices des Nestoriens, (2) quant à leur objet et à la manière de les accomplir. Ils sont ordinairement offerts pour rendre grâce à Dieu de ses bienfaits ou implorer de lui quelque nouvelle faveur, comme le retour à la santé d'un malade. L'animal est alors égorgé devant la porte de l'église, et souvent on arrose d'un peu de sang le seuil et les linteaux. L'épaule droite et la poitrine sont la part dévolue au prêtre qui a officié, quoique cependant il ne la reçoive pas toujours, soit par la négligence de la personne qui offre le sacrifice, soit, ainsi que quelques prêtres me l'ont expliqué, pour éviter de suivre le vicieux exemple des fils d'Héli, qui faisaient des sacrifices du Temple une occasion de s'engraisser aux dépens du peuple. La peau est aussi donnée au prêtre, comme cela se pratiquait dans les holocaustes. (Lev., VII, 8.) Tous les assistants ayant le droit de prendre part au sacrifice, il en est quelquefois parlé comme d'une offrande de charité, mais, le plus souvent la victime n'est mangée que par celui qui l'a offerte, et par ses plus proches amis. En général, la viande du sacrifice doit être consommée le jour même où elle a été tuée; cependant, j'ai vu dans la maison du patriarche l'exemple d'un cas où elle ne le fut que le soir du second jour, époque au-delà de laquelle il n'est pas permis de la conserver.

La coutume de répandre le sang sur l'autel, et de brûler une portion de la victime, n'est pas strictement observée

(1) Cruden, Calmet.

(2) Le mot syriaque, qui exprime ce genre de sacrifices, est *deutha*, traduit dans le Lexicon de Cartelli, « *victima sacrificium.* » Phil. IV, 18. Héb. X, 12. Ps. XXVII, 6. Héb. XIII. 15. Pierre II, 5.

par ce peuple; mais elle est aussi souvent négligée par les Juifs d'Ormiah et d'autres contrées.

Les Nestoriens regardent ces sacrifices comme un reste de leurs anciens rites hébreux, et les Juifs que j'ai pu interroger sur ce sujet pensent de même, en ajoutant que les Nestoriens se sont éloignés de la loi dans des points beaucoup plus importants. Ceux-ci offrent quelquefois des sacrifices à la mort de personnes distinguées, conformément à la pratique rapportée dans 2 Machabées XII, 43, tandis que pour leurs autres sacrifices, ils s'appuient sur le rituel mosaïque et les coutumes de leurs ancêtres.

La pensée de sacrifices offerts par des chrétiens éveille la surprise et presque involontairement nous fait écrier: « Quoi donc! ces gens sont-ils encore Juifs! Nous les croyions chrétiens; d'où viennent donc ces cérémonies judaïques: il faut qu'ils soient restés juifs ou païens.» L'horreur des Nestoriens pour l'idolâtrie, et bien d'autres circonstances accessoires, prouvent assez que l'usage des sacrifices parmi eux n'est pas d'origine païenne; ce n'est peut-être qu'un reste de judaïsme retenu par les Nazaréens.

Mais ce n'est pas simplement la coutume d'offrir ces sacrifices, autant que leur conformité remarquable avec ceux des Juifs, qui apporte la plus forte preuve de l'origine israélite des Nestoriens. Les sacrifices sont commun chez les nations païennes, et se retrouvent chez les Mahométans, même chez les Arméniens. Mais rien, dans l'institution ou dans la forme de ces cérémonies, ne les rattache à une origine hébraïque. Personne, non plus, ne suppose que nos ancêtres saxons fussent la postérité d'Israël, parce qu'ils avaient coutume d'offrir des sacrifices dont les traces ont été retrouvées jusqu'au septième siècle dans leurs temples chrétiens, où ils mangeaient ensemble à l'honneur de Dieu, les mêmes animaux qu'ils avaient naguère sacrifiés au démon. Les sacrifices des Arméniens peuvent être rangés dans la même catégorie, pour ce qui concerne

leur origine païenne. Mais ils ont toujours, au moins dans ces temps modernes, quelque relation avec les morts. Voici ce qu'en raconte Narsès-Shaorhali, sur l'autorité du catholicos Isaac-le-Grand : — Quand la nation arménienne embrassa le christianisme, par la prédication de saint Grégoire Lousavoritch, les prêtres païens convertis vinrent lui demander de pourvoir à quelque moyen de subsistance pour eux, puisque les sacrifices sur lesquels ils vivaient jadis, étaient abolis. Il ordonna donc que la dîme du produit des terres leur appartînt à l'avenir, et qu'au lieu de leurs précédentes offrandes aux idoles, le peuple offrît des sacrifices à Dieu au nom des morts. (1) La même explication m'a été donnée par les Arméniens modernes, et s'accorde avec la croyance de ces Juifs qui rendent témoignage à l'origine hébraïque des sacrifices nestoriens.

Les vœux ou promesses solennelles de faire quelque chose pour la gloire de Dieu ou pour lui rendre grâce de ses faveurs, étaient fréquents sous l'Ancienne-Alliance. (Nombres XXX. — Juges XI.) Mais il ne se trouve, dans le Nouveau-Testament, aucun commandement quelconque de les observer, ce qui fait supposer que les vœux appartenaient plus à la loi cérémonielle qu'à l'Evangile. (2) Quelques-uns de ces vœux étaient d'un genre si particulier au peuple juif, qu'on ne peut s'attendre à les retrouver chez aucun autre ; tel fut celui d'Anne, par lequel elle consacra Samuel au Seigneur avant sa naissance. (1 Samuel I, 11) Chez les Nestoriens, de tels vœux ne sont point rares en semblable circonstance. Ils prient Dieu de leur accorder la bénédiction qui, de même que chez les Juifs, est la plus chère à leur cœur, et ils promettent solennellement de vouer l'enfant tous les jours de sa vie au

(1) Recherches de Smith et Dwight, vol. I, p. 172, 173. Unthauragan, p. 242-252.

(2) Buck.

service du Seigneur. Si c'est un fils, ils promettent de l'élever pour l'Eglise, afin qu'il puisse servir Dieu dans son temple; si c'est une fille, ils s'engagent à donner le douaire de son mariage au Seigneur, ou, plus rarement, comme il y en a eu cependant quelques cas dans les montagnes, à la vouer au célibat et au service de l'Eglise. Lorsque le vœu a été exprimé ainsi, le douaire doit être donné comme prix du rachat de la fille, si elle ne consent pas à le ratifier sous sa première forme.

Le membre le plus intelligent de cette mission, le prêtre Dunka, fût voué au service de Dieu par sa mère, qui l'avait, à l'exemple d'Anne, demandé au Seigneur dans un vœu solennel. Le droit de rachat est reconnu comme il l'était chez les Juifs. Je vis à Tiyari un prêtre qui avait vécu pendant des années sous le vœu de nazaréat, laissant croître sa barbe et ses cheveux, ne mangeant que la nourriture la plus grossière, évitant toute impureté cérémonielle, et enfin tout ce qui était compris sous ce vœu. (1) Un jeune Nestorien, qui m'accompagnait dans mon dernier voyage, fit vœu, en quittant sa demeure, que, s'il y revenait en sûreté, il donnerait une certaine quantité d'encens pur à l'église d'Ormiah et à celle de son village natal. En même temps, sa mère s'engageait, si son fils lui était rendu sain et sauf, à sacrifier un mouton et à le partager entre les gens de son village. Quoique cette offrande dût surtout concerner les pauvres, une part fut désignée pour chaque maison, au nombre d'environ quatre-vingts, et un second animal fut destiné à festoyer les plus proches parents et amis, au retour de l'enfant prodigue. L'accomplissement de ces vœux est considéré comme une obligation religieuse, quel que soit le motif qui les ait provoqués.

(1) Le célibat des évêques et leur abstinence de viande, est regardé comme un vœu de Nazaréat.

L'offrande des *premiers fruits* subsiste encore parmi les Nestoriens indépendants, tout comme chez les Juifs de de l'Ancien-Testament. Les premiers produits de leurs champs, de leurs vignes et de leurs jardins, sont présentés à Dieu avant que la moisson ne soit recueillie, et comme les troupeaux composent leur principale richesse, les prémices de la laiterie sont aussi mis à part pour le Seigneur. On fixe un jour peu après que les brebis sont délivrées de leurs agneaux, et l'on recueille le lait du troupeau entier, pour subvenir au service du sanctuaire et à la nourriture des pauvres. Sous forme de lait, beurre ou fromage, il est porté dans l'église la plus centrale du district, et le produit de la vente employé à de bonnes œuvres. Plusieurs grandes écoles ont été soutenues ainsi pendant les dernières années; mais aujourd'hui, la pauvreté du pays, l'oppression étrangère, puis, la consommation faite par les visiteurs des églises, ont considérablement réduit le nombre de ces denrées. Les *dîmes* ont aussi cessé par la même raison; leur existence ne constituait pas à elle seule un témoignage suffisant pour le cas qui nous occupe, car elles ont été introduites dans plusieurs autres branches de l'Eglise; mais l'offrande des premiers fruits a un caractère si particulier, qu'on doit certainement la considérer comme inhérente au judaïsme.

Le *sabbat* est célébré parmi les tribus montagnardes avec un saint respect, que je n'ai vu dans aucune autre catégorie des chrétiens d'Orient. Il m'a été dit, à plusieurs reprises, par les Nestoriens de la plaine, que leurs frères des montagnes tueraient immédiatement un homme pour avoir travaillé ou labouré le jour du sabbat chrétien, et j'ai la certitude que cela s'est fait comme ils le disent, jusqu'à l'époque où le peuple a bien compris l'esprit et la pratique du christianisme sur ce sujet. Il y a pourtant encore des Nestoriens, du côté de Tiyari, qui n'allumeraient pas de feu le Dimanche pour cuire leur nourriture,

si la rigueur de leurs hivers ne les contraignait à le faire. Dans la plaine, on remarque de nombreuses profanations du jour du Seigneur; mais là où il est sanctifié selon le rit mosaïque, à quoi en attribuer la scrupuleuse observation, sinon à un reste de judaïsme, puisque l'ancien peuple de Dieu est le seul chez lequel une loi semblable ait jamais été promulguée.

Le *Sanctuaire* ou le saint lieu du Temple, était regardé chez les Juifs comme non moins sacré que le repos du sabbat, et nous trouvons encore chez les Nestoriens le même respect pour le sanctuaire de leur église. En parlant d'un de ces édifices, le Rév. Elie Smith s'exprime ainsi : « J'observai qu'une porte conduisait dans le sanctuaire, et je me disposais à y entrer, mais l'évêque s'y opposa d'un ton d'autorité. Je lui dis que j'étais prêtre aussi, et il répliqua qu'on ne pouvait pénétrer dans ce lieu qu'après s'y être préparé par le jeûne, et toute sa contenance trahit une telle inquiétude, que je ne voulus pas insister. » (1) Nul autre que des ecclésiastiques consacrés ne peut entrer dans ce lieu saint, et ceux-ci doivent, non-seulement s'abstenir de toute nourriture pendant le jour précédent, mais encore de toutes les causes d'impureté mentionnées dans la loi cérémonielle, particulièrement celles qui furent prohibées par Moïse lorsqu'il sanctifia le peuple pour le préparer à paraître en la présence de Dieu sur le mont Sinaï. Quand le sanctuaire a été souillé par la présence de quelque personne impure, il doit être consacré de nouveau avant de pouvoir être rendu au service de Dieu. C'est dans un de ces intervalles qu'il nous fut permis d'y entrer, mais jamais en aucune autre circonstance. Il n'y a pas longtemps qu'un évêque fut appelé pour consacrer de nouveau le sanc-

(1) Recherches de Smith et Dwight, vol. II, p, 211.

tuaire d'une église d'Ormiah, où des pieds profanes s'étaient glissés pendant la nuit.

Le *Saint des Saints* existe aussi chez les Nestoriens. Une petite niche pratiquée dans la muraille est appelée de ce nom. Christ étant entré dans le lieu très-saint « une fois pour toutes », une figure de la croix est gardée là, et personne n'y pénètre. D'autres parties de leurs églises portent le nom de celles qui y correspondaient dans le temple de Jérusalem. Rien de semblable ne se trouve chez les autres chrétiens d'Orient. Je suis plusieurs fois entré dans le sanctuaire des églises arméniennes, grecques et jacobites syriennes, en présence de leurs ecclésiastiques, qui n'y ont fait nulle objection. D'où vient donc cette différence de sentiment?

Dans la *construction* de leurs églises, les Nestoriens attachent une plus grande importance que les autres chrétiens au sanctuaire et lui donnent des dimensions égales à la moitié du temple ou *hekla*, ainsi qu'ils nomment la partie de l'édifice occupée par la congrégation. Ils portent un attachement aussi profond à leurs vieilles églises que les Juifs au temple de Jérusalem. Je les ai fréquemment vus s'écarter de leur route pour leur aller rendre quelque marque de respect, et quand je questionnai quelques-uns des montagnards sur ce qui les avait aidés à conserver si longtemps leur indépendance, environnés comme ils sont d'ennemis de toute part, leur réponse fut : « nos *églises* nous ont sauvés. » (1) Ils n'en permettent l'entrée à aucune personne entachée des souillures cérémonielles du code lévitique. Ce fait singulier n'a pas besoin de commentaire, mais il nous conduit naturellement à faire l'examen de quelques-unes des coutumes particulières aux Juifs auxquelles une allusion est faite ici.

« Quiconque aura touché le corps mort de quelque

(1) Comparez 1 Rois VIII, 29-49.

personne morte, et qui ne se sera point purifié, il a souillé le pavillon de l'Eternel ; parce que l'eau de séparation n'aura pas été répandue sur lui, la souillure demeure donc sur lui. » (Nombres XIX, 13.) Tel est le sentiment des Nestoriens, mais, ainsi que dans d'autres cas, il est modifié par le christanisme. Le *baptême*, disent-ils, purifie nos corps, en sorte que nulle souillure ne peut être reçue du corps d'un *chrétien*. Mais si quelque personne touche le corps mort d'un juif, d'un musulman ou d'un païen, il est considéré comme souillé, et ne peut toucher à nulle chose nette, ou entrer dans une église jusqu'à ce qu'il ait été dûment purifié. Ils sont aussi soigneux de se laver après avoir assisté au service funèbre de quelqu'un des leurs.

Une femme ne peut obtenir l'entrée du temple avant quarante jours expirés depuis la naissance d'un enfant mâle, ou un temps plus long, s'il s'agit d'une fille. Elle est souillée pendant sept jours et ne peut toucher à aucun aliment ni à aucun ustensile, sauf ceux qui sont à son propre usage pendant le temps de sa séparation. Au huitième jour, son enfant peut être baptisé, ordonnance qui, selon l'estime des Pharisiens, a remplacé la circoncision, et après la purification prescrite par la loi, pour sa personne, son lit et ses vêtements, elle peut reprendre ses devoirs domestiques, mais elle ne doit toucher à aucune chose sainte, « ni venir au sanctuaire jusqu'à ce que les jours de sa purification soient accomplis. » Des circonstances tenant à la pauvreté peuvent seules faire abréger la durée de la séparation complète, mais rien ne dispense de la dernière condition. La réclusion qui suit la naissance d'une fille s'étendait à soixante jours chez les Juifs ; cette période a été réduite par les Nestoriens, à cause de la considération accordée aux femmes sous la loi évangélique. En quelques localités, même, on n'observe à cet égard aucune différence, quel que soit le sexe de l'enfant. Le sacrement de la Cène tient lieu du sacrifice

qui était requis de la mère israélite, tout comme il remplace dans tous les autres cas le sacrifice expiatoire et l'offrande pour le péché.

La *chair de porc* et les divers aliments prohibés par le code lévitique, ne sont guère considérés avec moins d'horreur par le plus grand nombre des Nestoriens, qu'ils ne l'étaient par les Juifs, quoique leurs fréquents rapports avec les chrétiens aient opéré un changement total dans les sentiments de quelques-uns sur ce sujet. Cela est moins sensible dans les montagnes qu'à Ormiah ; car, malgré l'abondance des sangliers sauvages qu'on tue dans les environs, fort peu de personnes mangent de leur chair. Le patriarche, chez qui je séjournais, attribuait cette innovation à une influence étrangère très-récente ; l'époque n'étant pas loin de nous où le peuple ne voulait pas toucher, et encore moins manger la chair du porc et celle d'autres animaux tenus pour souillés par la loi cérémonielle. Ceux qui ont adopté des vues plus libérales sur ce point, sentent la nécessité de justifier leur conduite aux yeux de leurs frères prévenus, en citant les paroles du Seigneur Jésus : « Ce n'est pas ce qui entre dans la bouche qui souille l'homme ; » et aussi le commandement de Dieu à Pierre, de « tuer et manger » les animaux qu'il avait auparavant regardés comme impurs. » (Act. X, 10-16). Le fait que les Musulmans observent la même distinction à l'égard des viandes, n'est pas un argument à nous opposer, car il est bien reconnu que Mahomet a emprunté beaucoup de choses aux coutumes des israélites. Ces ordonnances étant limitées au code des Juifs et à celui des Musulmans, à l'exclusion de tout autre peuple, les Nestoriens doivent les avoir héritées ou imitées des uns ou des autres, et comme nous avons la preuve de leurs nombreux rapports avec les premiers, tandis qu'ils ne descendent évidemment pas des seconds, n'est-il pas raisonnable de croire que leur répulsion pour certains aliments est un

reste de judaïsme ? D'ailleurs, ce n'est pas au Coran, mais à la loi mosaïque qu'ils en appellent pour justifier leur manière de voir.

Leurs *jeûnes* et leurs *fêtes* renferment aussi une analogie frappante avec ceux des anciens Juifs. — A l'exemple des Pharisiens, « ils jeûnent deux fois la semaine, » et ils attachent une grande importance à cette pratique, fondant cet attachement sur leur origine hébraïque. « Je me trouvai un jour, » dit mon ami, M. Stocking, « entre un évêque et un prêtre lisant dans le Nouveau-Testament, les passages qui se rapportent aux différends survenus entre les convertis juifs et gentils, à l'occasion de l'attachement des premiers aux coutumes juives. Sur quoi le prêtre observa que le cas était exactement semblable entre nous : « Nous, qui étions anciennement juifs, dit-il, tenons beaucoup à nos jeûnes ; mais vous êtes chrétiens d'entre les gentils, et ainsi ne désirez pas adopter nos coutumes. »

Ils célèbrent la Pâque comme leur fête principale, et la nomment *Pascha*, d'après le terme original de la langue hébraïque. Mais le mode de célébration a été modifié par leur foi en Christ. Regardant l'objet de la Pâque comme personnifié en Lui, ils substituent les emblèmes de son corps et son sang à l'Agneau Pascal. Sur tous les autres points, ils observent la fête à la manière des anciens hébreux, et la même conformité se retrouve dans la célébration de leurs diverses fêtes.

La *Circoncision*, disent-ils, a été remplacée par le baptême ; ils baptisent leurs enfants le huitième jour ou plus tard encore, mais jamais avant ce terme, et administrent ce sacrement habituellement, mais non généralement, par immersion.

CHAPITRE XVII.

Physionomie. — Noms. — Tribus. — Gouvernement. — Vengeur du sang. — Ville de refuge. — Sentiments à l'égard des Juifs. — Preuves diverses que les Nestoriens sont un peuple distinct ou une race non mélangée.

La physionomie des chrétiens nestoriens présente une ressemblance frappante avec celle des Juifs de la contrée qu'ils habitent. Les natifs eux-mêmes, tout accoutumés qu'ils sont à reconnaître aux traits du visage les différentes classes de peuple qui les entourent, sont souvent incapables de distinguer un Nestorien d'un Juif; j'ai moi-même exercé ma perspicacité sans plus de succès. Lorsque je voyais des Nestoriens et des Juifs assis ensemble devant moi, je m'efforçais en vain de découvrir quelque marque distinctive entr'eux, soit dans les traits, soit dans l'ensemble de leur figure. A cause de l'oppression sous laquelle vivent les Juifs, quelquefois je m'imaginais trouver dans leur contenance les traces d'un profond abattement; dans quelques cas, en effet, leur constitution est légèrement affectée par la vie renfermée à laquelle les appellent leurs occupations commerciales et mécaniques, tandis que les Nestoriens sont constamment exposés au grand air en gardant leurs troupeaux dans les champs; mais cela ne produit pas entr'eux une différence assez sensible pour que l'on ne s'y puisse tromper. Car s'ils venaient mutuellement à changer leur genre de vie, les deux nations seraient bientôt de nouveau confondues. Les membres de notre mission étaient, comme moi, frappés de cette ressemblance, et disaient souvent de tel ou tel Nestorien : « Il a la physionomie juive la plus marquée

que j'aie jamais vue. » Mon ami, le Rév. M. Homes, m'a assuré que ce qui lui avait causé la plus vive impression la première fois qu'il vit des Nestoriens, c'est le caractère juif si particulièrement empreint sur leur *physionomie*.

Leurs *noms* ne sont pas moins israélites que leurs traits. J'ai vu des réunions de dix ou douze Nestoriens, dans lesquelles chaque individu portait un nom juif. Sur quarante-cinq membres de notre mission qui avaient été pris au hasard, les noms de trente-deux étaient tirés de la Bible. D'autres en avaient reçu de significatifs suivant l'ancienne coutume des Juifs, laquelle est encore assez communément répandue parmi ceux d'Ormiah.

Les noms suivants sont ceux du patriarche, de ses cinq frères et de leurs autres parents : Abraham (quoique le nom officiel fût Siméon ou Simon) ; Zadok, nommé aussi Absalem ; Johanan, Benjamin, Isaac, Dunka (le même pour la signification que Kedèmah (Gen. XXV, 15), c'est-à-dire Oriental ou l'Orient) ; Nathan ou Nephtali ; Marc, surnommé Ruel ; Elie, Jonas, Joseph, Jessé, David, Salomon, Nathanaël, Urie, Éléazar, Phinée, Japhet, Daniel, Pierre, Ananias, Melchisédec, Ismaël, Gamaliel, Jonadab, Ezéchiel. Les évêques de ces provinces se nomment Élie, Joseph, Johanan ou Jean, Gabriel et Abraham, et l'on trouve parmi ce peuple les noms de tous les patriarches et prophètes, ainsi que presque tous les autres noms juifs mentionnés dans la Bible. Bien que quelques-uns soient usités quelquefois parmi d'autres chrétiens, le plus grand nombre semble être particulier à la race d'Israël. Voici quelques exemples des noms hébreux qui se rencontrent le plus souvent chez les femmes nestoriennes : Miriam, Marthe, Sara, Rebecca, Roda, Elizabeth, Rachel, Tamar, Anne, Agar, Suzanne.

Tribus. — La plupart des Nestoriens chrétiens vivent comme les anciens Israélites, en tribus distinctes. Nous n'essaierons point de les identifier à chacune des dix tri-

bus séparément, et cela n'est pas même nécessaire pour remplir le plan que nous nous proposons. « Depuis longtemps, » dit le docteur Buchanan, « on a cessé de rechercher les tribus nom par nom. L'objet pour lequel la nation juive avait été divisée ainsi, fut accompli quand la généalogie du Messie fut rattachée à la souche de David. Les Israélites eux-mêmes ne savent plus avec certitude de quelle tribu ils sont descendus. » Dans les prophéties non encore accomplies, excepté celles que contient le dernier chapitre d'Ézéchiel, il en est toujours parlé collectivement. Comme *corps*, elles sont distinctement désignées sous les noms d'Israël et d'Ephraïm, et les riches bénédictions qui leur sont promises dans la Parole de Dieu, doivent être reçues par elles en qualité de *peuple*. Nous devons donc nous tenir pour satisfaits, si nous pouvons constater en *gros* leur identité. Quand « les brebis perdues de la maison d'Israël » seront recueillies en un seul troupeau, si le grand Berger a quelque dessein à accomplir en les répartissant dans leurs enclos respectifs, la division sera de nouveau alors incontestablement faite. De plus, l'existence des Nestoriens de temps immémorial, en tribus distinctes presque correspondantes en nombre à celles de l'ancien Israël, est un fait remarquable et peut fournir un témoignage intéressant à l'égard de leur origine.

Ainsi que nous l'avons déjà rapporté, peu de Nestoriens sont en état de retracer, soit par la tradition, soit de quelque autre manière, leur descendance directe. Quelques-uns ont réclamé, par vanité, une connexion avec les tribus royales, mais ont ensuite été contraints de reconnaître leur ignorance sur ce sujet (1). D'autres affirment qu'ils sont la postérité des dix tribus, sans essayer de remonter à une catégorie particulière.

(1) Les noms des tribus paraissent s'être perdus dans ceux des districts.

Au milieu de cette obscurité générale, la famille du patriarche qui, plus probablement que toutes les autres, a dû pouvoir conserver des informations précises sur sa généalogie, nous assura, en confidence, qu'elle connaissait la tribu particulière de laquelle elle descendait; et cette assertion était faite avec tant d'intégrité apparente et accompagnée de telles circonstances, qu'il n'y avait pas lieu d'élever de doute sur sa sincérité.

Cette famille prétend descendre de Nephtali, prétention qui, certainement, dénote peu de vanité; pourquoi, si cette descendance n'est pas réelle, n'avoir pas plutôt réclamé le parentage des tribus royales ou sacerdotales? Quel motif pourrait-on avoir de briguer une alliance avec l'humble fils d'une servante? La famille la plus distinguée de la nation ambitionnerait des relations imaginaires avec la plus obscure, la plus chétive des anciennes tribus? Quand on connaît l'orgueil de race qui caractérise les Orientaux, on conçoit qu'il puisse y avoir, au contraire, une forte tentation pour eux de désavouer une origine aussi peu illustre, pour s'en attribuer une d'un nom plus honorable. Les registres qui contenaient les preuves du cas actuellement cité, ont été perdus, ainsi qu'un grand nombre de manuscrits, en les transportant au travers du Zâb dans le temps des hautes eaux, il y a environ soixante ans. Cet accident est de date assez récente pour que le contenu de ces papiers ait été connu d'un grand nombre de personnes, qu'on ne peut accuser de s'être concertées pour fabriquer cette histoire. Comme il n'y aurait pas de motif présumable à une telle imposture, nous sommes autorisés à conclure que la famille du patriarche est effectivement, comme elle prétend l'être, issue de la tribu de Nephtali. Les autres tribus nestoriennes soutenant envers celle-ci, et l'une vis-à-vis de l'autre, les mêmes relations qui unissaient réciproquement les tribus hébreues, il est naturel d'en inférer qu'une commune origine les rattache

toutes au trône d'Israël, tout comme leur patriarche l'est à une des dix tribus. Cette idée reçoit une probabilité de plus, de la circonstance que leurs chefs réels ou nominaux ont conservé le titre de *melek* ou *malek*, qui désignait le roi de la nation israélite. Ce terme se retrouve, il est vrai, dans plusieurs langues de l'Orient, mais je ne connais aucun peuple chez lequel il soit aussi généralement appliqué à leur chef civil, qu'il l'était parmi les Hébreux, et qu'il l'est maintenant parmi les Nestoriens.

Gouvernement. — Il y a dans le gouvernement des Nestoriens indépendants bien des points de ressemblance avec celui des anciens Hébreux. Leurs *maleks*, à la vérité, n'ont de leur charge à peu près que le nom, et ce peuple se trouve réellement « sans prince » et sans chef civil. La forme du gouvernement se rapproche beaucoup de la théocratie de l'ancien code juif, sous laquelle « le grand-prêtre était à la tête de toutes les affaires religieuses et juge ordinaire des difficultés qui s'y rapportaient ; » sa juridiction s'étendait même jusqu'à l'administration générale de la justice sur la nation. (1)

Telles sont justement les relations entretenues par le patriarche nestorien avec les tribus indépendantes. Il préside dans les occasions importantes l'assemblée judiciaire de leurs anciens ; (2) et il inflige des châtiments pour les offenses civiles au moyen des diverses formes d'exclusion ou d'excommunication en usage parmi les Juifs, en retranchant au coupable non-seulement les priviléges de l'Eglise, mais encore ceux de la société et tous les droits de citoyens. Son autorité n'est autre que celle qu'il a reçue de Dieu comme grand-prêtre de son peuple, mais son pouvoir n'en est pas moins senti et respecté, comme j'ai eu l'occasion de le citer à l'égard d'un homme qui occupait un certain rang à Tiyari, et qui fut néanmoins séquestré

(1) Calmet.

(2) Comparez Jahn's Archæology, p. 299. Ib., p. 318.

de la société, en sorte que je fus obligé de m'écarter de ma route pour éviter toute rencontre et toute communication avec lui.

Le *vengeur du sang*, parmi les Nestoriens, est l'administrateur de la justice pour les crimes capitaux, comme cela se pratiquait chez les Hébreux. « L'exécution de la sentence portée contre l'homicide (Gen. IX, 6) était dévolue au frère ou au plus proche parent de la victime du meurtre, et, dans le cas où il se refusait à verser le sang du coupable, il était considéré comme *infâme*. » (1) Il en est encore de même, aujourd'hui, chez les tribus des Nestoriens d'Assyrie. Une tache indélébile demeure imprimée sur la personne qui n'a pas vengé le sang d'un parent; et telle est la force dont un usage longtemps établi a revêtu cette coutume, que les préceptes de l'Evangile sont impuissants à la renverser.

Les *villes de refuge* (2) avaient été mises à part dans l'intention du législateur hébreu, pour prévenir l'abus de cette méthode expéditive de punir le crime. Ces villes, dont la propriété avait été accordée aux prêtres et aux lévites, devaient être nombreuses et d'un facile accès. Parmi les Nestoriens, les églises répondent, jusqu'à un certain point, au même but. Elles sont bien destinées à être *le refuge* où le meurtrier peut s'abriter et attendre avec sécurité que les anciens aient examiné le cas et prononcé sur son sort. S'il est jugé coupable d'homicide volontaire, on le livre au *vengeur du sang* pour être mis à mort; s'il en est autrement, les juges fixent une rançon, on bien l'affaire est arrangée à la satisfaction du vengeur du sang (Exod. XXI, 30), et la vie du prévenu est épargnée.

On peut remarquer, dans la police administrative des

(1) Jahn's Archæology, p. 326.
(2) Ib., p. 327. Deut. XIX, 1—13. Nomb., XXXV, 9—29.

Nestoriens, beaucoup d'autres points sur lesquels je ne crois pas nécessaire de m'arrêter, qui paraissent dériver directement de la loi mosaïque, laquelle est, par le fait, leur seul code civil. La manière étroite dont ils y adhèrent ajoute une grande évidence aux preuves de leur origine hébraïque, et la ressemblance de quelques-unes de ces pratiques avec celles des autres peuples de l'Orient ne nous paraît point affaiblir la validité de ce témoignage. Si l'on peut démontrer que quelque nation étrangère aux Juifs suit avec la même fidélité les préceptes de la loi mosaïque, et la considère comme la base de sa jurisprudence civile, nous consentirons à reconnaître que rien dans le gouvernement des Nestoriens indépendants ne constate d'une façon particulière leur origine israélite, mais encore, regarderons-nous ces coutumes comme produisant de fortes présomptions en faveur des vues que nous soutenons.

Les sentiments des Nestoriens à l'égard des Juifs sont une circonstance dont l'examen demande de notre part plus qu'une allusion passagère ; des conclusions très-diverses en ont été tirées par des personnes qui ne se sont pas donné la peine de remonter à la source de cette inimitié ; mais, en la considérant sous son vrai jour, elle rendra témoignage à la commune origine des deux peuples.

Que l'antipathie décidée des Nestoriens contre les Juifs soit la preuve qu'ils ont été portés sur la même tige, c'est une proposition qui peut, au premier abord, sembler un peu paradoxale. C'est ainsi que je la jugeais moi-même autrefois. Mais pourtant n'est-ce pas un fait reconnu, qu'entre des personnes qui ont violemment rompu le lien de leur union passée, il se manifeste une animosité plus profonde qu'entre celles chez qui n'ont jamais existé de semblables relations ? N'a-t-on pas vu la rancune la plus amère s'emparer de cœurs unis un jour par les nœuds de l'affection, lorsque des vues et des intérêts différents sont

venus les diviser? Combien notre pauvre nature déchue n'a-t-elle pas donné d'exemples à l'appui de ce principe, même parmi les hommes les plus honorables et jusqu'au sein de l'Eglise rachetée de Christ! Il suffirait de citer le cas des Juifs et des Samaritains. Les derniers étaient, en partie du moins, descendants d'Israël, et avaient été, comme peuple, instruits dans la religion des Hébreux. Au retour de la captivité de Babylone, ils proposèrent aux Juifs de se joindre à eux pour la reconstruction du temple et des murs de Jérusalem; mais, ayant essuyé un refus, ils cherchèrent dès-lors tous les moyens possibles d'entraver la voie des Juifs, et finalement érigèrent sur la montagne de Garizim un temple rival de celui de Jérusalem, prétendant que « c'était le lieu où il fallait adorer. » Cette inimitié était si prononcée au temps de notre Sauveur, que ce fut le sujet d'un grand étonnement lorsque lui, juif, demanda à boire à une femme de *Samarie*; car « les *Juifs* » est-il dit, « n'ont point de *communication* avec les *Samaritains*. » Dans une autre occasion, ceux-ci refusèrent l'hospitalité à notre Seigneur, parce qu'il paraissait aller à *Jérusalem*. « Tu es un *Samaritain*, tu es possédé du démon, » était la plus sanglante invective des Juifs irrités.

Il n'existe guère moins d'hostilité entre les Juifs et les Nestoriens. « Quoi! vous mangez avec un Juif? » Tel fut récemment le langage adressé par un évêque nestorien à quelqu'un de notre compagnie. Ils se refusent mutuellement l'hospitalité qu'ils accorderaient volontiers aux Musulmans, leurs plus grands ennemis. Et ils nourrissent cette antipathie réciproque, tandis que le lien puissant d'une oppression commune et d'une même langue devrait les unir. Comment donc en est-il ainsi? L'histoire nous fournira une réponse. Pourquoi les Juifs ont-ils été les plus implacables ennemis de l'Eglise? Pourquoi leur malice s'est-elle principalement exercée

contre les convertis du judaïsme? Les deux situations sont précisément semblables ; dans l'une et dans l'autre, nous voyons surgir l'inimitié qui suit la rupture d'une union longtemps fortunée, et donne lieu à d'ardentes récriminations. Ici, nous entendons les Juifs reprocher aux Nestoriens d'avoir apostasié leur ancienne religion, et ceux-ci, à leur tour, accuser les premiers d'avoir rejeté le Messie, et alors il devient facile d'expliquer la haine qui divise ces deux peuples. J'assistai dernièrement à une de leurs entrevues, et j'eus besoin de mettre en œuvre toute l'adresse dont je suis capable pour les apaiser et les engager à se traiter un peu plus en frères. Lorsque j'y eus réussi, ils conversèrent plus librement ensemble sur le sujet de leur ancienne relation fraternelle, comme *enfants d'Israël*, relation si pleinement reconnue des deux parts, qu'elle forme la base de quelques-unes de leurs plus aigres récriminations. Cette inimitié est clairement annoncée par plusieurs prophètes, comme dans Zacharie XI, 14. Le contexte de ce passage indique le christianisme comme devant en être l'occasion. Après avoir énoncé une prédiction remarquable sur le Messie, le prophète ajoute : « Puis je rompis ma seconde verge appelée Cordon, *pour rompre la fraternité entre Juda et Israël.*»

Les Nestoriens sont un peuple particulier. Leur position géographique est admirablement adaptée à leur conservation comme peuple distinct. Je parle ici surtout du corps central de la nation, enfermée dans ces montagnes presqu'inaccessibles, où ils sont rarement visités par quelqu'autre peuple. Quoiqu'environnés de Persans, de Turcs, d'Arabes, de Kurdes, d'Arméniens, de Juifs et d'Yézidis, ils ont fort peu de relations avec eux, et n'en admettent aucun dans leur contrée, à moins qu'ils n'y soient appelés pour affaires, ou qu'ils n'y viennent avec la sanction de leurs chefs. Les retraites de ce peuple montagnard, protégées par de gigantesques parois de rochers, sont si aisées à dé

fendre, que leurs ennemis ne sont jamais parvenus à escalader les remparts que la nature a élevés tout autour d'eux : ils sont donc demeurés pendant des siècles séquestrés du reste du monde. En outre, leur condition civile a beaucoup contribué à maintenir leur indépendance, et leurs sentiments religieux n'ont pas servi moins efficacement à les préserver du contact des étrangers. Ils ne pourraient s'allier par le mariage avec les Musulmans, quand bien même ils le voudraient ; et ceux-ci, à leur tour, sont gardés contre la tentation de devenir Nestoriens, puisqu'il ne faudrait rien moins que leur mort pour expier un tel acte d'infidélité. Les Arméniens sont le seul peuple de leur voisinage avec lequel ils aient conservé quelques relations ; mais comme, ils ont dans leurs églises des images pour lesquelles les Nestoriens professent une extrême aversion, ils ne sont guère considérés par eux que comme des idolâtres. En conséquence, ils ne forment point d'alliance avec eux, ou si cela leur arrive, elles sont presque aussi rares que celles des anciens Hébreux avec les nations étrangères. Dans tous les cas venus à ma connaissance, où les Arméniens ont demandé des femmes nestoriennes, les hauts dignitaires ecclésiastiques s'y sont péremptoirement opposés. Le trait suivant, extrait du journal de M. Stocking, présente un exemple de ce genre. « Une demande fut apportée à l'évêque, de la part d'un des principaux Arméniens qui résident dans ce village, requérant sa permission pour qu'une fille nestorienne de cette localité pût être unie en mariage à son fils. L'évêque donna une réponse négative très-décisive. Il dit que la même requête lui avait été présentée à la ville, avec l'offre d'une somme d'argent, et qu'il s'était refusé à tout, disant au porteur du message que l'argent et son propriétaire pouvaient périr ensemble avant que jamais il consentît à ce que son peuple devînt arménien. » Les Juifs attestent aussi que les Nestoriens ne sont pas moins

éloignés qu'eux-mêmes de contracter des alliances avec les autres nations.

A la suite de ces traits généraux de leur caractère, qui les ont toujours empêchés de s'amalgamer avec les peuples voisins, et de ce langage si particulier qui révèle en eux une race entièrement distincte de tout ce qui les entoure, les Juifs seuls exceptés, nous citerons encore leur aversion déclarée et leur exemption de l'idolâtrie comme fournissant une évidence additionnelle de leur origine israélite. Je reconnais que cette preuve serait insuffisante par elle-même, mais, réunie à d'autres témoignages plus positifs, elle est digne de notre attention. Les Juifs répandus dans le monde entier sont, à notre connaissance, pleinement à l'abri du reproche d'idolâtrie, quoique coupables de presque tous les autres péchés. Cette rejection universelle des idoles est un fait remarquable, dans lequel se manifeste une intervention spéciale de la divine Providence en leur faveur. Il nous est expressément annoncé que les enfants d'Israël demeureront *plusieurs jours*, c'est-à-dire longtemps, «*sans image*,» prophétie à laquelle j'aurai occasion de revenir plus particulièrement une autre fois.

Si les Nestoriens participaient de quelque manière au culte des idoles, ne puiserait-on pas là un fort argument contre la probabilité de leur descendance d'Israël? Combien donc n'est-il pas frappant qu'eux seuls, parmi toutes les églises d'Orient, soient totalement exempts de la plus légère apparence d'idolâtrie. A l'encontre de tous les autres temples qui étalent un luxe prodigieux de peintures et d'images taillées, les leurs seuls n'en contiennent pas une. Ils ne se prosternent devant aucune ressemblance « des choses qui sont là-haut, aux cieux, ni ici-bas, sur la » terre; »et tandis que d'autres chrétiens rendent hommage à l'hostie consacrée qu'on présente chaque jour à leur adoration, les Nestoriens observent une simplicit épresque scripturaire dans la célébration de leurs rites sacramentaux.

CHAPITRE XVIII.

Coutumes sociales et domestiques. — Formes de salutation. — Hospitalité. — Egards pour les pauvres. — Délassements. — Costumes. — Ornements. — Fiançailles. — Mariage. — Enfants. — Occupations. — Les mêmes que celles des anciens Israélites.

Il y a, dans les habitudes sociales et domestiques des Nestoriens, de tels traits de ressemblance avec celles de l'ancien peuple de Dieu, que nous paraîtrons, en en présentant l'exposé, ne faire que transcrire quelques pages de l'archéologie hébraïque. Mais comme il est peu de coutumes mentionnées dans la Bible dont on ne puisse trouver le parallèle, ou tout au moins l'imitation parmi les diverses nations de l'Orient, cette identité influerait peu sur les esprits aveuglés par des opinions préconçues à l'égard des dix tribus, quand bien même je pourrais démontrer que les mœurs et les usages des Juifs se trouvent tous fidèlement reproduits chez les Nestoriens. Je passerai donc avec rapidité sur cette source d'évidence, et ne lui consacrerai qu'un petit nombre de pages, quoique, traitée par une plume plus habile et envisagée sans prévention, elle puisse fournir la matière d'un intéressant volume. Néanmoins, tout en admettant que l'existence de ces rites et coutumes ne constitue pas à elle seule la preuve de l'origine hébraïque des Nestoriens, nous soutenons que leur absence pourrait fortement ébranler la démonstration que nous en prétendons faire. Si les Nestoriens sont descendants des Juifs, nous devons nous attendre à en retrouver chez eux les traits principaux, et c'est ce que nous allons maintenant examiner.

Peut-être ne puis-je mieux introduire cette partie de mon sujet qu'en donnant un court extrait du journal de M. Perkins. « Comme je travaillais dans mon petit jardin, » écrit-il, « les enfants qui appartiennent à notre école passèrent auprès et me saluèrent dans leur style patriarchal, disant : *Allah covel yavil*, que Dieu vous fortifie. » C'est intéressant de voir combien de coutumes vraiment primitives se retrouvent parmi les Nestoriens. Nous les rencontrons dans l'arrangement de leurs maisons, dans leurs ustensiles d'agriculture, dans leurs instruments de musique, mais surtout dans leur mode de salutation. Quand deux personnes se rencontrent, elles se saluent l'une l'autre en disant : « La paix soit avec vous, » et il est répondu : « Votre compagnie est la bien-venue. » Quand un hôte quitte une maison, il dit : « Dieu veuille vous donner de l'accroissement et rendre vos jours prospères, » et le maître répond : « Que Dieu soit avec vous. » Si quelqu'un met un vêtement neuf, entre dans une maison récemment construite ou achète un objet nouveau, ses amis le félicitent en disant : « Dieu bénisse votre vêtement, » « Dieu bénisse votre maison. » Et lorsqu'on rend quelque service à un Nestorien, il vous remercie par ces paroles : « Dieu vous donne le royaume des cieux. » En commençant une entreprise quelconque, on s'exprime ainsi : « Si le Seigneur le veut, je l'accomplirai. » — « dans la force du Seigneur, je ferai telle ou telle chose, etc. »

La *forme* même des salutations n'est pas moins primitive que la phraséologie dans laquelle elles sont conçues. Ce sont les mêmes gestes animés, les mêmes génuflexions; on se jette au cou l'un de l'autre, on se baise sur les lèvres, les joues, la barbe et les mains, et, comme jadis, on pleure de joie au retour des amis absents.

L'*hospitalité* (1) envers les étrangers, et surtout envers

(1) Comparez Jahn's Archæology, p. 196, 197.

les membres de leur propre nation, ne rappelle pas moins les mœurs antiques. Chaque besoin du nouvel hôte est promptement satisfait : l'eau est apportée pour laver ses pieds, la nourriture placée devant lui, et toutes les précautions prises pour assurer son repos. Il ne va point de maison en maison, mais, dès qu'il a trouvé un toit pour s'abriter, il ferait injure à son hôte de le quitter pour chercher un autre logement dans le même village ; il salue la maison en entrant, sa paix repose sur elle, et il s'éloigne en la bénissant. Je ne crois pas avoir jamais vu les témoignages d'hospitalité se formuler avec une aussi antique simplicité que parmi les chrétiens nestoriens. Leur bonté envers le pauvre et l'être souffrant n'est pas moins remarquable. Aucun ne s'en retourne à vide, et ceux qui en ont les moyens font des provisions supplémentaires pour les pauvres, afin de pouvoir les nourrir et les abriter pendant les mois d'hiver. (Lev. XIX, 34 ; Deut. X, 18, 19.)

Leurs *divertissements* sont dans le vrai style hébreu. Les hôtes sont invités par un serviteur qui est souvent envoyé (1) pour les appeler une seconde fois quand le festin est prêt. Chacun est placé par le maître du festin selon son rang ; le plus honorable est invité à s'asseoir au plus haut bout, et les autres doivent lui faire place. Le gouverneur de la fête préside : la coupe circule autour de la table, tous mettent la main au plat, et parfois l'un prend un morceau et le donne à un autre, ce qui est considéré comme une marque spéciale de faveur. Les convives sont assis sur le tapis ou le plancher, le corps appuyé en avant et mangent ainsi leur repas à la manière des anciens.

Dans leurs plus joyeuses réunions, la musique et la danse sont introduites ; le tambourin et le violon, la harpe de David et la voix des chanteuses. Ils observent les nou-

(1) Matth. XXII, 3.

velles lunes, les sabbats et les fêtes solennelles. Aux temps de *deuil*, ils répandent souvent de la poussière sur leurs têtes, déchirent leurs vêtements, se couvrent d'un sac ou de quelque étoffe grossière, s'asseyent sur des cendres ou vont au sépulcre pour y pleurer.

Leurs *habillements*, aussi, présentent une étonnante conformité avec ceux des Juifs; ils ont les reins ceints, le bâton à la main et les pieds chaussés de sandales: celles-ci sont tantôt faites en crin, tantôt en peau grossière ou en cuir, et ne couvrent guère que la plante des pieds.

Parmi leurs *ornements*, on remarque des anneaux pour les oreilles et le nez, des chaînes, des paillettes, des bandeaux, des bracelets, des bagues, des tresses de cheveux: dans les montagnes, cependant, on se rapproche davantage de la modeste simplicité qui régnait aux jours de Sara.

Leurs *occupations* sont celles que décrit l'antiquité. On voit journellement les jeunes filles aller puiser l'eau, portant leur cruche sur l'épaule; on les voit glaner le blé dans les champs au temps de la moisson, ou, comme Rachel, garder les troupeaux de leur père. Tandis que la femme vertueuse « cherche de la laine et du lin, et fait ce qu'elle veut de ses mains; elle met ses mains au fuseau, et ses mains tiennent la quenouille; » car, en effet, l'un et l'autre sont en même temps portés par elle. Les femmes aussi meulent au moulin (1), ou broient le blé avec un pilon dans un mortier pour en détacher la balle (2); on les voit aussi battre le lait pour en extraire le beurre, ou ramasser l'herbe, « qui est aujourd'hui et qui demain sera jetée dans le four, » ou faire des

(1) Ils ont aussi des moulins à eau, construits de la manière la plus simple, avec une seule roue horizontale, attachée ainsi que la meule à la même tige perpendiculaire.

(2) Le blé est entassé dans un grand mortier de pierre et la balle ne s'en détache qu'avec une extrême difficulté; mais « il est plus difficile encore au fou de se départir de sa folie. » Prov. XXVII, 22.

outres de cuir pour entretenir le vin qui a été foulé avec les pieds dans le pressoir. Le soin des vignes, le battage du blé dans l'aire, la fabrication des instruments d'agriculture, la fête des moissons, l'irrigation des prairies, la culture des jardins, l'espèce et l'heure des repas, l'éducation des abeilles et des animaux domestiques, la coutume de dormir en plein air sur les toits et bien d'autres encore sont également communes aux anciens Israélites et aux Nestoriens modernes.

Parmi ces usages, ceux qui tiennent à la célébration du mariage et à la vie pastorale ne doivent pas être trop brièvement décrits.

Chez les Juifs, le père de famille choisit des femmes pour ses fils et des maris pour ses filles. Si un jeune homme témoigne de la préférence pour telle ou telle compagne, il demande à son propre père de l'obtenir des parents de la fille ; mais le père de celle-ci ne pourrait l'accorder sans le consentement de ses frères (1). Les mêmes règles sont observées aujourd'hui par les Nestoriens. Nul jeune homme ne peut songer à organiser lui-même un projet de mariage. Dans le cas où son père est mort, c'est son frère aîné qui en prend la place. Si la jeune fille qu'il recherche vit à distance, l'affaire est quelquefois confiée à un fidèle serviteur, comme cela se pratiqua au temps d'Abraham pour son fils Isaac. J'en eus un exemple frappant à l'occasion d'un mariage qui eut lieu pendant le peu de temps que je passai chez les Nestoriens des montagnes. Il y avait une coïncidence si remarquable de noms et de circonstances, qu'il me semblait voir mise en action cette intéressante partie de l'histoire sacrée.

Le patriarche nestorien *Abraham* (car tel est son vrai nom, Siméon ou Simon n'étant qu'officiel), tenant lieu de père à son jeune frère Isaac, et désirant lui procurer

(1) Archéologie de Jahn, p. 162.

une compagne, envoya un serviteur de confiance dans une partie éloignée de la contrée, pour en chercher une parmi son propre peuple. Le serviteur prit avec lui des joyaux et des parures pour la future épouse d'Isaac et des présents pour ses proches parents, et ne réussit pas moins bien dans son ambassade, que l'agent de l'homonyme de son maître, l'ancien patriarche Abraham. Quoiqu'on m'ait rapporté tous les incidents de cet intéressant épisode, je dois laisser, à l'imagination du lecteur, la tâche de suppléer aux lacunes de mon récit. Qu'il veuille seulement substituer des *mulets* aux *chameaux* qui ne sont point en usage dans cette contrée montueuse, et il pourra s'en référer au XXIV^e^ chapitre de la Genèse pour avoir la suite de cette histoire. La jeune personne fut amenée à la maison du patriarche moderne, et « Isaac la prit, et elle devint sa femme, et il l'aima. »

Le contrat de mariage, ou plutôt le douaire, ayant été fixé, les parties sont engagées et la demoiselle devient la *fiancée* de son *futur mari*. Mais ce n'est pas ordinairement avant qu'un intervalle de dix ou douze mois, et même de plusieurs années, se soit écoulé, que le mariage est définitivement consommé. L'acte des épousailles est plus qu'un contrat ou un engagement positif. Il est regardé comme un acte solennel, et quoiqu'il n'y ait point de rapports entre les époux, pas même l'échange de quelques mots, ils sont néanmoins considérés comme mari et femme. (1) Le mari ne pourrait, pour aucune cause, la renvoyer sans lui donner une lettre de divorce, et la moindre infidélité de la part de la fiancée serait punie aussi sévèrement que s'ils étaient effectivement mariés. (2) Cet engagement est célébré avec la même pompe religieuse qu'un mariage. Une fête est préparée dans la maison du père de la jeune

(1) Archéologie de Jahn, p. 164.
(2) Matth. 1, 18—20; Luc II, 5.

fille, et, avec toutes les formalités d'usage, un anneau, consacré par l'évêque ou par un prêtre, est présenté par le jeune homme à sa future épouse, par l'intermédiaire de quelque discrète matrone qui a la confiance des deux parties. (1) Si l'anneau est accepté par la demoiselle, elle le met à son doigt et dès cet instant se considère comme fiancée. Au moment des fiançailles, l'époux paie une somme d'argent et une certaine quantité de grain (soit blé, riz ou orge); ce premier paiement est entièrement distinct du présent de noces. (2)

La conformité de cette pratique des Nestoriens avec celle des anciens Israélites est rendue parfaitement claire en la rapprochant de ce qui est dit au verset 2 du IIIe chapitre d'Osée, passage qui, jusqu'à présent, avait semblé obscur, mais que l'étude des mœurs nestoriennes vient de mettre dans tout son jour. Durant le temps qui s'écoule depuis les fiançailles jusqu'à la consommation du mariage, la future épouse, placée déjà sous la protection de son fiancé, reçoit de lui des provisions ou d'autres présents, jusqu'au jour où ils sont unis.

La fête des noces, proprement dites, dure ordinairement une semaine entière (Gen. XXIX, 27. — Juges XIV, 17, 18). Les *compagnes* de la mariée vont la chercher à la maison paternelle, et la procession s'achemine avec une grande pompe. La jeune épouse, parée de tous ses ornements et couverte d'un riche voile, est conduite à sa nouvelle demeure, au milieu des chants et des acclamations de joie. Ses nouveaux amis, qui viennent la rencontrer à la porte, lui jettent des poignées de raisin et d'autres fruits, souvent mêlés avec de petites pièces d'or, pour

(1) « Parmi les Juifs modernes, l'époux met lui-même un anneau au doigt de sa fiancée, et lui dit : Par cet anneau, tu es mon épouse, selon la coutume de Moïse et des enfants d'Israël. » — Bibl. Antiq. vol. I, p. 150.

(2) Il peut être assimilé pour l'espèce à la stipulation comprise sous le titre de « *bagues et joyaux*, » dans les contrats français. (*Trad.*)

témoigner leur désir qu'elle soit heureuse et féconde. Cette coutume est aussi observée chez les Juifs modernes ; les uns et les autres attachent au *célibat* et à la *stérilité* la même réprobation dont on les frappait chez les anciens Hébreux, à moins que, comme il arrive dans quelques cas fort rares, le premier ne soit la conséquence d'un vœu; dans toutes les autres circonstances, le mariage est réputé un devoir.

La chasteté est une vertu générale parmi les femmes nestoriennes ; on observe néanmoins encore à leur égard la coutume particulière aux Juifs de l'ancienne alliance, qui se trouve mentionnée dans le chap. XXII du Deutéronome, 15-20. Une nombreuse postérité, d'enfants mâles surtout, est toujours ardemment désirée ; heureux est celui «qui apporte de bonnes nouvelles à un père, en lui disant : Un enfant mâle t'est né, et qui le réjouit ainsi. »

Les enfants, immédiatement après leur naissance, sont lavés dans de l'eau froide, et, après avoir été frottés tout entiers avec du sel fin, enveloppés d'un maillot (ordinairement composé de vieux chiffons), par allusion à la coutume citée par le prophète Ezéchiel (XVI, 4) : « Tu ne fus point lavée dans l'eau, pour être nettoyée ; tu ne fus point salée de sel, ni emmaillotée. » Les enfants sont nourris par leur mère jusqu'à l'âge de deux à trois ans. Ils restent toujours couchés dans un berceau dont la hauteur est calculée de manière à ce que la mère, assise sur le plancher, puisse se pencher dessus pour les allaiter. Les filles sont de très-bonne heure éloignées de la maison par le mariage, tandis que les fils et leurs enfants restent sous le toit de leur père, qui est le patriarche de la famille. En cas de mort de celui-ci, le fils aîné prend sa place et hérite, par droit de primogéniture, de l'autorité paternelle. Dans le cas où les filles demeurent non mariées, les frères disposent d'elles à la mort du père et reçoivent le douaire pour eux-mêmes. Les degrés de con-

sanguinité dans lesquels le mariage est considéré comme légitime ayant été réglés par les conciles chrétiens, nous ne devons pas, sur ce fait-là, regarder aux coutumes de l'antiquité. En résumé, les usages de l'économie domestique présentent, chez les Nestoriens, une analogie plus frappante avec celle des anciens Israélites, que je ne l'ai jamais remarquée chez aucun peuple de l'Orient.

Il y a aussi, dans leurs occupations et leur manière de vivre, une singulière conformité avec l'état des dix tribus au temps de la captivité. Quelques-unes d'entr'elles étaient adonnées à la culture des champs et des vignes; or, nous avons vu que c'est aussi le cas pour les Nestoriens, et qu'ils emploient la même méthode et les mêmes instruments. Mais, dans leur caractère comme bergers, la comparaison est encore plus remarquable. Quand les Hébreux vinrent en Egypte, ils formaient une communauté de pasteurs, et, un district à part leur ayant été assigné pour l'entretien de leurs troupeaux, ils conservèrent ce caractère spécial pendant les quatre cents années de leur séjour dans ce pays. A leur arrivée sur les confins de la terre promise, quarante ans après, leurs troupeaux s'étaient encore considérablement accrus, en sorte qu'ils se préparaient à continuer, dans leur nouvelle résidence, leur occupation pastorale sur une plus grande échelle. Sans parler des acquisitions qu'ils firent plus tard sur les Cananéens, nous voyons qu'ils prirent, aux Madianites seuls, plus de six cent soixante-dix mille brebis. (1)

Quelques tribus manifestèrent aussi un grand désir de s'assurer une contrée abondante en pâturages pour leurs nombreux troupeaux, « *parce qu'ils avaient une grande multitude de bétail.* » Il paraît de là que les Israélites, tout en accordant à l'agriculture ce qui était indispensablement

(1) Nombres XXXI, 32.

nécessaire, étaient cependant avant tout, comme nation, un peuple de pasteurs. Leurs troupeaux composaient leur principale richesse. Plus tard, nous voyons les membres des deux tribus et demie qui s'étaient fixées à l'orient du Jourdain, étendre leurs limites afin d'obtenir un plus grand espace pour le déploiement de leurs troupeaux, auxquels ils ajoutèrent, dans le butin qu'ils conquirent sur les Agaréniens, deux cent cinquante mille brebis. (1)

Ces tribus, comme nous le savons, furent les premières transportées en Assyrie; elles s'y trouvèrent placées dans une région si éminemment adaptée à l'entretien du bétail, qu'une grande portion en fut appelée Gozan, ou *pâturage*. Peut-on croire qu'elles y vinrent sans leurs troupeaux? N'était-ce pas un objet plus important pour les rois d'Assyrie, d'enrichir leur pays en y introduisant plusieurs milliers de brebis et d'autres animaux de cette espèce, que d'y transporter seulement les captifs israélites, surtout quand ils devaient occuper une contrée où ils ne pourraient subsister par eux-mêmes, ni par conséquent, privés de leur bétail, apporter aucun profit à leurs nouveaux maîtres! Bien plus, de quoi auraient-ils vécu durant leur long voyage, sans leurs troupeaux? Quelques-uns ont objecté contre le récit de l'historien inspiré, portant que « tout Israël fut emmené en Assyrie » par l'impossibilité de trouver des vivres suffisants pour une telle multitude le long de la route. L'objection serait fort plausible, en effet, si leurs troupeaux ne les avaient pas suivi dans la terre d'exil, mais avec eux ils ne pouvaient manquer de nourriture. S'il faut croire le fait mentionné dans le livre apocryphe d'Esdras, (2) sur ce que les Israélites mirent un an et demi à faire le voyage, la nécessité d'emme-

(1) 1 Chron. V.

(2) Un examen attentif de ce récit dans l'original doit convaincre chacun qu'il ne peut se rapporter à rien autre qu'à la captivité des Juifs par Salmanazar (2 Rois XVII, 6); car il nous est dit expressément qu'ils traversèrent

ner leurs troupeaux pour faire subsister leurs familles devenait d'autant plus impérieuse. Ayant moi-même suivi les traces des Israélites captifs sur la verte plaine de Mésopotamie et au travers du Tigre jusque dans les montagnes centrales d'Assyrie, j'ai logé sous les tentes des Arabes, et, en voyant avec quelle lenteur ils cheminent à cause de leurs immenses troupeaux qui suffisent à la nourriture de leurs familles, il m'a paru évident que les enfants d'Israël avaient pu voyager de la même manière sans grandes difficultés. La route entière abonde en pâturages, de sorte qu'en choisissant la saison favorable pour traverser les diverses parties du pays, ils ont pu arriver, sans souffrir de privations à leurs montueuses demeures, où les moyens de subsistance qu'ils amenaient avec eux ont dû faciliter beaucoup leur établissement.

En conséquence de ces faits divers, nous devons nous attendre à trouver les descendants des dix tribus paissant encore leurs troupeaux sur les montagnes, comme les Nestoriens chrétiens le font aujourd'hui : ce rapprochement donnera tout de suite de l'importance à la qualité de gardeurs de troupeaux, que nous avons déjà constatée chez ceux-ci. Tandis que la stabilité de leurs habitations, leurs maisons de pierre, leurs grands villages, leurs anciennes églises et l'attachement qu'ils professent pour leur patrie d'adoption, écartent la possibilité de les considérer comme peuple nomade, nous voyons cependant une grande partie de la population se retirant au *Gozan*, pour y passer six à neuf mois de l'année, sous des tentes, occupée à paître les troupeaux. Leur principale richesse consiste en brebis et en chèvres, qui leur fournissent la nourriture et le vêtement. Là, on peut voir le bon berger appelant ses propres

l'Euphrate. Comme le Tigre se réunit avec cette rivière, elles peuvent bien avoir été comprises sous le même nom. Le pays nommé *Arsaret*, peut bien être le même qu'Hattareh, ou Hartareh (Halah), ou Ararat.

brebis par leur nom, les conduisant dans « des parcs herbeux et le long des eaux tranquilles, » « portant les agneaux dans son sein » ou « cherchant ceux qui sont perdus. » Si dans certaines positions écartées ils sont exposés aux déprédations de leurs ennemis, ils sont prêts à réparer cette perte en faisant invasion à leur tour dans les troupeaux de l'agresseur. Quoiqu'ils ne cherchent point à étendre leurs limites, ils manifestent à défendre leurs droits la même intrépidité qui caractérisait leurs ancêtres hébreux, et ils ne sont pas moins redoutés par les tribus qui les entourent. Quand nous regardons à la nature presque inaccessible de leur contrée et à leur condition isolée, il ne nous paraît plus surprenant qu'ils aient retenu jusqu'à nos jours tant de traits du caractère hébreu primitif. En même temps leur conservation, comme peuple distinct, présente une si grande conformité avec les faits relatifs à l'histoire des Juifs dispersés dans le monde, que là encore nous trouvons une forte preuve du lien étroit qui unit ces deux peuples.

CHAPITRE XIX.

Conversion des dix tribus au christianisme.

Le fait que les tribus perdues d'Israël soient dès longtemps entrées dans le giron de l'église chrétienne est une idée qui réveille de toute part la surprise, si ce n'est même l'incrédulité. Il est donc nécessaire, pour obtenir une solution complète de cette question fondamentale,

que cette partie du sujet soit examinée avec le plus grand soin.

Et d'abord, pourquoi nous refuser à croire que leur conversion soit déjà accomplie, puisque la plume des auteurs inspirés a prédit cet événement. Si nous avons été accoutumés à les regarder par l'œil de l'imagination comme rattachées au corps des Juifs adhérant au judaïsme, nous devons naturellement associer à leur nom l'idée d'une inimitié invétérée contre le Messie. Mais d'où inférerons-nous que telle soit en effet leur condition actuelle? Si l'on objectait qu'il est arrivé de l'endurcissement à Israël, « jusqu'à ce que la plénitude des Gentils soit entrée,» nous dirons que cette sentence est applicable en effet à un troupeau trop nombreux de brebis perdues de la maison d'Israël, et qu'elle est vraie aussi relativement à la lumière plus éclatante qui, dans un jour encore à venir, doit les éclairer tous. Mais d'ailleurs le même apôtre ne nous informe-t-il pas qu'au temps d'Elie, Dieu s'était réservé sept mille hommes qui n'avaient point fléchi le genou devant Baal? « Ainsi donc, il y a aussi à présent un résidu selon l'élection de la grâce,» tandis que seulement une partie, «*le reste*, a été endurci» (Rom. XI, 4-7). Si les riches bénédictions promises à leur conversion n'ont pas encore été réalisées, c'est parce que le changement a été jusqu'ici plus nominal que réel; ou, si l'œuvre de grâce a été un jour vivante en eux, elle s'est dès-lors assoupie sous l'empire des influences de toute sorte qui se sont opiniâtrement attachées à eux.

Dans le chapitre suivant, nous nous efforcerons de replacer le sujet sous son vrai jour et d'éloigner toute crainte qu'il puisse tomber un *iota* de ce que Dieu a promis. Et jusque-là, écartant tout préjugé et toute opinion qui nous soit propre, continuons à examiner les preuves par lesquelles nous pouvons établir que les dix tribus reçurent l'Évangile dès l'âge apostolique de l'Eglise.

I. Quelques-uns d'entr'eux étaient présents à Jérusalem le jour de la Pentecôte, et y entendirent l'Évangile. « Les *Parthes* et les *Mèdes* » sont les premiers mentionnés parmi les Juifs, «de toutes les nations qui sont sous le ciel,» qui assistèrent à la première prédication des apôtres. La Parthie, à cette époque, comprenait la contrée d'*Adiabène*, c'est-à-dire la partie de l'Assyrie où la plus grande partie des dix tribus résidait alors. Le discours du roi Agrippa, déjà cité, établit la localité de l'ancienne Parthie. « Si vos frères des tribus de l'Adiabène,» dit le roi, «voulaient venir à votre secours, les Parthes sauraient bien les en empêcher.» Une partie de ces tribus vivaient dans les cités des Mèdes. Elles avaient probablement eu connaissance de la « réputation de Jésus, qui était répandue partout.» Peut-être les hommes sages de l'Orient qui furent conduits par «son étoile» à Bethléem, lieu de la naissance du Sauveur, étaient-ils enfants d'Israël.

Les Nestoriens ont une tradition portant que les Mages, qui visitèrent le Seigneur Jésus, vinrent d'Ormiah, cité des Mèdes. Cela est appuyé par certaines prédictions de Zoroastre, (1) chef des Mages et natif ou habitant d'Ormiah. Suivant le Zendavesta et Abulfarage, il prédit la venue d'un personnage dont le caractère correspondait à celui du Messie, et chargea ses disciples d'aller en toute hâte, à l'apparition de « son étoile, » rendre à ce « mystérieux enfant» leur dévote adoration. « C'est lui,» dit le vénérable personnage, « qui est la Parole puissante par qui ont été créés les cieux.» (2) Ils peuvent avoir vu notre Sauveur à une période plus avancée de sa vie, dans leurs visites à Jérusalem, à l'occasion des grandes fêtes

(1) Les Nestoriens prétendent que le prophète Zoroastre était disciple de Jérémie; tradition que la chronologie ne contredit pas. Prideaux présente de bonnes raisons à l'appui de l'idée que Zoroastre était disciple de quelqu'un des prophètes, et peut-être Juif lui-même.

(2) Voyez *Burder's Orient* Cus., vol. I, p. 18.

qu'ils avaient coutume d'observer. Toujours est-il certain que des Juifs, venus des contrées où résidaient les dix tribus, furent présents au mémorable jour de la Pentecôte.

Depuis le retour des captifs de Babylone, le terme de Juif avait souvent été appliqué indistinctement à la tribu de Juda et aux autres branches de la famille d'Israël. Les multitudes assemblées à Jérusalem, et les milliers qui furent convertis dans ce seul jour, étaient sans doute composés, en partie du moins, de Juifs des dix tribus, et, après avoir reçu l'instruction des apôtres avec lesquels « ils persévérèrent tous d'un commun accord dans le Temple, » n'auraient-ils pas porté le message de la bonne nouvelle à leurs compatriotes ?

II. Les apôtres et leurs disciples immédiats regardèrent comme leur *première* affaire de prêcher l'Évangile « aux brebis perdues de la maison d'Israël. » Les douze et les soixante-dix avaient été chargés de s'adresser à eux seuls; et quoique le dernier commandement du Sauveur s'étendît au monde entier, leurs pensées étaient si exclusivement concentrées sur leur propre nation, à laquelle « appartenaient l'alliance et les promesses, » qu'il fallut un miracle et une injonction expresse de Dieu pour les déterminer à prêcher l'Évangile aux Gentils. « Il n'était pas permis à un homme juif de se lier avec un étranger ou d'aller chez lui, » aussi s'étonnèrent-ils de ce que le don du Saint-Esprit était aussi répandu sur les Gentils. Mais au temps de la conversion de Corneille, les disciples étaient déjà dispersés depuis sept ou huit ans, « ils étaient allés *partout* prêchant l'Evangile à leurs frères juifs, mais à nul autre encore, puisqu'on regardait alors comme une offense impardonnable d'être en relation avec des incirconcis. Où allèrent-ils donc, si ce n'est à leurs frères d'Assyrie, ou plutôt de *Parthie* et de *Médie*. Philippe avait prêché avec un grand succès parmi leurs précédents enne-

mis, les Samaritains; aucun des disciples n'aurait-il eu la même compassion pour les dix tribus? Nous avons vu que leur situation n'était pas ignorée, puisque des Juifs pieux de leurs contrées vinrent à Jérusalem, peu avant l'époque où les disciples furent dispersés, c'est-à-dire l'année même de la crucifixion et du jour de la Pentecôte. Il y a donc les plus fortes raisons de croire que les dix tribus entendirent annoncer l'Évangile presque immédiatement après l'envoi du Saint-Esprit; mais nous ne sommes pas réduits à cette seule source de preuves; nous trouvons, dans les pages de nombreux historiens, le nom des disciples qui prêchèrent dans cette région, et par là ils établissent, comme chose indubitable, que le christianisme fut répandu chez les dix tribus dès l'origine des temps apostoliques.

Origène, Eusèbe, Jérôme, Ambroise, Nicéphore, Baronius, Natalus et d'autres affirment que l'apôtre Thomas prêcha en Parthie et dans les autres contrées de l'Orient. Natalus Alexandre résume le témoignage des anciens, en disant que Thomas prêcha aux Parthes, aux Mèdes et aux Persans, etc. (Hist. Eccles. p. 32.)

Ambroise parle de Matthieu comme ayant prêché en Médie. (1) L'apôtre Thaddée exerça son ministère en Mésopotamie, eu Assyrie et en Perse.(2) « Agheus, qui est aussi nommé Ageus ou Acheus, voyagea en Assyrie.» (3) Bar Hebreus dit : « Après Adeus, Agheus, son disciple, commença à prêcher aux Persans, aux Assyriens et aux Mèdes. (4) La Perse tout entière et les provinces des Assyriens, des Arméniens et des Mèdes reçurent l'Évangile de la bouche d'Ageus, tisseur d'étoffes de soie et disciple de

(1) Assem., Bibl. Orient, v. IV, p. 8.
(2) Ibid., p. 15.
(3) Ibid.
(4) Ibid., v. IV, p. 16.

l'apôtre Thaddée. Mares, autre disciple d'Adeus, annonça l'Evangile en Babylonie, en Assyrie et en Perse. (1)

Si à quelqu'autre époque Matthieu l'évangéliste visita ces régions orientales avec eux (savoir, Thomas, Adeus et Mares), il ne dépassa pas les frontières de Nisibis et de l'Assyrie ; mais, quand il eut traversé ces provinces, il retourna sur ses pas. Barthélemi parcourut aussi ces contrées et quelques autres; il prêcha dans la grande Arménie. (2) « Adeus prêcha à Edesse, en Athur (Assyrie), à Mossoul et en Perse. » (3) « Enfin, il (Mares), l'un des soixante-dix, vint annoncer l'Evangile dans toutes les parties du pays de Babylone et des deux Arachæ (c'est-à-dire la Perse et l'Assyrie)... Il ne cessa de visiter ces régions comme aussi les lieux où Thaddée avait prêché la foi, et de catéchiser, de baptiser, d'enseigner, et de bâtir des églises, de guérir des malades, d'opérer des signes et des miracles, jusqu'à ce qu'il eût amené un grand nombre d'âmes au salut et propagé la religion chrétienne dans toutes ces contrées. » (4) Mares Salomon dit que Mar Mares fut consacré par les soixante-dix disciples, et qu'il prêcha dans les diverses provinces de la Diglitæ ou du Tigre, ainsi qu'en Perse. (5)

« Grégoire Bar Hebreus dit que Thomas évangélisa les Parthes et les Mèdes, et qu'il fut le premier pontife de l'Orient. Nous apprenons, par le livre dans lequel il traite de la prédication des saints apôtres, que le divin apôtre Thomas prêcha la foi chrétienne dans ces contrées, *la seconde année après l'ascension de notre Seigneur*. (6)

« Il semble suffisamment démontré que des chrétiens,

(1) Elie de Damas. Bibl. Orient., v. IV, p. 17.
(2) Assem., vol. IV, p. 20
(3) Ibid., *Amrus*.
(4) Bib. Orient., v. IV, p. 17.
(5) Ibid. p. 25.
(6) Assem.. Bibl., Orient., vol. IV, p. 38.

laïques, diacres, prêtres et évêques ont toujours habité la Perse, dès les temps apostoliques et pendant la suite des siècles, dans une succession non interrompue... Les Mages qui ont adoré Christ y introduisirent les premiers la semence de l'Evangile. » (1)

« Les Parthes, les Mèdes, les Elamites et ceux qui habitent la Mésopotamie, après avoir été témoins de l'envoi du Saint-Esprit sur les apôtres et s'être émerveillés en les entendant parler diverses langues, rapportèrent sans aucun doute la connaissance de la foi en Jésus-Christ dans leur patrie. » (2)

« Thaddée, Thomas et d'autres disciples enseignèrent en personne dans la Syrie, la Chaldée et la Perse. Des martyrs de tout sexe, âge et condition, confirmèrent, par l'effusion de leur sang, la foi qui s'était partout propagée. » (3) « Mares reçut son office clérical des mains d'Adeus et Thomas, qui le firent patriarche de tout l'Orient. Ces trois disciples et leurs successeurs enseignèrent successivement en divers pays, depuis le passage de l'Euphrate jusqu'aux limites les plus reculées. » (4) *Amrus.*

III. Les dix tribus étaient dans un état particulièrement favorable à la réception de l'Evangile. Elles ne s'étaient pas endurcies en rejetant le ministère personnel de Christ ou en se joignant à ceux qui l'avaient crucifié. En conséquence, elles étaient exemptées de la malédiction qui jusqu'à ce jour pèse d'un poids effroyable sur ceux qui ont prononcé cette terrible imprécation : « Que son sang soit sur nous et sur nos enfants! » Une telle cause n'agissait point sur les Israélites captifs pour les déchaîner contre le Sauveur; nous n'avons aucune certitude non plus qu'ils attendissent un roi purement temporel dans le

(1) Assem., Bib. Orient., vol. IV, p. 33.
(2) Ibid., p. 33.
(3) Ibid., p. 36.
(4) Ibid., p. 19.

Messie promis. Pendant mille ans ils avaient eu peu de rapports avec les deux tribus, et leur antipathie nationale les rendait toujours plus opposés à l'idée d'une union politique, tandis que d'un autre côté les rapports qu'ils reçurent de la part des Sages, (1) qui étaient allés adorer le Messie, devaient avoir favorisé leur attente d'un chef spirituel plutôt que temporel. Ce qu'ils virent et éprouvèrent le jour de la Pentecôte était aussi calculé pour les préparer eux et leurs frères à la réception de l'Evangile. Leurs cœurs avaient été adoucis par leur longue captivité ; en un mot, les circonstances paraissent avoir été éminemment favorables à leur conversion.

IV. L'histoire fournit bien des témoignages de la conversion des dix tribus au christianisme sous la prédication des apôtres et de leurs successeurs immédiats. Nous en avons déjà cité quelques-uns. J'introduirai encore ici un ou deux passages tirés de l'ouvrage du savant Assemani, auquel nous avons souvent renvoyé nos lecteurs. « Les habitants de l'Adiabène, les Elamites, les Persans et les Mèdes, furent amenés à la foi par les apôtres Thomas, Thaddée, Simon, Matthieu et Barthélemi, et par les disciples Adeus, Mares et Agheus, comme cela a été démontré par des auteurs grecs, latins et syriens. Après ces premiers missionnaires de la Perse, les prélats soumis à l'archevêque de Séleucie contribuèrent aussi à faire pénétrer chez ces peuples les rites sacrés du christianisme ou à les confirmer dans la foi qu'ils avaient embrassée. » Il dit encore : « La Mésopotamie avant tout, puis l'Adiabène et l'Elam, deux des provinces du royaume de Perse, embrassèrent très-promptement la foi chrétienne, dès l'au-

(1) Les Nestoriens disent que les « Sages » prirent avec eux de l'or pour le présenter au Messie, comme roi temporel ; mais sachant que c'était aussi un personnage divin, ils lui apportèrent de l'encens et de la myrrhe pour les brûler en acte d'adoration devant lui.

rore de l'Eglise naissante.» (1) Nous apprenons par là que les habitants des lieux mêmes où vivaient les Israélites captifs furent convertis à l'Evangile par la prédication des apôtres, qui allèrent partout prêchant la parole plusieurs années avant que la prédication fut adressée aux Gentils.

Eusèbe, (2) le plus ancien de nos historiens ecclésiastiques, nous informe expressément que les apôtres «n'étaient pas placés de manière à répandre la foi parmi les nations, et qu'aussi ils se bornèrent à l'annoncer aux Juifs seuls.» Il parle ainsi depuis la dispersion des disciples et avant la conversion de Corneille qui est mentionnée bientôt après. Eusèbe établit, sur l'autorité d'Origène, que la Parthie fut assignée à Thomas, et il résume les succès de l'Evangile parmi les Israélites dans les termes suivants: «Ainsi donc, sous une influence et une coopération célestes, la doctrine du Sauveur, comme les rayons de l'astre du jour, illumina soudain le monde entier; aujourd'hui, d'accord avec la prophétie divine, la voix de ses évangélistes inspirés a parcouru toute la terre, et leurs paroles ont été jusqu'au bout du monde. Dans chaque ville et village, les églises, semblables à des greniers abondants, s'emplissent et regorgent de membres fidèles.» (3) Il mentionne ensuite la conversion de Corneille et des premiers Gentils convertis par Pierre et Paul, comme «un acte spécial de la bienveillance gratuite de Dieu,» témoignant ainsi avec évidence que les succès de l'Évangile auprès des Juifs avaient précédé sa réception chez les Gentils. De là nous inférons que ces convertis, si nombreux dans la contrée des dix tribus, doivent avoir été les enfants d'Israël emmenés en captivité!

(1) Assemani, Bib. Orient., vol. IV, p. 414.
(2) Hist. Eccl., lib. II, c. 1.
(3) Idem, c. 3.

CHAPITRE XX.

Preuves scripturaires de la conversion des dix tribus. — Discours de Paul. — Epître de Jacques.

Si les dix tribus ont été de très-bonne heure converties à la foi chrétienne, peut-être nous demandera-t-on quelle mention en a été faite dans les écrits apostoliques. En réponse à cette question, je demanderai à mon tour pourquoi il n'est pas parlé des travaux de Thomas et des autres apôtres qui leur portèrent l'Evangile, ainsi que de la diffusion de l'Evangile rapportée par Eusèbe. Le silence des Ecritures à cet égard ne doit-il pas faire tout simplement présumer qu'ils travaillaient à distance des écrivains du Nouveau-Testament, car le Seigneur lui-même avait annoncé que sa Parole serait prêchée sur toute la terre avant la destruction de Jérusalem (Luc XXI 32), ou au moins durant le temps de la vie des apôtres ; (1) et nous ne pouvons douter que les choses qu'il a dites n'aient reçu leur accomplissement: la vérité en est prouvée par l'histoire.

Ce qu'il nous suffit de savoir, c'est que rien dans le Nouveau-Testament ne tend à faire supposer que les dix tribus n'aient pas été amenées à l'alliance évangelique. Paul, en parlant de la réjection des Juifs, dit aux Romains qu'ils ne doivent pas penser que tout Israël ait été endurci ; car, comme Dieu s'était réservé sept mille hommes qui n'avaient pas fléchi le genou devant Baal, tandis qu'Elie croyait être resté seul, « il y a aussi à présent un résidu selon l'élection de grâce », qui peut-être

(1) Matth. XVI, 28 ; Marc IX, 1.

surpassera autant leur attente que les sept mille l'avaient fait pour Elie.

Il n'est pas étonnant que les Romains ignorassent les succès de l'Evangile parmi les captifs israélites, quand on se rappelle à quelle distance ces derniers vivaient d'eux, étant dans l'empire parthe. Mais voyons si dans les écrits apostoliques nous ne trouverons rien de plus positif que cette intimation générale de Paul aux Romains (XI, 4, 5, 7).

Dans son habile plaidoyer devant le roi Agrippa (Actes XXVI), l'apôtre fait une allusion incidente à la piété (1) des dix tribus, en commun avec les deux qui nourrissaient la même glorieuse espérance de vie et de bénédiction au-delà du tombeau, par laquelle il était lui-même soutenu dans toutes les épreuves et les souffrances. « Promesse à laquelle nos douze tribus qui servent Dieu, jour et nuit, espèrent de parvenir. » *Nos douze tribus ; les douze tribus de nous* (grec). Comment le savant apôtre, l'écrivain inspiré des épîtres, pouvait-il ignorer la situation des dix tribus, et alors pourquoi les classait-il avec les deux autres? Serait-ce, comme quelques-uns l'ont conjecturé, qu'il mettait le petit nombre de Juifs, revenus de la captivité, à la place du royaume entier d'Israël? ou bien encore, serait-ce Juda seul qu'il désignait par les douze tribus? L'une ou l'autre de ces suppositions représenterait Paul comme moins bien informé sur la situation de ses frères selon la chair, que ne l'était Joseph qui, vingt ans après cela, dit si explicitement que les dix tribus étaient, jusqu'à ce jour, dans la terre de leur captivité au-delà de l'Euphrate. D'ailleurs, Paul s'adressait à un Juif de grande science, qu'il savait « être pleinement instruit de toutes les coutumes et questions qui sont entre

(1) Howes's Works., vol. I, p. 567. « Nous voyons ici l'apôtre parlant de la *piété* des douze tribus. » (Actes XXVI, 7.)

les Juifs. » Si l'on prétend que Paul ignorait la situation des dix tribus, certainement il n'en était pas ainsi d'Agrippa. C'était le même prince qui, trois ou quatre ans après, prononça le discours que nous avons déjà cité, et dans lequel il mentionne le fait, admis par tout le monde, de la captivité des dix tribus chez les Parthes, au-delà de l'Euphrate et en Adiabène; justement là où nous avons vu l'Evangile avoir été prêché dès la seconde année après l'ascension de notre Sauveur, ou vingt-sept ans avant la comparution de Paul devant Agrippa. Il a déjà été dit que le peuple avait embrassé le christianisme avec grand empressement, que des églises avaient été organisées et édifiées dans la foi. Et maintenant Paul, s'adressant à un homme versé dans ces matières, parle de leur piété comme d'un fait bien connu, disant : « Nos douze tribus qui *servent Dieu continuellement.* » On n'a pas lieu de croire que le service du temple eût été rétabli parmi les dix tribus après leur captivité; de plus, le langage de Paul s'applique à la dispensation chrétienne, il se rapporte au temps présent et à ce qui se faisait chez un peuple qui avait déjà embrassé l'Evangile. « Pour cette espérance, dit Paul, je suis accusé par les Juifs. » Ce n'était pas l'espérance du Messie promis, car Christ était déjà venu, mais c'était l'espérance de la résurrection ou vie éternelle promise par un Sauveur vainqueur de la mort, laquelle était particulièrement chère à tous les croyants en Christ. C'est cette espérance que l'apôtre, dans toutes ses épîtres, travaille à établir sur un solide fondement, et pour laquelle il était prêt à souffrir la perte de toute chose, « si par quelque moyen, dit-il, je puis parvenir à la résurrection des morts. »

Les rites du judaïsme avaient si peu de rapports directs avec cette espérance, que la doctrine de la résurrection était entièrement rejetée par un grand nombre de ceux des Juifs qui continuaient à les pratiquer, tandis qu'elle

était le mobile le plus actif des Israélites convertis qui servaient Dieu nuit et jour sous la lumière de l'Evangile. Les dix tribus, jusqu'alors ensevelies sous les ténèbres de l'idolâtrie, « espéraient maintenant de parvenir » à la possession de cette promesse. C'était l'espérance « mise en évidence dans l'Evangile » par *Christ qui est notre vie;* et ceux qui croyaient en lui étaient seuls encouragés à servir Dieu nuit et jour, « sachant que leur travail ne serait pas vain auprès du Seigneur. »

Si les Israélites captifs ne servaient point Dieu de cette manière, pourquoi le roi Agrippa, qui connaissait bien leur condition, n'objecte-t-il pas qu'ils sont engagés au service des idoles et non à celui du Dieu vivant et vrai? Mais tout au contraire, dans le moment où vient de lui être rappelé le nombre de ceux qui ont embrassé l'espérance de la promesse pour laquelle Paul est tiré en cause, au lieu d'élever des objections, il est prêt à se joindre à la troupe des croyants et s'écrie : « Tu *me* persuades presque d'être chrétien. » Il donna pleine confiance aux paroles de Paul, et, en voyant le nombre des convertis à cette même foi qui inspirait à l'apôtre tant de zèle et d'éloquence, il était non-seulement prêt à acquitter son illustre prisonnier et à le remettre en liberté, mais presque entraîné à se déclarer lui-même chrétien.

L'Epître de Jacques fournit des témoignages encore plus concluants que les précédents, de la conversion des dix tribus. Elle est adressée aux *douze tribus* qui sont dispersées. L'apôtre les salue fraternellement, les encourage par des promesses et des considérations applicables seulement aux chrétiens. Leur foi en Christ est louée, ils sont exhortés et admonestés comme des *frères*, des *frères bien-aimés*; termes qui ne sont pas répétés moins de douze fois dans cette courte épître. Leurs églises et les anciens de ces églises y sont mentionnés; et l'on ne peut douter, en examinant l'évidence contenue dans cette épître, qu'elle

n'ait été adressée aux douze tribus en tant que *chrétiennes*. Elle fut écrite l'an 60 ou 61, presque trente ans après la crucifixion, et environ vingt-cinq après que l'Évangile eut été proclamé par Thomas (1) et les autres disciples parmi les dix tribus. En sorte que l'Evangile avait non-seulement été établi et profondément enraciné au milieu d'elles, mais l'ardeur de leur premier amour avait eu le tempsde se refroidir. On peut inférer des exhortations et reproches que leur adresse le vénérable apôtre, que c'est là le principal motif pour lequel il leur écrit. Jacques, étant à la tête de l'église juive et évêque de Jérusalem, se sentait le droit d'user d'une grande liberté en reprenant les Juifs convertis sur leur état de chute, quoiqu'il le fasse dans un esprit de bienveillance et de douceur.

Quoique les douze tribus fussent dispersées, et en grande partie dans de lointains pays, tels que ceux des Parthes et des Mèdes, l'apôtre paraît avoir été bien informé de leurs circonstances et de leurs besoins, ainsi que des péchés particuliers dans lesquels elles étaient tombées, et il y adapte le langage de son épître. Sa résidence dans la cité sainte, centre de communications aussi bien que d'influence de la nation juive, était singulièrement favorable; et, comme nous avons vu l'historien Josèphe, le roi Agrippa et l'apôtre Paul qui vivaient dans ce même siècle, être fort au courant de la demeure et de la condition des Israélites captifs, nous ne pouvons supposer que Jacques fût moins bien informé de leur situation, lors même que son épître ne renfermerait pas à cet égard les témoignages les plus décisifs. Ce n'étaient plus les « tribus perdues, » comme elles l'avaient été dans les âges précédents. Maintenant elles étaient bien connues, mais, tandis que rien n'indique l'existence de relations générales entre elles et les autres

(1) Assem., Bib. Orient., vol. IV, p. 33.

Juifs, elles paraissent avoir attiré l'attention des apôtres et des premiers disciples, dont les efforts pour leur conversion semblent également avoir été couronnés de succès. (1) Nous avons déjà parlé de l'accueil qu'elles firent à l'Evangile de Matthieu, auquel les autres Ecrits sacrés, dans leur ancien langage, furent bientôt ajoutés. Tandis que l'Épître aux Hébreux semble avoir été plus spécialement écrite pour les Juifs de Jérusalem et de la Palestine, il est évident que celle de Jacques était aussi bien adressée aux *dix* qu'aux deux tribus. Bèze, Cave, Scott, Fabricius, l'évêque Tomline, etc., sont dans l'opinion qu'elle concernait tous les Juifs croyants qui étaient dispersés dans le monde. Michaëlis regarde comme certain que saint Jacques écrivit à des personnes qui avaient déjà passé du judaïsme au christianisme. Le docteur Benson est dans l'opinion que cette épître fut adressée à des Juifs convertis en dehors de la Palestine; quelques-uns seulement pensent qu'elle avait en vue la généralité des Juifs, convertis ou non. (2) En addition à ce qui a été dit sur ce point, je puis ajouter le passage suivant de l'évêque Tomline : « L'objet des épîtres apostoliques était de confirmer, non de convertir, de corriger ce qui était défectueux chez ceux qui croyaient et non chez les incrédules; le sens de la salutation semble être limité aux Juifs parvenus à la foi chrétienne, par ce qui suit presqu'immédiatement : « L'épreuve de votre foi produit la patience ; » (I, 3) et encore: « Mes frères, n'ayez point la foi en notre Seigneur Jésus-Christ glorieux, en ayant égard à l'apparence des personnes. » (II, 1) Ces passages ne pouvaient s'adresser à des incrédules (Bishop Tomline's, chr. Theol., p. 472). Si donc, Jacques écrivait seulement à des Juifs convertis, et aux *dix* tribus aussi bien

(1) Assem., Bibl. Orient., vol. IV, p. 414.
(2) Horne's Introduction, vol. IV, p. 412.

qu'aux deux, les dix tribus étaient déjà converties.

Si nous avons réussi à démontrer que les dix tribus étaient, comme peuple, converties au christianisme dès l'âge apostolique de l'Église, peu de mots suffiront pour prouver que les Nestoriens sont leurs descendants directs.

1° Ils habitent les mêmes lieux qui furent occupés par les Nestoriens au temps de leur conversion, et jusqu'au commencement du cinquième siècle, comme nous l'avons précédemment rappelé.

2° Les églises nestoriennes et leurs prélats ont fleuri dans une succession non interrompue sur le même terrain où elles avaient été fondées par les apôtres parmi les Israélites. A la suite de ces premiers évangélistes de la Perse, Thomas, Thaddée, qui prêchèrent en Adiabène et en Médie, les prélats soumis à l'archevêque de Séleucie contribuèrent soit à inculquer à ce *même peuple* les rites sacrés du christianisme, soit à confirmer dans la foi ceux qui déjà les avaient embrassés. (1)

C'est une chose reconnue que Séleucie fut, dès les plus anciens temps, le siége principal de l'autorité et de l'influence qu'exercèrent les Nestoriens; leur archevêque et par conséquent leurs patriarches résidaient là et gouvernaient le pays habité par les dix tribus. Mares, déjà nommé ci-dessus, conduisait l'église de Séleucie dans l'année 82 (2), et depuis ce temps cette ville continua d'être la résidence de l'archevêque jusqu'à l'an 498, où les Nestoriens, devenus la secte dominante en Orient, en firent le siége de leur nouveau patriarche, dont les successeurs l'occupèrent jusqu'à l'an 762, (3) époque à laquelle il fut transporté à Bagdad. L'Adiabène (Adjabena), l'Assyrie et Halah (Halachæ), étaient des évêchés métropolitains dont les prélats, en 852, (4) revêtirent la charge de consa-

(1) Horn's Introd. IV, p. 38.
(2) Bib. Orient., vol. IV, p. 67. — (3) Ibid. p., 625.
(4) Bibl. Orient., p. 415, 416.

crer les patriarchos nestoriens; (5) ils avaient embrassé la foi chrétienne à l'origine de l'Eglise primitive. (1) « Les écoles des Syriens ne prospérèrent nulle part autant qu'en *Adiabène.* » « C'est la région de la Perse qui fut la plus habitée par les chrétiens. » (2) L'Adiabène est mentionnée ici comme district de la Perse, tandis qu'elle était comprise dans la Parthie au premier siècle; et elle fut toujours le point central des Nestoriens, comme elle l'avait été jadis des captifs israélites. Maintenant comparez ces faits avec le témoignage d'Assemani : « Il semble suffisamment démontré que les chrétiens, laïques, diacres, prêtres, et évêques, ont toujours séjourné en Perse depuis les temps apostoliques, dans une succession non interrompue. » Et encore : « Ils est satisfaisant de voir combien les anciennes églises propagèrent abondamment la foi chrétienne dans les régions de l'Assyrie, l'Adiabène, Germea (proche de l'Adiabène) et Chalachena (Halah). »

C'est ainsi qu'à la lumière de l'histoire nous pouvons établir de frappants rapprochements entre les Israélites convertis et les Nestoriens. Les Juifs affirment que les Nestoriens abandonnèrent le judaïsme pour embrasser la foi chrétienne immédiatement après la mort de Christ. Ce fait me fut certifié par les deux érudits juifs, Ezéchiel et Daniel, dont j'ai précédemment parlé, en présence de nos aides natifs, et il me fut ensuite confirmé par d'autres Juifs. Les traditions des Nestoriens eux-mêmes concordent entièrement avec le témoignage de l'histoire et de leurs frères israélites; ils reconnaissent pour leurs premiers conducteurs religieux ces mêmes apôtres dont le nom s'est si souvent trouvé sous notre plume, comme ayant propagé l'Evangile parmi les dix tribus; ils indiquent les lieux où ont prêché ces missionnaires aposto-

(1) Bib. Orient. vol. IV, 414.
(2) Ibid., p. 414.
(3) Ibid., p. 932, 933.

liques, et où quelques-uns ont laissé leur dépouille mortelle; des monuments d'ancienne date en conservent le pieux souvenir.

Une grande église de pierre, que je vis dans la partie septentrionale de l'Assyrie, avait été fort anciennement érigée à la mémoire de l'apôtre Barthélemi qui prêcha dans cette région; quelques écrivains syriens prétendent qu'elle fut bâtie par Barthélemi lui-même. (1)

Mais les Nestoriens, probablement avec plus de raison, lui assignent une date moins antique. On montre d'autres lieux en Assyrie, où Thaddée et Mares ont prêché l'Evangile; et en Médie, près du lac d'Ormiah, est une église appelée Mar Tooma, ou Thoma, du nom de l'apôtre Thomas, et que l'on dit construite sur l'emplacement du dernier endroit où il s'arrêta avant de se rendre dans les Indes.

Les Nestoriens portent un intérêt tout particulier à cet apôtre qu'ils regardent comme un des principaux instruments de leur conversion; ils parlent aussi avec grande affection de Thaddée, qui fit un long séjour parmi eux. Ils possèdent l'histoire (2) de quelques églises qui existent maintenant dans l'Adiabène et les parties centrales de l'Assyrie, et qui furent bâties plus de deux cents années avant l'ère mahométane. On en remarque une à Ormiah, qui passe pour avoir été bâtie au second siècle de l'ère chrétienne; et une autre, qui a été prise sur les Nestoriens par les Musulmans, (3) porte, en caractère

(1) J'ai un ancien MS. syrien renfermant quelques traits des travaux de Barthélemi en Assyrie, où l'on voit qu'il était de la tribu d'Issachar, par conséquent de l'une des dix tribus. Voyez aussi Calmet, art. Barthélemi. Il est aussi appelé Nathanael, ou Nathanael Bar Tolomey.

(2) Tesheta d'Mer Eziah, Syr. MS.

(3) Elle a été convertie en une mosquée, qu'on regarde comme tellement sacrée, qu'il n'avait été permis à aucun chrétien d'y pénétrer jusqu'au jour où j'obtins l'autorisation de la visiter avec quelques amis, il y a environ une année. Son dôme a soixante pieds de hauteur; c'est le plus bel édifice de la ville.

cufique, la date de réparations faites par eux, il y a environ sept cents ans. Les musulmans disent que c'était déjà un vieux bâtiment dans ce temps-là. Tandis que l'absence de témoignagnes historiques rend difficile de fixer l'époque de fondation de certains monuments isolés, on en sait assez pour pouvoir s'assurer que les églises nestoriennes, maintenant existantes, furent érigées avant le commencement du cinquième siècle, lorsque, suivant l'assertion de Jérôme, les dix tribus habitaient encore cette région, « les liens de leur captivité n'ayant point été rompus. » (1)

Les Juifs sont d'accord avec les autres classes du peuple sur l'époque reculée à laquelle les Nestoriens sont venus habiter le pays et y ont succédé aux Israélites captifs. La race actuelle de Mahométans, qui porte le nom d'Affshars, n'est pas originaire de cette contrée : elle y est venue du Khorassan à l'est de la mer Caspienne, il y a seulement quelques siècles ; mais leurs savants et leurs sages ne doutent pas de la haute antiquité des Nestoriens dans le pays, et affirment qu'ils y sont venus avant l'ère chrétienne.

Les Nestoriens ne prétendent, du reste, point expliquer quand et dans quelles circonstances leurs ancêtres sont venus occuper le lieu de leur résidence actuelle. Mais, quand je montrai aux plus intelligents d'entr'eux le récit de la captivité des dix tribus sous les rois d'Assyrie, ils furent unanimes à conclure que ce dut être à cette occasion que la terre natale fut abandonnée par leurs pères. S'ils ne vinrent s'y fixer que depuis l'établissement du christianisme, leur ignorance des circonstances relatives à ce déplacement serait vraiment étrange, et plus étrange serait-il encore qu'ils ne possédassent aucune lumière sur le sort des Israélites captifs dont ils

(1) Tom. VI, p. 7, 80

occupent maintenant la place. Tout cela ne peut se concilier avec une succession constante et régulière d'églises et d'établissements chrétiens remontant jusqu'aux temps apostoliques, sur laquelle il n'existe cependant aucun doute.

CHAPITRE XXI.

Prophéties relatives à la conversion des dix tribus, et à leurs destinées futures.

Dans quelles prophéties ou passages de l'Ecriture, m'a-t-on demandé, est-il annoncé que les dix tribus seraient de bonne heure visitées en miséricorde et reconnaîtraient le Messie pour leur Roi? Je pourrais, à mon tour, mettre en question si quelqu'un des prophètes inspirés a jamais déclaré qu'elles ne se convertiraient à Jésus que plusieurs siècles après son incarnation. Sans doute, le sujet est environné de quelques difficultés apparentes, puisqu'il est certain que quelques-unes des plus glorieuses promesses, relatives à leur entière conversion et rétablissement dans la faveur de Dieu, n'ont pas encore été accomplies. Il nous convient donc de revoir, avec un très-grand soin, ce que le Saint-Esprit a révélé concernant cette branche du peuple de Dieu. En conséquence, laissant de côté, pour le présent, ces réjouissantes prédictions, non encore accomplies, et d'autres qui, bien qu'en voie d'accomplissement, peuvent être regardées par quelques-uns comme d'une importance équivoque, nous dirigerons notre attention vers cette portion des Ecrits prophétiques

que tous nos meilleurs critiques, anciens et modernes, regardent comme ayant une application directe et spéciale à Israël ou aux dix tribus ; et, d'abord, je me référerai aux trois premiers chapitres d'Osée, qui, dans la Bible de Townsend, sont intitulés : « Premier appel d'Osée aux dix tribus. »

Pour éviter toute apparence de tordre cette prophétie pour la faire servir au soutien d'une hypothèse particulière, je baserai la plus grande partie de mes remarques sur l'exposition qu'en fait le judicieux Fuller (vol. II, page 110).

« Ces chapitres, dit-il, sont principalement adressés aux dix tribus. Sous la forme de signes et de paraboles, (1) il lance dans le premier chapitre des reproches fort aigres à ce peuple idolâtre, et conclut par de grandes et précieuses promesses en faveur de leur postérité reculée. » Il est commandé au prophète « d'aller et de prendre une femme débauchée et d'en avoir des enfants illégitimes. » Un tel ordre devait choquer étrangement la délicatesse du peuple auquel il était communiqué, et pourtant le prophète ajoute, comme Nathan à David : « C'est vous, qui êtes ces hommes-là. Si le Seigneur est considéré comme époux de votre nation, il a en elle une femme plus débauchée encore que celle-ci. » C'est donc à cause de leurs adultères spirituels que Dieu dit : « Je ferai cesser le règne de la maison d'Israël, » et « Je ne continuerai plus de faire miséricorde à la maison d'Israël, mais je les enlèverai entièrement (4, 6.) » « Toutefois, il arrivera que le nombre des enfants d'Israël sera comme le sable de la mer, qui ne se peut mesurer ni compter, et

(1) Que le langage de ces passages soit parabolique, ou que le prophète ait effectivement formé des alliances telles que celles qui sont décrites dans le texte, l'interprétation et l'application aux Israélites idolâtres est la même. Comparez avec Ezéch. XXVII, 1-10.

il arrivera qu'au lieu où on leur aura dit : Vous n'êtes pas mon peuple (c'est-à-dire dans le lieu où Dieu voulait les transporter), *là* il leur sera dit : Vous êtes les enfants du Dieu vivant (v. 10). » A la suite de bien des choses frappantes qui leur sont adressées dans le second chapitre pour relever aux yeux d'Israël l'indignité de sa conduite, ils sont de nouveau comparés à une femme adultère, qui, après avoir brisé le lien du mariage, mériterait d'être dépouillée et rejetée ainsi que son impure postérité par un époux injurié, et il leur est déclaré que telle est actuellement leur portion. Puis, du verset 14 à la fin, les plus précieuses promesses sont faites à leur postérité. Celle de « l'attirer après l'avoir promenée par le désert » semble cependant exprimer plutôt des jugements actuels que des miséricordes à venir. Elle s'applique moins, je le crains, aux attractions de l'amour qu'aux voies tramées par la Providence, pour punir Israël par son propre péché. (1) Semblable à un mari offensé qui se prévaut des infidélités de sa femme pour la convaincre de péché et motiver leur séparation, le Seigneur fait servir le penchant de son peuple à l'idolâtrie pour l'attirer dans le filet des Assyriens (chap. VII, 11, 12), et l'emmener captif dans un désert où pendant longtemps il sera pour ainsi dire perdu. (Ezéch. XX, 36.)

Comme, dans le désert des anciens jours, il parla miséricordieusement à leurs pères, et leur donna ensuite la Terre-Promise, ainsi, au sortir de ce lieu, Israël recevra de nouveau « ses vignes, » et comme la vallée de Hachor, où l'idolâtrie d'Hacan fut châtiée, avait été pour le peuple hébreu une « porte d'espérance, » ou une « en-

(1) Je ne puis trouver aucun exemple du mot מפתיה dans le sens d'*influencer dans un but de grâce* : il signifie proprement *induire en erreur* ou *séduire*. Ainsi Dieu, par un juste jugement, *induit en erreur* les pécheurs, et les *séduit* en les abandonnant à leurs propres illusions. — Voyez 2 Chron. XVIII, 19-22; Ezéch. XIV, 9.

trée d'attente, » parce que là s'était détournée de lui la colère du Seigneur (Jos. VII), ainsi en sera-t-il encore pour Israël. Et de quelle manière Dieu pourrait-il parler, « selon le cœur, » de son peuple rejeté, si ce n'est en lui faisant entendre les accents persuasifs de l'Evangile? N'est-ce pas ainsi que Dieu accomplit pleinement cette gracieuse promesse : « *Je lui parlerai selon son cœur.* » Ce langage ne peut annoncer des bénédictions purement temporelles, celles-ci sont comprises sous la figure des « vignes. » Ici Dieu s'adresse directement « à son cœur. » Le lieu d'exil devait devenir une « porte d'espérance, » lorsqu'après avoir passé par de sévères épreuves, Israël serait purifié de son idolâtrie et reçu en la faveur de Dieu comme jadis dans la vallée d'Hachor. Le Seigneur a donc accompli sa promesse et parlé à Israël, « selon son cœur, » en lui envoyant l'Evangile dans la terre de sa captivité. Par là, il a mis dans la bouche de la fille affligée de Sion, des cantiques de joie et de louange, et « elle y chantera comme au temps de sa jeunesse. » Assurément la cause de cette réjouissance ne peut être son retour de la captivité, la suite de l'histoire empêche cette interprétation, les expressions du texte même l'interdisent aussi, « Elle chantera *là*, » c'est-à-dire dans le désert, tout comme au précédent chapitre nous avons déjà remarqué que « *au lieu* où on leur aura dit : Vous n'êtes point mon peuple, *là* il leur sera dit : Vous êtes les enfants du Dieu vivant. » Ainsi, elle chantera *là*, comme au temps de sa jeunesse et comme lorsqu'elle remonta du pays d'Egypte. « Et il arrivera, en ce jour-là, dit l'Eternel, que tu m'appelleras Ishi (1) (mon mari, v. 15, 16), et je t'épouserai pour moi à toujours, je t'épouserai, dis-je, en justice, en jugement, en gratuité et en compassion, même je t'épouserai en fermeté, et tu connaîtras l'Eternel (v. 19, 20).»

(1) Ce terme signifie un fiancé plutôt qu'un mari.

La nature de l'engagement conjugal, ou des fiançailles, a déjà été expliqué en traitant des coutumes des Nestoriens ; lorsque nous examinerons le chapitre III d'Osée, il sera pleinement démontré qu'ici ne se trouve pas signifiée la consommation du mariage, mais seulement une alliance reposant sur de solennelles promesses de la part de Dieu ; et, comme il a fiancé Israël à lui en *fermeté*, il viendra consommer cette parfaite union de laquelle sa Parole est l'inviolable garant. Pour les chrétiens, pris individuellement, cette union finale aura lieu dans un autre monde, mais cela ne peut être dit collectivement. Si les enfants d'Israël doivent, comme corps de nation, être épousés par le Seigneur dans ce monde, avec la promesse solennelle qu'*ils le connaîtront* et seront reçus dans son alliance pour ne faire qu'un avec lui, c'est aussi dans ce monde seulement qu'ils pourront être admis, comme corps de nation, à cette parfaite relation de mariage.

La femme fiancée, comme nous l'avons précédemment établi, reçoit la faveur et la protection, et porte le nom de son futur époux. Ainsi en a-t-il été avec les Israélites captifs. Ils portent le nom de Christ, leur chef, et pour ce nom des milliers d'entr'eux ont déjà fait le sacrifice de leur vie. Ils ont reçu des bénédictions temporelles et spirituelles; littéralement aussi bien que figurément, ils ont « reçu leurs vignes. » Et quoique par la voie des épreuves Dieu les ait raffinés comme on raffine l'argent au feu, en sorte qu'un « *résidu* » seul est demeuré de reste, ils ont été étonnamment épargnés. Un Dieu jaloux veillait sur eux, disant : « Celui qui vous touche, touche à la prunelle de mon œil. »

Dans sa grande fidélité, il a accompli cette promesse : « En ce temps-là je traiterai pour eux une alliance avec les bêtes des champs, et avec les oiseaux des cieux, et avec les reptiles de la terre; et je briserai et ôterai l'arc et l'épée,

et la guerre hors de la terre (1), et je les ferai dormir en sûreté (v. 18). »

Longtemps avant d'avoir eu l'idée que les chrétiens nestoriens fussent l'objet spécial d'une semblable alliance, c'était pour moi un sujet de surprise et d'admiration de voir par quelle intervention particulière de la Providence, je dirai presque par quel étonnant miracle, ils avaient été conservés en sûreté, entourés qu'ils étaient d'ennemis toujours prêts à les dévorer. Mais la bête et le faux prophète ont vainement rêvé leur destruction. L'entrée de leurs montueuses retraites a été interdite à leurs ennemis. Les Turcs, les Persans et les Kurdes ont bien pénétré jusqu'à leurs frontières et tiré l'épée contr'eux avec une fureur telle, que ce lieu de carnage est encore appelé le « lac de sang, » mais Dieu a traité une *alliance* avec leurs ennemis, en leur disant : « Tu n'iras pas plus loin, » et les armées du redoutable Omar ont dû reculer devant eux. Comme je traversais les défilés de ces montagnes dans toute leur longueur, voyageant au travers de rochers et de précipice où la chèvre sauvage ose à peine poser le pied et que les hardis mulets de ces contrées ne peuvent franchir, partout je trouvais la vue bornée par ces boulevards naturels qui s'élèvent jusqu'aux nues comme pour former une retraite où Dieu voulait « les faire dormir en sûreté. »

Ils sont loin d'être insensibles à cette protection paternelle ; ils sentent qu'elle est l'œuvre du bon berger qui a voulu abriter son troupeau contre les ravages des bêtes féroces qui l'entourent, et c'est en reconnaissance de ces tendres soins du Seigneur pour les brebis de sa pâture, qu'ils ont nommé leurs vallées montagnardes *Tiyari* ou « Bergerie des Brebis. » L'importance de ce nom ne peut

(1) Le mot hébreu אֶרֶץ *éretz* a aussi souvent le sens de *pays* que celui de *terre* ; et ici le premier de ces deux sens paraît s'accorder mieux avec le contexte.

être bien comprise qu'en Orient où la *bergerie*, semblable à une espèce de forteresse, assure les troupeaux contre les attaques des voleurs et des loups dévorants. Ces bergeries, dit la tradition, ont été dans un temps l'unique asile de l'Eglise exilée. Quand les flammes de la persécution se sont allumées tout autour d'elle, elle s'est enfuie sur les ailes de l'aigle au désert, où « la terre a été en aide à la femme lorsque le serpent jetait de l'eau de sa gueule comme un fleuve pour la détruire. »

Dieu traita une alliance pour son peuple avec les califes mahométans, à l'époque de leur plus grande puissance, en sorte qu'ils étendirent leur faveur et leur protection sur les enfants d'Israël, en échange des services qui leur étaient rendus par eux comme hommes d'affaires et médecins.

« Jésujabus, souverain pontife des Nestoriens,» dit Mosheim, « conclut un traité d'abord avec Mahomet, puis avec Omar, et obtint d'eux de grands avantages pour sa secte (Assem. Bib. Orient., vol. IV, p. 94. — Hist. Eccles., vol. I, p. 530).» J'ai vu chez le patriarche ce qu'on présume être le traité avec Mahomet; il est en ancien arabe, et porte les traces d'une haute antiquité. Le chef kurde ne doutait pas non plus de son authenticité.

Si nous devons en croire un ancien historien cité par Calmet et bien réputé parmi les Juifs, le plus fameux conquérant du monde, celui dont les invincibles cohortes jonchèrent la plaine qui borne les montagnes nestoriennes au sud, avec les corps de trois cents mille Persans, Alexandre fut arrêté par un édit du Tout-Puissant dans son dessein de troubler la paix du peuple de Dieu. Suivant Joseph Ben Gorion : « Quand Alexandre-le-Grand voulut passer les formidables montagnes qui séparent la contrée des Israélites des autres nations, il fut arrêté par une voix qui lui cria : « *Garde-toi d'entrer dans la maison de Dieu.* »

Ainsi Jéhovah avait fait alliance avec leurs ennemis, brisé l'arc et l'épée, et la guerre hors de la terre, et les avait fait dormir en sûreté. Dans le contrat de l'Evangile il les avait épousés en fermeté, et son engagement solennel a été passé, portant qu'il veut, au temps convenable, les recevoir dans son intime communion, et alors *ils connaîtront l'Eternel*.

« Le IIIe chapitre d'Osée, » dit Fuller, (1) « contient une autre prophétie sur le même sujet. Comme le précédent, il est introduit sous la forme d'une parabole. Le cas supposé est celui d'un homme attaché à une femme qui s'est rendue coupable d'adultère. «Va,» dit l'Eternel, au prophète, «vois si tu peux aimer une telle femme, ce sera l'image de mon amour pour ce peuple. » Le prophète est ensuite supposé aller et se fiancer à cette femme adultère, l'engageant à se désister pendant plusieurs jours de son mauvais train, vivant à part, comme si elle était veuve, pour devenir ensuite sa femme. Tel a été l'amour du Seigneur pour les enfants d'Israël; il les aimait malgré leur idolâtrie et voulait les adopter à lui, cependant il ne pouvait les recevoir dans cette condition pécheresse, jusqu'à ce qu'un certain temps fût écoulé pendant lequel ils vivraient dans un état de séparation; en suite de quoi il les prendrait à lui comme son église et son peuple, et ne ferait plus mention de leurs péchés.

Ce morceau présente, sans nul doute, une vue correcte de ce passage, néanmoins il requiert une explication particulière. J'ai déjà remarqué que la coutume à laquelle il est fait allusion dans le second verset correspond entièrement à une pratique moderne des Nestoriens dans leurs fiançailles, en sorte qu'ils ne trouvent pas la moindre difficulté dans l'application faite par le prophète. Leurs évêques, auxquels j'ai montré ce passage et le chapitre

(1) Vol. II, p. 111.

précèdent, m'ont répondu sans hésitation que le sens des expressions implique l'idée *d'engagement* ou de *fiançailles* et non celui de mariage, comme quelques-uns l'ont supposé.

Il nous est dit (v. 2) que, les conditions du mariage étant fixées, l'argent et les provisions remis (précisément comme font les Nestoriens quand ils fiancent une femme), ce ne devait être pourtant qu'après *plusieurs jours* ou un long temps d'épreuve que le prophète consommerait l'union dont ceci était le gage. En considération de la vie qu'elle avait précédemment menée, il était particulièrement nécessaire dans le cas actuel qu'un long intervalle s'écoulât entre les fiançailles et le mariage; il s'est même quelquefois étendu jusqu'à dix ans; pendant ce temps les deux parties étaient regardées comme mari et femme et obligées de se garder la plus stricte fidélité. Ainsi donc le nombre des siècles écoulés depuis le temps où les Israélites furent appelés à l'alliance de l'Evangile jusqu'à nos jours, n'offre rien de contradictoire avec la nature de l'image qui est employée ici.

Nous avons déjà vu dans le chapitre précédent tout ce que Dieu avait fait de son côté, lorsqu'il avait contracté une union avec les Israélites. Dans ce chapitre-ci, ce qu'il requiert d'eux spécialement, c'est qu'ils s'abstiennent de toute idôlatrie. Ont-ils accompli leur part de l'engagement? et si cela n'est pas, quelle assurance pouvons-nous avoir que Dieu les prendra finalement à lui comme son peuple particulier? Si, comme quelques-uns l'ont fait, nous cherchons les tribus perdues parmi les païens, ou dans l'église de Rome participant au culte des images et de l'hostie consacrée, il est impossible de dire qu'elles se soient conformées à cette injonction : « Tu demeureras avec moi pendant plusieurs jours; tu ne t'abandonneras plus, et tu ne seras à aucun autre. » Depuis leur conversion au christianisme, les Israélites ont réellement

abandonné toute espèce d'idolâtrie, mais nous n'avons pas lieu de penser qu'ils l'aient fait auparavant. Au contraire, on a de fortes raisons de croire que l'idolâtrie qui avait attiré leur captivité subsista encore parmi eux en Assyrie. Les autres Juifs abandonnèrent leurs idoles au retour de Babylone, mais Eusèbe parle de quelques-uns qui étaient encore plongés dans ce péché lorsque l'Évangile fut pour la première fois proclamé au milieu d'eux. A l'occasion de la diffusion générale de la parole de Dieu avant qu'elle fût prêchée aux Gentils, il dit : « Ceux qui, en conséquence des erreurs qu'ils avaient héritées de leurs pères, se trouvaient enlacés dans les liens de l'idolâtrie en furent affranchis par la puissance de Christ, au moyen de l'enseignement et des miracles de ses envoyés; et, renonçant à la multitude de dieux et de démons qu'ils avaient jusqu'alors adorés, confessèrent qu'il est un seul vrai Dieu, créateur de toutes choses. » Ils l'honoraient maintenant par les rites d'une vraie piété, sous l'influence de cette foi qui a été plantée parmi eux par notre Sauveur. (1)

Personne ne prétendra sûrement que Dieu ait ratifié son traité d'union avec Israël lorsqu'il le transporta dans les montagnes d'Assyrie : c'était seulement la punition de leur précédente idolâtrie, et ce séjour au désert n'était qu'une préparation aux bénédictions futures que Dieu voulait répandre sur eux dans un temps futur. Rien de pareil ne peut être dit des autres Juifs dispersés sur la terre. Ils ont bien, à la vérité, abandonné leurs idoles, mais nulle part ils n'ont « pû dormir en sûreté, » nulle part « Dieu ne leur a parlé selon leur cœur, » et ils n'ont pu chanter un joyeux cantique à la louange de leur glorieux époux, (c. II, 15-18) tandis que tout cela a été vrai des dix tribus pendant dix-huit siècles. Jamais non

(1) Eusèbe, *Hist. Eccles.*, liv. II, chap. 3.

plus, avec autant de vérité, on n'a pu dire d'un peuple, quant à son état politique, « qu'ils ont été plusieurs jours sans roi et sans gouverneur. » Ils n'en ont aucun en propre, et les tribus montagnardes ne se sont jamais vues soumises à un prince étranger. Dans leurs rites religieux, ils sont également « sans sacrifice, sans image, sans éphod et sans théraphim. » On peut bien dire que, comme peuple, ils sont sans sacrifice, car les offrandes volontaires d'actions de grâce, dont ils ont hérité la coutume d'après les Juifs, sont faites par des individus et ne se trouvent commandées nulle part dans leur rituel, elles ne sont point observées à temps fixe, ni par le corps de la nation, et leurs églises sont aussi complétement dépouillées d'images qu'une église protestante. Si la pratique des Juifs en d'autres lieux était observée ici, nous ne pourrions pas dire qu'ils sont sans sacrifice, puisqu'ils célèbrent la Pâque et quelques autres observances cérémonielles, comme formant une partie constituante de leur culte national. Il n'en est point ainsi des chrétiens nestoriens.

« Après cela les enfants d'Israël se repentiront et rechercheront l'Eternel leur Dieu et David leur roi, et ils révèreront l'Eternel et sa bonté aux derniers jours.» Après tout ce qui a été dit de la nature des fiançailles, comme servant de préliminaires à une union plus étroite dont elles sont l'inviolable gage, le lecteur sera préparé à anticiper pour les enfants d'Israël une relation plus intime qu'ils ne l'ont encore goûtée avec leur grand chef (l'époux de l'Eglise). Si l'on doit reconnaître qu'il y a chez leurs descendants, les chrétiens nestoriens, un véritable manque de spiritualité, c'est justement ce que l'on doit attendre de leur relation actuelle avec le Seigneur Jésus, telle qu'elle est décrite par le prophète. Ils ne sont encore que fiancés et non mariés avec lui. Mais comme il s'est engagé à eux, pour toujours et selon sa fidélité

nous pouvons attendre, avec une inébranlable confiance, le jour où son épouse, revêtue de ses plus beaux ornements, et rayonnante d'un éclat céleste, paraîtra « belle comme la lune, brillante comme le soleil, redoutable comme des armées qui marchent à enseignes déployées. »

Au premier temps de leur alliance avec l'Agneau de Dieu par l'Evangile, les dix tribus paraissent avoir reçu plus de signes de sa présence au milieu d'elles que maintenant. Nous trouvons dans leur zèle sans pareil à répandre l'Evangile parmi les populations de l'Asie, et dans la pureté comparative de leurs destinées et de leur vie, de quoi nourrir l'espérance qu'elles sont appelées à devenir un puissant foyer de lumière au milieu des ténèbres morales qui pèsent sur des millions d'âmes.

Mais de quelle manière nos prévisions se réaliseront-elles? Devrons-nous regarder pour unique fruit de leur conversion à ces missions nestoriennes, qui jadis s'étendaient de la Méditerranée à l'Océan-Pacifique, et des Indes aux portes de la Chine, mais qui maintenant ne jettent plus qu'une faible lueur près de s'éteindre avec la révolution des siècles? Ces fruits sont desséchés, et même évanouis, et n'existent plus pour nous que dans les pages de l'histoire.

Faudra-t-il donc nous joindre à la mère d'Ephraïm (savoir les Israélites), pour faire entendre « à Rama, un cri, une lamentation, des plaintes et un grand gémissement; Rachel pleurant ses enfants et n'ayant point voulu être consolée de ce qu'ils ne sont plus. » Mais que Rachel, ou plutôt l'Eglise de Dieu personnifiée en elle, ne se livre point au désespoir. Car, ainsi a dit l'Eternel : « Empêche ta voix de lamenter et tes yeux de verser des larmes; car ton œuvre aura son salaire, dit l'Eternel, et on retournera du pays de l'ennemi. Et il y a de l'espérance pour tes derniers jours, dit l'Eternel, et tes enfants retourneront à leurs quartiers. »

Mais quelle espérance Rachel peut-elle encore entretenir? Ses enfants ont été emmenés au loin pendant plusieurs siècles, et leur nom et leur mémoire ont en quelque sorte péri. Observez la réponse du Seigneur: « J'ai très-bien ouï Ephraïm se plaignant et disant : Tu m'as châtié, et j'ai été châtié comme un taureau indompté; convertis-moi, et je serai converti; car tu es l'Eternel mon Dieu. Certes, après que j'aurai été converti, je me repentirai, et après que je me serai reconnu, je frapperai sur ma cuisse. J'ai été honteux et confus, parce que j'ai porté l'opprobre de ma jeunesse. »

Cette confession d'Ephraïm n'est pas historique, mais prophétique; la situation d'esprit qu'il y dépeint est représentée comme devant se manifester dans un temps éloigné, qu'il regardera aux jours de son idolâtrie comme ayant été le temps de sa *jeunesse* (tandis que les années de sa maturité figurent la période des fiançailles, dont il est dit que pendant *plusieurs jours* il cessera de se souiller avec les idoles). Néanmoins, quand il retournera au Seigneur, il obtiendra miséricorde. » Ephraïm a non- seulement une mère pour pleurer sur lui, mais un père qui, aussitôt qu'il entend la voix de son enfant prodigue, est ému de compassion et court à sa rencontre. « Ephraïm ne m'a-t-il pas été un cher enfant? ne m'a-t-il pas été un enfant que j'ai aimé? car, toutes les fois que j'ai parlé de lui, je n'ai pas manqué de m'en souvenir avec tendresse; c'est pourquoi mes entrailles se sont émues à cause de lui, et j'aurai certainement pitié de lui, dit l'Eternel. » La vierge d'Israël est alors invitée à se préparer à rentrer dans sa terre natale. « Dresse-toi des indices sur les chemins, et fais des monceaux de pierres; prends garde aux chemins et par quelle voie tu es venue. Retourne-t'en, vierge d'Israël, retourne-t'en à tes villes. (1) Celle qui avait été

(1) Jér. XXXI, 15-21. Fuller's Works, vol. II, p. 112.

arrachée à son idolâtrie et fiancée au Seigneur, afin de demeurer plusieurs « jours, » comme une épouse chaste, conformément aux termes du contrat, est reçue dans une pleine faveur; ses péchés ne sont plus rappelés et, après avoir été nommée *adultère*, elle est maintenant appelée la *vierge* d'Israël. La période de l'épreuve d'Israël est terminée, et « ils retourneront et chercheront le Seigneur leur Dieu et David leur roi, et ils révèreront l'Eternel et sa bonté dans les derniers jours. » « Enfants revêches, convertissez-vous, dit l'Eternel, car j'ai droit de mari sur vous, et je vous prendrai, l'un d'une ville et deux d'une lignée, et je vous ferai entrer en Sion, et je vous donnerai des pasteurs selon mon cœur, qui vous paîtront de science et d'intelligence. » (1) Cette allocution fut adressée tout particulièrement aux Israélites, et longtemps après qu'ils eurent été réduits en captivité. Dieu ne leur dit plus qu'ils lui seront fiancés et demeureront dans un état d'épreuve pendant plusieurs jours, mais tout cela étant accompli, il les prend dans sa communion la plus intime, disant : « J'ai droit de *mari* sur eux. » — « Tu oublieras la honte de ta jeunesse et tu ne te souviendras plus de l'opprobre de ton veuvage, car ton mari est celui qui t'a faite. (2) »

Nous voyons de là que les Israélites captifs devaient être reçus dans l'alliance de l'Evangile, à une époque assez précoce, mais sans aucune intimation qu'ils dussent devenir une église spirituelle pour un long temps. Nous voyons aussi que, loin de trouver dans cet état de choses des motifs d'anxiété sur la réalisation des grâces qui leur ont été promises en connexion avec leur conversion finale, il y a lieu d'en attendre de plus grandes qu'on n'aurait osé l'espérer. Quoique d'épais nuages d'igno-

(1) Jér. III, 14, 15.
(2) Esaïe LIV, 4, 5.

rance et de superstition pèsent encore sur eux, bientôt se lèvera le soleil de justice qui porte la santé dans ses rayons, « et les Gentils marcheront à ta lumière, et les rois à la splendeur qui se lèvera sur toi (Esaïe LX, 3). »

A la vue de ces faits étonnants de l'Eternel envers son ancien peuple, nous pouvons bien nous écrier avec l'Apôtre : « O profondeur des richesses et de la sagesse et de la connaissance de Dieu ! Que ses jugements sont incompréhensibles et ses voies impossibles à trouver ! Car qui est-ce qui a connu la pensée du Seigneur? ou qui a été son conseiller? ou qui est-ce qui lui a donné le premier, et il lui sera rendu? Car de lui, et par lui, et pour lui, sont toutes choses. A lui soit gloire éternellement ! *Amen !* »

FIN.

APPENDICE.

LES YÉZIDIS.

Le premier témoignage que je produirai à l'appui de la supposition que les Yézidis descendent des Hébreux, est la pratique conservée au milieu d'eux de ce rite remarquable de l'alliance mosaïque, la *circoncision*.

Ce rite peut avoir une origine hébraïque ou mahométane. S'il dérivait des musulmans, il rattacherait à l'islamisme la religion de ceux qui l'observent. Mais tel ne paraît pas devoir être le cas à l'égard des Yézidis, puisqu'ils administrent la circoncision à leurs enfants, peu après leur naissance, tandis que les musulmans la diffèrent jusqu'à l'âge de treize ans. On trouve donc ici une forte présomption en faveur de leur descendance des Israélites.

2° Une autre preuve peut être tirée de la coutume d'offrir des *sacrifices* qui existe chez les Yézidis ; elle tient une grande place dans leurs observances religieuses, et y est fortement empreinte de l'esprit du judaïsme, surtout quant au temps et à la fréquence de leurs offrandes.

3° Les Yézidis observent la Pâque, et célèbrent cette fête solennelle des Juifs annuellement le 24 du mois de Nisan. Il est permis à ceux qui ne sont pas en état de se procurer un agneau pour le sacrifice, d'offrir quelque autre animal net. On doit bien s'attendre qu'en l'absence de directions écrites ils s'éloignent en quelque chose du rituel mosaïque, mais il en reste assez pour montrer leur intime relation avec la Pâque des anciens Israélites.

4° Ils s'abstiennent des mets prohibés chez les Juifs ; cette abstinence est liée chez eux avec l'observance des rites hébreux, et nullement avec des coutumes particulières à l'islamisme ; ce qui me semble fournir une preuve satisfaisante de l'origine israélite de cette pratique.

5° La dernière source de preuves que j'invoquerai sur ce sujet est

le témoignagne des anciens auteurs syriens. On dit que, dans plusieurs ouvrages, ils établissent sous diverses formes que les Yézidis sont descendus des Hébreux. Le seul volume dans lequel j'aie vu énoncer ce fait était en la possession du patriarche Mar Simon. Il est intitulé le *Gennerbusamé*, et contient environ mille pages in-folio; il fut écrit en 1253, époque à laquelle, dit l'écrivain, le patriarche nestorien résidait à Bagdad. D'après Assemani (1), il paraît que le patriarche était là quand la ville fut prise par un petit-fils de Gengis-Khan, A. D, 1258. L'ouvrage est attribué à un certain Serebuket qui paraît l'avoir compilé d'après plusieurs anciens auteurs, en sorte qu'on ignore jusqu'à quel degré d'antiquité il peut remonter. Son éditeur dit que les *Dasent* (nom par lequel les Yézidis se distinguent eux-mêmes, et que leur donnent aussi les chrétiens) étaient une secte ou une branche des Hébreux. Ce témoignage d'un auteur si ancien, corroboré comme il l'est par tant d'autres preuves, dit beaucoup en faveur de l'origine israélite des Yézidis.

On peut démontrer, par les considérations suivantes, qu'ils appartiennent aux dix tribus plutôt qu'aux deux :

I. Ils tirent leur origine du pays dans lequel les rois d'Assyrie transportèrent les dix tribus. Le fondateur de leur religion et leurs plus anciens instituteurs sacrés résidaient en Assyrie : c'est aussi dans cette contrée que se trouvent leurs lieux de culte les plus réputés; ils y faisaient de fréquents pélerinages, quelqu'éloignée qu'en fût leur résidence. Hatareh ou Halah, Dasen et Gozan, furent toujours leurs quartiers principaux comme ceux des Nestoriens, ce qui fournit un argument de plus à l'appui de la commune origine de ces deux peuples. Cependant les restes de Sabéisme que l'on remarque chez eux pourraient affaiblir cette présomption; il est donc nécessaire d'examiner ce point, car, si nous trouvons parmi les Yézidis des coutumes païennes aussi bien qu'hébraïques, cela répandra des doutes sur leur extraction réelle, à moins qu'une explication satisfaisante d'un fait si étrange ne puisse être donnée.

Les traces de Sabéisme, conservées parmi les Yézidis, sont la reconnaissance d'un bon et d'un mauvais principe (les anges de lumière et de ténèbres), le respect pour le feu comme élément sacré et l'adoration du soleil levant. (2)

(1) Biblioth. Orient., vol. IV, p. 625.

(2) M. Forbes, qui visita les Yézidis de Sinjar, rapporte « qu'ils adorent le soleil comme symbole de Jésus-Christ. » — Journal de la Société royale de Géographie pour 1838.

Zoroastre, le fondateur, ou plutôt le réformateur de la religion des Mages, introduisit le principe d'un Dieu suprême, qui créa l'ange de lumière, auteur de tout bien, et l'ange de ténèbres, auteur de tout mal, entre lesquels il y aura un perpétuel conflit, jusqu'à la fin du monde. Il prétendit avoir apporté le feu sacré du ciel comme le vrai Shechinah, et ses sectateurs firent de cet élément, ainsi que du soleil, l'objet de leur adoration.

Mais comment ces principes fondamentaux de la religion des Mages pénétrèrent-ils chez les Yézidis? Comment ceux-ci pouvaient-ils être disciples de Zoroastre et en même temps enfants d'Israël? Quelqu'un des Israélites captifs aurait-il été trouvé parmi les anciens Mages qui se prosternaient devant les premiers rayons du jour? Nous avons, il est vrai, montré, d'après Eusèbe, que quelques-uns des Hébreux auxquels les apôtres prêchèrent d'abord l'Evangile étaient à cette époque tombés dans l'idolâtrie, et furent convertis du culte des idoles muettes au service du Dieu vivant et vrai. Où durent-ils être le plus probablement trouvés, sinon parmi les dix tribus, qu'un semblable péché avait fait exiler de leur terre natale. Abandonnés par les prophètes du Seigneur, il était presque inévitable qu'ils tombassent dans une ignorance toujours plus profonde et finissent par se joindre aux adorateurs de l'armée du ciel. Dans cet état de choses, un homme plein de génie et de connaissances vint parmi eux, proclamant une religion captivante par ses formes et ses rites, douce dans ses injonctions, s'adressant au cœur et à la conscience, et retenant le culte du Dieu de leurs pères avec la sanction du nom révéré d'Abraham. Il prétendait leur rendre la religion du patriarche dans sa simplicité primitive, purifiée de tous les abus et des innovations que la corruption des siècles y avait introduits, et donnait, au volume sacré qu'il leur apportait, le nom de « Livre d'Abraham. » (1) Il y raconte succinctement l'histoire de la création et du déluge, et y rappelle à ses sectateurs les noms de leurs premiers parents, d'Adam et d'Eve, de Joseph, de Moïse, de Salomon, dont il parle de la même manière que le font les Saintes-Ecritures ; en même temps, il soutient leurs espérances par une remarquable prophétie concernant le Messie promis. Maintenant, quel pourrait être l'auteur d'un pareil livre, si ce n'est un Hébreu élevé dans la religion juive? et pour qui supposerait-on qu'il eût formulé son système en l'appuyant sur les noms que nous avons cités, si ce n'est pour

(1) Les Persans de nos jours appellent encore le Zendavesta de Zoroastre, un des livres d'Abraham.

les enfants d'Abraham au milieu desquels il vivait? Ce que je dis ici de Zoroastre est un fait historique, emprunté aux écrits du savant Prideaux (vol. I, p. 392-399), et autres auteurs plus anciens; tout littérateur érudit peut consulter le Zendavesta même, dont l'authenticité paraît être établie par les recherches des temps modernes.

On ne peut cependant établir avec évidence, si en rattachant la religion de Moïse à des coutumes païennes, c'était avec le dessein prémédité de l'accommoder aux rites superstitieux des Mèdes-Gentils de cette époque, ou si Zoroastre avait lui-même embrassé le culte de l'armée céleste qui s'était introduit à Jérusalem avant la captivité de Babylone. On a aussi avancé l'idée que la vision d'Ezéchiel, dans laquelle apparurent « des hommes adorant le soleil vers l'Orient, » pouvait avoir rapport à la religion de Zoroastre, dont l'origine était dérivée des Juifs. Si cette supposition est fondée, cela porterait à croire qu'une portion des Israélites était tombée dans l'idolâtrie, puisque les Gentils, qui y avaient toujours vécu, ne pouvaient être désignés de cette manière dans la vision prophétique.

Prideaux adopte l'opinion que Zoroastre avait été élevé dans la religion juive, et qu'il était disciple de Jérémie, Ezéchiel ou Daniel; ce qui concorde avec le témoignage rendu par les plus anciens auteurs nestoriens, sur ce qu'il fut le serviteur et l'élève du premier de ces prophètes contemporains. Il paraît hors de doute que Zoroastre répandit d'abord ses doctrines en Médie, où les Israélites captifs résidaient, et que la ville d'Ormiah fut le centre principal de ses opérations. De là, sa religion pénétra en Assyrie, qui faisait alors partie de la Médie; et les profondes racines qu'elle jeta dans la contrée des dix tribus, d'où les croyances particulières aux Yézidis ont tiré leur origine, est aussi un fait bien connu. Même en admettant que les dix tribus, comme *corps de nation*, n'aient jamais embrassé les doctrines de Zoroastre, pourrait-on croire qu'un système religieux, si attrayant, si bien approprié à leurs sentiments naturels, comme descendants d'Abraham, et accrédité par le nom et l'autorité du père des fidèles, n'ait pas fait des prosélytes parmi ce peuple? Que ceux qui prétendent qu'au milieu du mouvement imprimé au monde par cet homme étonnant, les enfants d'Israël demeurèrent seuls étrangers à ses doctrines, expliquent, comme ils le peuvent, le système complexe des Yézidis ainsi que son origine et son histoire. Mais si l'on accorde qu'au moins une portion des Israélites embrassa la religion des Mages, nous devons naturellement chercher leur postérité parmi les peuples dont le *langage*,

les sentiments et les rites ressemblent le plus à ceux des anciens Persans, chez lesquels ce culte s'était nationalisé. Ce langage est le kurde, parlé aujourd'hui par les Yézidis. Dans la singulière religion qu'ils professent, nous avons trouvé des traces du judaïsme, du sabéïsme et du christianisme, d'où l'on peut conclure qu'ils ont été successivement Hébreux, Mages et Chrétiens. Une forme de religion a été greffée sur l'autre, jusqu'à ce qu'enfin elles aient toutes été absorbées dans l'hérésie des Manichéens, qui s'enracina facilement sur un pareil sol. On ne peut s'étonner de retrouver chez eux la circoncision, les sacrifices, et bien d'autres coutumes domestiques et sociales, quand on se rappelle avec quelle ténacité les Hébreux convertis demeuraient attachés à leurs anciens rites, et combien promptement leurs esprits furent obscurcis par les diverses hérésies qui, de bonne heure, commencèrent à troubler l'Eglise. Si nous pouvons nous fier au témoignage d'Augustin, qui parle de la première épître de saint Jean, comme ayant été écrite spécialement pour les Parthes, il semblerait que les Yézidis ont été entraînés dans l'erreur presque aussitôt après avoir connu la vérité.

Que les chrétiens examinent maintenant si ce n'est pas leur devoir de faire briller de nouveau la lumière du salut aux yeux de ceux à qui elle a été voilée par de déplorables superstitions. Quel est celui d'entre nous qui ne consentirait à s'imposer quelque privation, pour avoir le glorieux privilége de rendre l'Evangile à un tel peuple !

ON TROUVE AUX MÊMES ADRESSES :

SERMONS, PAR S. R. L. GAUSSEN, 1 vol. in-8° . . . . . 3 «

LA RELIGION CHRÉTIENNE exposée d'après la Parole de Dieu, 1 vol. in-8. . . . . 3 »

VIE DE MADAME HENRIETTE WINSLOW, 1 vol. in-8 . . . . 2 »

EXPLICATION DU PSAUME LI, par le doct. Martin Luther, 1 vol. in-8. 1 50

COMMENTAIRE SUR LE LIVRE DES PSAUMES, d'après Math. Henry et Th. Scott, 2 vol. in-8. . . . . 5 50

LA FAMILLE DE BÉTHANIE, par Bonnet, pasteur, 4e édition in-12. . 2 »

JEUNE CHRÉTIEN (le), par J. Abbott, 1 vol. in-12. . . . . 1 50

MŒURS ET COUTUMES BIBLIQUES, expliquées d'après les récits des voyageurs, par E. Maltby, 1 vol. in-18 . . . . . 1 25

LIVRE DES VILLAGEOIS (le), 1 vol. in-18, 2e édition . . . . . » 50

DES RÉVEILS (Actes XXI, 21), trad. de l'anglais, in-18. . . . . » 20

DE L'ŒUVRE DU SAINT-ESPRIT, trad. de l'anglais, in-18. . . . . » 30

JEUNE HOMME (le) à l'entrée de sa voie, ou quelques-uns des motifs qu'il a de se convertir à Dieu, traduit librement de l'anglais, de J. G. Pike, in-18. . . . . 1 »

EXPOSITION PRATIQUE DES SEPT ÉPITRES AUX EGLISES DE L'ASIE, ou méditations sur I, II, III chapitres de l'Apocalyspe, traduit de l'anglais du rév. Henry Blunt, in-18. . . . . » 50

HISTOIRE DE L'ÉGLISE CHRÉTIENNE, à l'usage des familles et des écoles, d'après l'allemand de Barth, avec de nombreuses additions sur la France et sur la Suisse Française, par S. Descombaz, past. in-12. 1 50

VIE DU RÉVÉREND LEGH RICHMOND, in-12. . . . . 1 50

IMPRIMERIE C.-H. LAMBERT, RUE BASSE-DU-REMPART, 24.